
Ciné Fantastique
MAD MOVIES
70
Massacre à la Tronçonneuse III
Twin Peaks TéléLynch
AKIRA
Apocalypse made in Japan
M 2016 - 70 - 20,00 F -RD
PREDATOR 2
Belgique: 146 FB - Suisse: 6,50 F -
Espagne: 5,50 Pts - Canada: $ 5,75

Rédaction, Administration: 4, rue Mansart, 75009 Paris. **Editeur/ Dir. de la publication :** Jean-Pierre Putters.

MAD MOVIES Ciné-Fantastique Numéro 70. **Rédacteur en chef** : Jean-Pierre Putters. **Secrétaire de rédaction** : Vincent Guignebert. **Coordination** : Marc Toullec. **Comité de rédaction**: Didier Allouch, Marcel Burel, Vincent Guignebert, Jean-Pierre Putters, Marc Toullec. **Collaboration** : Betty Chappe, Guy Giraud, Christophe Lapierre, Hervé Calleya Martin, Olivier Moretti. **Correspondants** : Marc Shapiro et Stéphane Risset (Los Angeles), Alberto Farina (Italie). **Maquette Men**: Vincent Guignebert et Jean-Pierre Putters.

Remerciements: Yvette Calmet-Rougerie, Alain Charlot, Clarisse Coufourier, Joël Dangol, Françoise Dessaigne, Eurogroup, Florence Farel, Forum, Damien Granger, Mike Haller, Anne Lara, Bruno Maccarone, Marie-Christine Malbert, Olivier Margerie, Agathe Mélinand, Elizabeth Meunier, Robert Schlockoff, Worldvision, Jean-Luc Zylberman.

Photocomposition/ Montage: The Mansart's Boys Corporation Flying Circus **Photogravure**: I.G.O. **Impression** : Jean Didier. **Distribution**: N.M.P.P. Tirage: 80.000 exemplaires. **Dépôt légal**: Mars 1991. Paraît tous les deux mois. **Commission paritaire**: 59956. **ISSN**: 0338 - 6791.

Ciné Fantastique MAD MOVIES

SOMMAIRE

ACTUALITE CINEMA

ACTUALITE VIDEO

ACTUALITE TELE

ARCHIVES

RUBRIQUES

Photo de couverture: le monstre rasta dans PREDATOR 2



PREDATOR 2, page 12



AKIRA, page 40



KILLER KLOWNS, page 52

NOTULES LUNAIRES

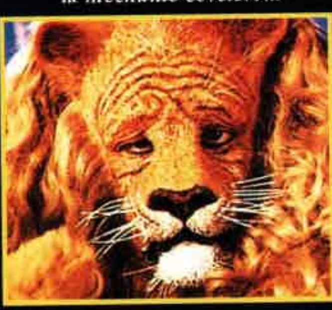
■ On commence par une mauvaise nouvelle. En effet, des manifestations pourraient voir le jour en notre beau pays. Déjà révoltés par les intrusions sauvages de légumes plus ou moins variés (ou carrément avariés), nos paysans risquent de réagir violemment à l'information suivante. Joe De Bello nous annonce la troisième partie de sa "tomatoes saga". Le titre fait assez fort : **Killer Tomatoes Go to France**. Attention, je répète, **Killer Tomatoes Go to France** (pom pom pom pom...). Filons vite pendant qu'il en est encore temps...

■ *Canal Plus* investit aux Etats-Unis en s'associant avec *Brook Films*. La première co-production du "*Studio Canal Plus*" sera le nouveau film de Chris (**Mouche II**) Walas, **The Vagrant/Le Vagabond** sur un scénario original de Richard Jefferies, avec Bill Paxton et Michael Ironside (le méchant de **Total Recall** et d'**Highlander, Le Retour**).

■ Les Italiens font leur **Grand Bleu** à eux avec **Blue Dolphin** (on les attendait, faut dire), de Giorgio Moser. Tara, une petite fille, passe ses vacances à bord d'un bateau laboratoire sur lequel son père essaie de localiser un mythique dauphin de cristal d'origine phénicienne, qui repose au fond de l'océan. Ile magique, expérience nucléaire, organisation criminelle visant à dominer le monde... Giorgio Moser double son pamphlet écolo des habituelles péripéties des séries B italiennes.



THE DREAMER OF OZ, la méchante sorcière...



...et le gentil lion peureux !

■ La télévision n'en finit pas de faire ses choux gras avec les classiques enfantins, "*Le Magicien d'Oz*", par exemple. Les récits de L. Frank Baum donnent ainsi naissance à la série TV ***The Dreamer of Oz***, patronnée par la société *Worldvision*.

■ Du 22 au 24 mars aura lieu le 5ème Festival de court métrage Amateur et Semi-pro, organisé par la M.J.C. de Sens, rue René Binet, 89100 Sens.

Editorial

L'éditorial, c'est chouette, surtout quand on n'a rien à dire. Cela laisse enfin de l'espace pour parler d'autre chose. Souvent, les lecteurs pensent que l'éditorialiste porte en lui un message ou une vérité qu'il doit délivrer à toute force. Mais en fait, rien n'est plus faux. Des fois, il n'a rien à dire, le malheureux. D'ailleurs, on n'écrit pas un éditorial parce qu'on a des choses à dire. On dit des choses parce qu'il faut bien écrire un éditorial. Vous comprenez maintenant pourquoi tant de gens parlent à tort de n'importe quoi ?
Un éditorialiste consciencieux vous arrangerait vite fait une petite sauce autour des entrées cinéma qui baissent (à quand des séances matinales à huit heures, huit francs ?), d'un **Highlander, Le Retour** ne tenant guère ses promesses, des divers événements guerriers (ah bon, y'a des événements ?) qui n'incitent guère à notre bonne humeur habituelle (ceci dit, à chacun son métier, le nôtre est de distraire...), des revues de cinéma qui battent de l'aile, de l'agaçante collection de *Kinder surprises* à Guignebert, ou de tout autre sujet éminemment dramatique.
Mais, en fait, nous allons plutôt parler de ce qui nous intéresse ici tous ensemble, à savoir de *Mad Movies*, bien sûr.
Et justement, dans notre numéro 68, nous vous soumettions un questionnaire auquel vous avez largement répondu. Voici donc, dans les grandes lignes, ce qui se dégage des premiers résultats.
Déjà, notre lectorat semble avoir vieilli puisque la moyenne d'âge se situe désormais entre 19 et 21 ans, avec encore une bonne moyenne jusqu'à 24 ans. C'est la première fois que se produit un tel vieillissement et, en cherchant bien, nous pouvons y trouver une cause assez simple. En effet, nous avions promis vingt abonnements aux lettres les plus "constructives", alors qu'antérieurement, nous les accordions à des lecteurs pris "au hasard". Vous mordez la différence ? Cela a très certainement motivé des réponses plus réfléchies, plus mûres, bref plus adultes. Ce qui veut dire que le jeune de 10/12 ans, qui nous répondait succintement par oui ou non, juste histoire de participer, a peut-être préféré s'abstenir cette fois-ci. Et voilà comment démonter les pièges de la démocratie, en récompensant l'élite, tout en faussant un questionnaire. Sinon, notre lecteur le plus âgé a 51 ans, et le plus jeune 10 ans seulement. On remarque aussi que nombre de gens lisent la revue en famille, et parfois même répondent ensemble au questionnaire.
Les rubriques préférées sont les Notules Lunaires (un score inchangé depuis six ans), puis l'Editorial, les Craignos Monsters, le Courrier des Lecteurs et Ils ont Osé. Parmi les rubriques négligées, nous trouvons les Disques (autre choix inchangé depuis les origines), Guest-Star, Sang d'Encre et Dans les Griffes du Cinéphage.
Les anciennes rubriques ne sont guère regrettées, à part peut-être les Nouveaux Maquilleurs et, dans une moindre mesure, le Ciné-fan. Le projet d'une rubrique satirique amuse les uns, ou inquiète les autres. Mais, de toute façon, trop tard, elle est déjà là.

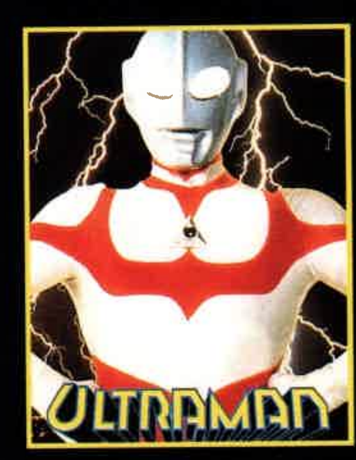
THE BLUE DOLPHIN (juste avant la marée noire !)



■ Lamberto Bava tourne - mais non, ne partez pas ! - **The Cave of the Golden Rose**. Ce téléfilm de trois heures illustre un conte italien célèbre (enfin, surtout en Italie) d'aventure et de chevalerie. Seule différence, ici le héros en armure est une fille. Mario Adorf, Allessandra Martines, Angelo Molina, Jean-Pierre Cassel et Kim Rossi-Stuart dominent une distribution particulièrement internationale.

■ Le 9ème Festival du Film Fantastique de Bruxelles se déroulera du 8 au 23 mars à l'Auditorium du Passage 44, et au Centre Culturel "Le Botanique". Au programme, quelques 70 films inédits, un véritable record !
Tout renseignement à l'adresse du festival : Avenue de la Reine, 144, Bruxelles 1210, Belgique. Tél.: 32 (0) 2/242-17-13.

■ Egalement, du 5 au 14 avril, nous aurons le Festival du Film de Femmes - pratique pour draguer, donc -, à la Maison des Arts, place Salvador Allende, 94000 Créteil. Au programme, auto-portrait de Géraldine Chaplin, hommage à Delphine Seyring, etc. Tél.: 49-80-38-98.



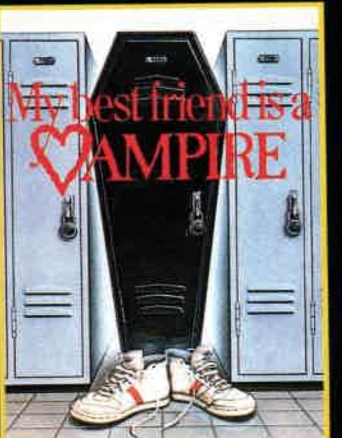
■ *New World*, compagnie respectable, emploie des méthodes peu ragoûtantes pour mettre du beurre dans ses épinards. Elle prend une série de films japonais, datant des années 70, décrivant les exploits du super-héros Ultraman luttant contre des monstres caoutchouteux à la Godzilla (pieuvre à pattes, grosse mouche catcheuse...), tourne quelques séquences additionnelles avec des Américains et ressort le tout comme un nouveau film. Il fallait y penser !

Vous préférez les entretiens sous la forme classique des questions/réponses, et vous trouvez que les papiers informatifs et les critiques doivent alterner ou, mieux encore, se compléter. La maquette actuelle vous satisfait, bien qu'au mot maquette, certains lecteurs pensent immédiatement à la couverture. Rappelons que la maquette concerne la mise en page, donc le placement des titres, textes et photos dans le magazine. Les fonds de couleurs vous plaisent davantage que les fonds blancs, bien qu'un juste équilibre soit volontiers souhaité. La couverture, quant à elle, rallie tous les suffrages grâce à sa nouvelle formule vernie.
Quatre ou six pages de rétrospective vous semblent suffisantes, mais un dossier d'une douzaine de pages de temps à autres ne vous gêne aucunement. La rubrique vidéo paraît assez fournie, ce qui nous surprend, car il faudrait bien davantage d'espace pour traiter toute l'actualité en ce domaine. Sur le problème d'une éventuelle augmentation du nombre de pages et du prix de vente de la revue, le score s'équilibre grosso modo à 50% pour et contre. Donc, une fois encore, en laissant les choses en l'état, nous sommes sûrs de contenter au moins la moitié du lectorat...
Ce que vous n'aimez pas, maintenant : la trop grande place attribuée à certains gros films, les couvertures à répétition sur ces mêmes films, le fait que parfois les quatre pages centrales se détachent (si, si... On ne l'avait pas remarqué, mais nous y avons tout de suite remédié), quand nous sommes parfois trop en avance sur l'actualité, et lorsque nous dévoilons la fin des films.
Quant aux qualités que vous nous reconnaissez, on se les garde pour nous. Inutile de se faire mousser à bon compte. Mais, quand même, merci pour tout, c'est trop, fallait pas...
Quelques suggestions : faire des reliures, paraître plus souvent, ou bien, au contraire, rester bimestriel, faire des concours de dessins ou de photos de maquillage, organiser une nuit du fantastique spéciale *Mad Movies*, et surtout publier davantage de notules, de forums, de dessins, d'articles de lecteurs, de flying jaquettes, de craignos monsters (plus de sexe, nous recommandent même quatre lecteurs...), de lettres, de critiques de films passés à la télé, de repros d'affiches, etc... En bref, plus de tout, quoi ! Eh bien, voilà du pain sur la planche. Attendons donc de voir si les prochains numéros se conformeront mieux à vos espérances.
Passons rapidement sur les "demandes spéciales" inhérentes à ce genre de questionnaire : passer un horoscope, publier une photo de toute l'équipe, organiser des soirées rencontres (si on fait ça ailleurs que chez moi, c'est quand vous voulez...), rééditer les tout premiers numéros (arrêtez, vous seriez déçus !) passer une page de jeux (ceux de la télé ne vous suffisent donc plus ?), renvoyer Vincent Guignebert, nous lancer dans la production de films, et autres revendications, heureusement minoritaires.
Voilà pour une synthèse rapide de ce dernier questionnaire. Croyez que nous discutons déjà les résultats entre nous, pour vous offrir le meilleur des magazines possible. Hein ? Oui ça va, démago vous-mêmes... C'est celui qui dit qui y'est, d'abord !
Qu'est-ce que je voulais raconter d'autre ? Ah oui d'accord, il n'y a plus de place. C'est tout comme d'habitude, quoi. Bon, tant pis.

Jean-Pierre PUTTERS

XTRO II





Flash-back. En 1982, Harry Bromley Davenport crée l'événement avec un petit film bourré de trouvailles. On retient surtout l'image d'un clown tueur et d'un alien squelettique. Depuis, Davenport tente de mettre sur pied sa séquelle. Maintes fois annoncée, elle est aujourd'hui close avec des capitaux canadiens (merci *North American Releasing*) et la présence de Jan Michael Vincent (le bellâtre de ***Supercopter***). **X Tro II** oublie totalement son modèle et prend pour cadre un centre secret de recherches tenu par l'Armée. A 800 mètres sous les Montagnes Rocheuses, trois scientifiques mettent au point le programme Nexus qui consiste à visiter un univers parallèle au nôtre. Lors d'une escapade sur cette terre étrangère, l'un des savants ramène malgré lui un corps belliqueux qui se développe en lui. Devenu énorme, la bête tue son porteur et commence le massacre, tandis que la base menace d'exploser. Le compte à rebours égrène les heures, les minutes...
Les scénaristes ne se sont visiblement pas trop foulés. **XTro II** est le remake parfait d'**Alien**. Un de plus !

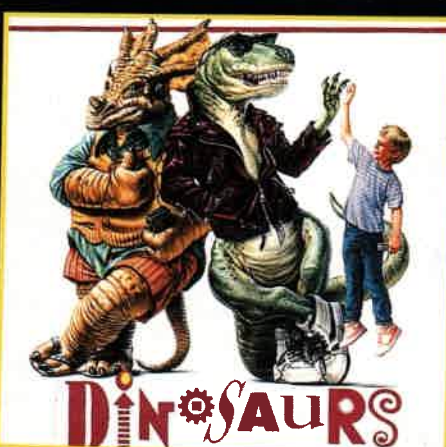
■ "La Créature du Lac Noir" devrait connaître sous peu un grand come-back. Après deux tentatives de séquelles avortées (l'une à la fin des années 50 et l'autre, par John Landis, plus récemment), *Universal* avait demandé à Jack Arnold (réalisateur de l'original) d'en tourner le remake sur un scénario de Nigel Kneale, avant de produire finalement **Les Dents de la Mer 3-D**. C'est maintenant John Carpenter qui devrait prendre la relève. Pourquoi ne pas la confronter à **La Créature du Marais**, par exemple... En plus on enverrait J.P.P. sur le tournage, question Craignos, il assure ! *(Euh, San Helving, fais gaffe, si je m'occupe de toi, tu pourras poser dans la rubrique, après !)*.

■ *Laurel Entertainment*, la boîte prospère de Richard Rubinstein (l'heureux producteur de **Tales from the Dark Side** et de **Simetierre**) continue dans les adaptations du King. Ce sera bientôt le tour du vampirique **Night Flyer**. *Laurel* produit parallèlement **Little Heroes** d'après le virulent écrivain de science-fiction Norman Spinrad (*"Jack Barron et l'Eternité"*, *"Rêves de Fer"*...).

■ **My Best Friend is a vampire** est une modeste série Z. Mordu par une petite amie éphémère, Jeremy Capello se persuade qu'il devient vampire. L'odeur de l'ail le rend fou, mais un steak saignant le remplit d'aise. Un professeur spécialisé dans la chasse aux vampires lui mène la vie dure. La prod' annonce ça comme une comédie hilarante. Bref, on risque de se fendre la pêche comme des bœufs. Déjà rien que l'affiche...



■ Un guide des fanzines devrait voir le jour prochainement. Les fanéditeurs désirant y figurer sont priés de se faire connaître auprès de Pierre Caillens, 121 Av. G. Pompidou, 335000 Libourne.



■ *Smart Egg Pictures*, toute petite boîte de production britannique, entend bien renouveler le succès des **Tortues Ninjas** avec ce **Dinosaurs** de Brett Thompson. On se demande encore comment les effets spéciaux pourront être à la hauteur. A quand un acteur dans un habit d'huître, ou de poisson rouge, ou d'escargot ? Décidément, on dirait que tout devient possible dès qu'il s'agit d'argent.

■ Le producteur Fred Weintraub annonce de nombreux projets, dont deux ne sont pas pour nous déplaire : **Motorcycle Cow-Boys**, écrit par Jim Hennessy et Craig Clyde, se déroule dans un futur où survivent des rescapés d'une catastrophe planétaire. L'autre, **Devil's Ark**, mise sur l'originalité : un gamin de six ans est possédé par le diable. Y a-t-il un exorciste dans la salle ?

■ Déçu par les résultats du n°2, et lassé de se voir transformé en boîte de conserve, Peter Weller déclare forfait pour **Robocop III**. Du coup, Robert Burke le remplace. Le tournage démarrera bientôt à Atlanta, sous la direction du sympa Black Dekker (*non, San Helving, Fred Dekker !*). D'après les rumeurs, la production en limiterait la violence pour le destiner davantage à un public adolescent. Jusqu'où cela va-t-il finir ? "Oh, le vilain Robobo-Cocop, il a fait le gros popot dans sa jolie cuirasse toute neuve !"

■ Le *Pittsburgh Magazine* vient de désigner George A. Romero citoyen de l'année. Reconnaissance méritée pour le réalisateur qui tient à tourner sur place tous ses films. Actuellement, pour *Orion*, il met la dernière main (*où ça ?*) à **The Dark Half** (*ouf, j'ai eu peur...*) tiré du best-seller de Stephen King (excusez le pléonasme).
Timothy Hutton tient la vedette au milieu d'une équipe technique aux trois quarts originaire de... ben oui, de Pittsburgh évidemment.

LORD SINCLAIR

Tony Sinclair est un grand saigneur, un de ces cinéastes confidentiels qui font le bonheur de quelques initiés. Spécialisé dans les films mettant en scène des sévices physiques à base de plumes, Tony Sinclair vient de pirater Edgar Poe en adaptant *"Le Système du Docteur Goudron et du Professeur Plume"* pour les besoins de **Can-O-Balls**. Le film décrit les agissements d'un médecin taré qui empoisonne les pensionnaires et infirmières d'un hôpital pour ensuite les servir sur un somptueux buffet.
Sur sa lancée, Tony Sinclair donne une suite à son fameux **Doctor Ticklestein, Son of Ticklestein.** A quand **Bride of Ticklestein** ?

Son of Ticklestein conte donc les déboires scientitiques du fils du défunt savant. Aidé par un assistant bossu (nommé Igor évidemment), Junior poursuit l'œuvre de papa et se pose la même question essentielle. Peut-on chatouiller une femme jusqu'à ce que mort s'ensuive ?
Mais désormais, il élargit le registre de ses tortures en employant aussi le gaz hilarant et la glace. Notre correspondant à Baltimore affirme noir sur blanc que l'horreur sus-décrite dépasse en intensité celle des *Ilsa* !
Amateurs de budgets étriqués, de nénettes en tenue de baptême et d'effets spéciaux spongieux, Tony Sinclair est fait pour vous. Tous à vos plumes...

Tony Sinclair appliquant lui-même le supplice de la plume !



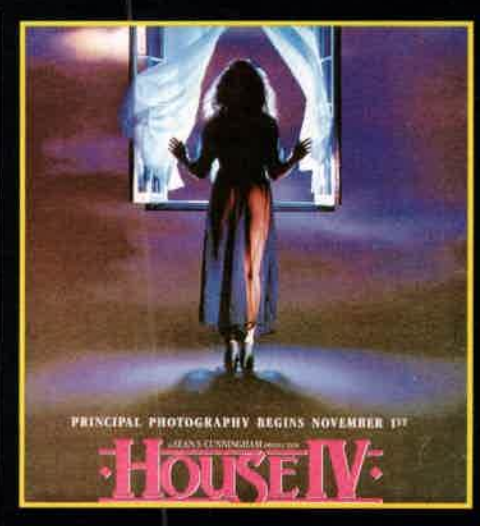
■ **Omen IV** devrait en fait s'intituler **0women**, car ce téléfilm de Jorge Montesi, actuellement en tournage à Vancouver, a pour héroïne une petite fille. Adoptée par un couple (Faye Grant et Michael Woods), la demoiselle est en fait le nouvel antéchrist... Décidément, il n'y a plus d'enfants ! Il faut dire qu'après les trois précédents épisodes, Damien finissait par se faire repérer.

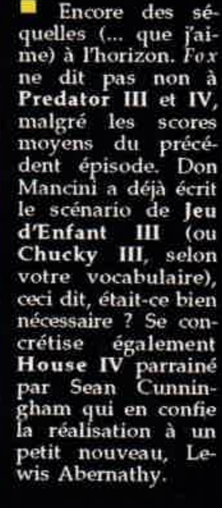


■ Mark Hamill en panne d'une nouvelle **Guerre des Etoiles** se reconvertit. Il est désormais le héros de **Black Magic Woman** de Deryn Warren. Il incarne un type regrettant amèrement une nuit d'amour avec une belle jeune femme. Celle-ci, une sorcière, passe le reste du film à le persécuter. Allez, Mark, sors ton sabre-laser, qu'on en finisse...

■ Co-production hispano-yankee (*Tesauro/Concorde*), **Beyond the Wall of Slip** (toutes celles qui ont traduit par *"Au-delà du slip de ma copine"*, passeront me voir dans mon bureau...), ou **Vengeance with a Kiss**, de Hervé Hachuel, permet à Mariam d'Abo d'entretenir une liaison fatale" avec Cliff de Young. Ce dernier restaure un château en Espagne (!) et "y bert" son sang froid pour se lancer à corps (pas) perdu (pour tout le monde) dans une aventure torride avec une femme mystérieuse. Sa légitime se rend sur place et se ligue avec les habitants pour venir à bout de la "misteriosa mujer". Espérons que le film ne sera pas une auberge espagnole.

■ Du neuf dans les séries niponnes avec **Winspector**, qui se déroule dans le Tokyo de 1999. Nés d'un computer super puissant, ces trois justiciers de métal, secondés par deux androïdes, remplacent les forces de police. Dans le genre, il y aussi **Ninja Olympiad**, qui se déroule dans le passé et le futur. Un disque appartenant à une civilisation extraterrestre provoque une lutte féroce entre la Mafia japonaise et des ninjas d'un genre nouveau. 52 épisodes pour chaque titre. Réservé aux stricts amateurs...





■ Encore des séquelles (... que j'aime) à l'horizon. *Fox* ne dit pas non à **Predator III et IV,** malgré les scores moyens du précédent épisode. Don Mancini a déjà écrit le scénario de **Jeu d'Enfant III** (ou **Chucky III,** selon votre vocabulaire), ceci dit, était-ce bien nécessaire ? Se concrétise également **House IV** parrainé par Sean Cunningham qui en confie la réalisation à un petit nouveau, Lewis Abernathy.

■ Retour au cinéma du chanteur Mick Jagger, qui sera la vedette, avec Anthony Hopkins, de **Freejack**, un film d'aventure futuriste en tournage à Atlanta. Ce scénario de Ron Shusett a plu à Geoff Murphy (**Le Dernier Survivant**) qui réalise.

■ Les habitants de Montrose avenue (South Pasadena) ont réussi là où ceux de Elm Street avaient échoué : ils ont fait partir Freddy de leur rue. Montrose avenue aurait dû représenter Elm Street dans le sixième film de la série, mais les habitants ont décrété que le tournage leur causerait un "dommage intolérable". S'ils le disent...
Eh, *New Line*, pour le tournage rue Mansart, c'est quand tu veux !

■ Elle a bien du mal et du mérite notre chère Traci Lords, dans sa carrière post-X. Après un prometteur **Cry Baby,** elle retombe dans les séries B les plus fauchées. **Shock'Em Dead,** de Mark Freed, la confronte à deux piliers vermoulus du genre, Aldo Ray et Troy Donahue. Faustien, sans être **Phantom of the Paradise,** le film décrit la lente déchéance d'un guitariste de rock ayant pactisé avec le diable, ceci afin de jouer de mieux en mieux, évidemment. Problème, pour que durent les effets du pacte, il doit tuer en se transformant en vampire. C'est à ce prix qu'il maintiendra sa force vitale. Sex, Blood and Rock & Roll... Yeaahh !

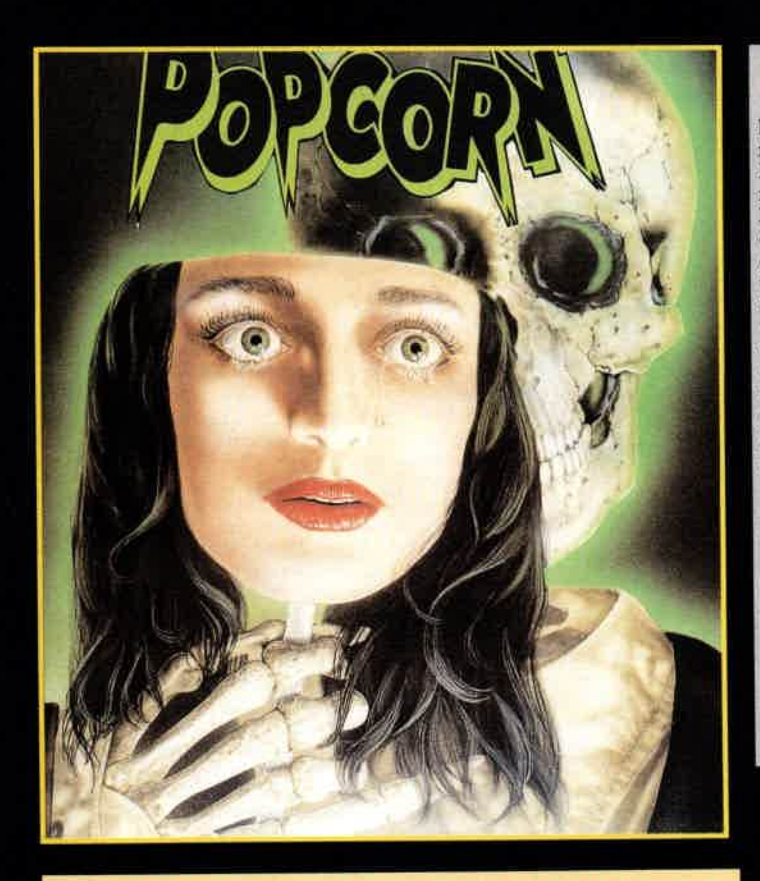


■ Le prochain film de John Landis serait un dessin animé, intitulé **Sinbad**, produit par *Frank Films*. Le nouveau **Howling** portera le n°7 et se tournera cet été, en Hongrie, sur un scénario de Kevin Rock. Wes Craven produit une anthologie télé, **Nigtmare Cafe**, remplie de monstres de tout poils. *Columbia* va produire un nouveau film à sketches d'après King, intitulé **Stephen King's Sleepwalkers.** Et enfin, Gunnar (Leatherface) Hansen va nous narrer quelques histoires bien saignantes dans **Vampire Tales,** de Paul Talbot et William Coke.



■ Un zeste de **Morts Suspectes** pour le **Dead Sleep** de Alec Mills. Linda Blair y est une infirmière bossant dans une clinique spécialisée dans les maladies mentales guérissables par la thérapie du sommeil. Il s'avère que le Dr. Heckett emploie dans ses expériences interdites des drogues et des électrochocs dont les effets sont dévastateurs sur les cobayes humains. Pas bien original tout ça, mais cela peut donner une série B tout à fait efficace dans le meilleur des cas.

■ Rien ne va plus pour **Le Festin Nu** de David Cronenberg. La guerre du Golfe et les manifestations anti-américaines au Maroc entrainent ainsi la suppression du tournage dans ce pays, alors que l'histoire est censée s'y dérouler. La production choisit finalement de mener le projet à bien, mais au Canada. Ils auraient mieux fait d'interrompre la guerre pour poursuivre le tournage, mais là il y a toute une échelle des valeurs à remettre en place...



BLOOD CHURCH

Dans la domaine de la série Z ricaine, il y a quelques ambitieux. Eric Swelstad par exemple. Déjà réalisateur d'un **Song of the Ripper** qui explorait la face cachée de Jack l'Éventreur (lauréat d'un Grand Prix dans un festival du film vidéo en 1989), Eric Swelstad mobilise 50 techniciens et 100 comédiens sur une période de 6 mois. Et la vedette du film possède les formes silliconées de Linnea Quigley dont on n'arrête pas d'évoquer le strip-tease macabre dans **Le Retour des Morts Vivants**. **Blood Church** suit à la trace Paul Henson, un journaliste de Chicago. Il se retrouve affecté dans une petite ville du Sud de l'Ohio où des cadavres affreusement mutilés sont découverts. Il s'avère qu'il s'agit d'un culte satanique orchestré par les autorités locales et dirigé par un Révérend fou. Comme dans **2000 Maniacs**, la ville entière participe à ces réjouissances. Intervention du FBI, assassinat du gouverneur de l'Etat... Eric Swelstad s'inspire ouvertement de faits divers qui secouent régulièrement l'Amérique profonde, mais aussi des affaires Charles Manson et Jim Jones.



BLOOD CHURCH, sexe & gore...



EVIL TOONS

Chauds Lapins

Grand faiseur de séries Z, Fred Olen Ray s'attaque à **Qui Veut la Peau de Roger Rabbit**. Imaginez Robert Zemeckis nanti d'un budget moindre et déshabillant intégralement Jessica Rabbit à la moindre occase. A moins que ce soit son chaud lapin de fiancé qui la saute allègrement dans tous les coins... - Fred Olen Ray et son **Evil Toons** en bouchent donc un coin et jettent sur les écrans des personnages de dessins animés, mais surtout animés de pulsions sexuelles. Une jolie nénette découvre un vieil ouvrage poussiéreux, *Le Livre des Démons*. Par mégarde, elle lit quelques incantations et libère des monstres chaud lapins qui vont aussitôt la culbuter sauvagement. La distribution de cet événement dans l'histoire du cinéma s'agrémente de la présence de David Carradine (dans un rôle de gentil fantôme), Dick Miller (un pote à Roger Corman et Joe Dante), Suzanne Ager et Madison Stone (des copines à Linnea Quigley) et Monique Gabrielle (qui succéda à Sylvia Kristel dans le rôle d'Emmanuelle). Un distributeur français aura-t-il l'audace de sortir **Evil Toons** ? Après les Tortues, on est vacciné, faut dire.

David Carradine et Monique Gabrielle, le coup de foudre !



EVIL TOONS, attention au grand méchant loup...



■ Bob Clark, qui s'était égaré dans la juteuse série des **Porky's** après quelques fleurons du fantastique (**Le Mort-Vivant, Meurtres par Décret**) revient à ses premières amours en servant de conseiller artistique à **Pop Corn, The Movie**, de Mark Herrier. Nanti d'un budget important de 9 millions de dollars, **Pop Corn** met en scène un moustique géant, un type électrifié et un tueur fou ! Pour nostalgiques des années 50 !

■ Le vendredi 12 avril aura lieu au *Max Linder*, une Nuit du Fantastique présentant **Delicatessen**, le long métrage de Jean-Pierre Jeunet, **Angel Heart** et **Brazil**. Rens. au 64-97-54-15.

■ Même chose, mais une semaine plus tard, *Cinésca* propose une Nuit du Fantastique au même *Max Linder*, le vendredi 19 avril, à 0 h 30. Au programme, **Abyss**, **Dead Zone** et **Fury**. Prix des places : 75F. Rens. au 43-37-93-94.

■ Faudra-t-il désormais réserver une page spéciale à Steve Postal (voir plus loin) et Fred Olen Ray (ci-contre) ? Toujours est-il que ce dernier, sans doute jaloux de la productivité du premier, met les "bouchers" doubles. *A.I.P.* produit son nouveau chef-d'œuvre, **Inner Sanctum** (le clergé a-t-il donné son accord, au moins ?), avec les charmantes Tanya Roberts et Margaux Hemingway. Soit *A.I.P.* a cassé sa tirelire, ou alors la cote de ces actrices a furieusement baissé.

■ Le projet le plus rigolo du bimestre : **Ratropolis**, dans lequel des millions de gros rats attaquent une ville américaine. On n'en sait pas plus pour l'instant.

■ On annonce le 3ème Festival des Réalisateurs des Ecoles de Cinéma, du 18 au 23 avril, à l'Espace Atria, à Nimes. Rens.: à la F.I.F.R.EC, tél.: 66-21-80-63.

■ **Shakma** n'est rien d'autre que le remake du simiesque **Link** de Richard Franklin. Soumis à des expérimentions médicales, un babouin devient un tueur redoutable. La réalisateur en est Hugh Parks et l'inévitable Roddy McDowall est aussi de la ménagerie.

■ Antinéa, la belle princesse saharienne, héroïne du roman de Pierre Benoît, *L'Atlantide*, va connaître une nouvelle adaptation par Bob Swain, pour *R.C.S. TV. Prod*. Parallèlement, Sergio Gobbi tourne **She**, avec Joanna Pacula, d'après la même histoire.

■ Ça y est, on a compris comment fonctionnait le service Postal. Tous les deux mois, le sus-nommé Steve J. Postal annonce et tourne des tonnes de projets, au point qu'on s'y perd un peu (pour une meilleure compréhension du problème, prière de se reporter aux notules des deux précédents numéros...). En fait, il tourne ses films 4 par 4. Et la nouvelle tétralogie (c'est peut-être un peu pompeux, pour lui, non ?) se compose de **Vampires Always Ring Twice**, **Penpal Murders**, **The House Sturgeon** et (le premier qui rigole sera condamné à les visionner tous à la suite) **Queen Victoria and the Zombies** (si, si !). Or donc, la reine Victoria et son époux le Prince Albert (qui est bien anglais malgré les rumeurs qui prétendent qu'Albert est Basque...) sont en vacances lorsqu'ils reçoivent la visite de l'ex-premier ministre Disraeli, accompagné du fantôme de Lillie Langtry (ben tiens !). Après cela, rien que de très normal, le couple royal reçoit un appel de la Planète Sirius II, à huit années lumière de la Terre, etc...
Et comme on aime ça, on peut vous annoncer le premier titre de la prochaine rafale : **Elvis Comes Back** !

San HELVING

San Helving aussi, hélas...

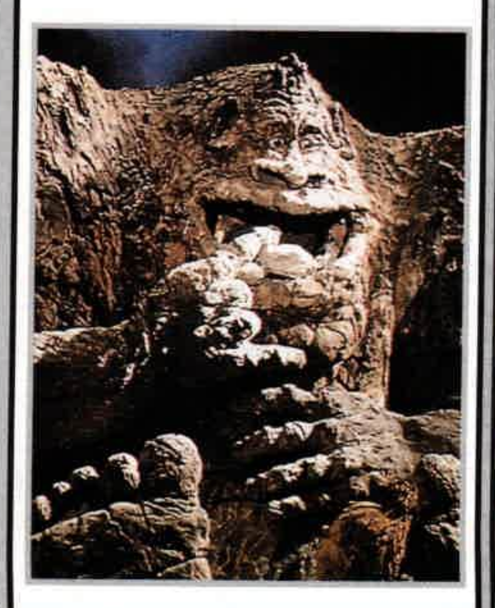
DANS LES GRIFFES DU CINEPHAGE

L'HISTOIRE SANS FIN II : UN NOUVEAU CHAPITRE

Avertissement : cette critique s'adresse uniquement à nos plus jeunes lecteurs. Dites, les petits gars, vous n'en avez pas rasle-bol d'être pris pour des idiots. C'est vrai, dès que les vacances arrivent, les distributeurs balancent sur les écrans un tas de cochonneries, persuadés que, de toutes façons, vous n'êtes pas capables de faire la différence entre un bon et un mauvais film.
Dernière en date de ces débilités bon marché, la seconde aventure de Bastien et de son bouquin inachevé. On vous fait passer ça pour un merveilleux conte de fée avec des cités oniriques, des belles princesses, des héros valeureux, des monstres extraordinaires et une sorcière maléfique, pour que vos parents, qui se font avoir bien plus facilement que vous, n'aient pas de problème dans le choix du film qui vous occupera toute une après-midi. Finalement, en guise de villes de rêves, vous avez des décors en carton-pâte et des matte-paintings dessinés avec une craie mal taillée. A la place de la belle princesse et des héros courageux, on vous montre des adolescents boutonneux qui ont tout l'air de s'être fait une ligne avant d'arriver sur le plateau. Au lieu de créatures extraordinaires, vous avez un basset volant prénommé Bouboule, ou Falkor, une autruche qui parle et qui aboie (si, si), un monstre de pierre et son fils (promis dans le prochain, on vous présente la mère), des cafards géants, un homme-crotte (Shitman en VO), une harpe humaine qui chante et des gens qui balancent leur bras pour parler. Quand à la terrible et effrayante sorcière, c'est un magnifique Top-Model qui est bien loin de nous donner des cauchemars.
Alors, les petits gars, vous avez bien compris, si vos parents vous demandent si vous avez envie d'aller au cinéma voir **L'histoire sans Fin II**, baillonnez-les, enfermez-les dans le placard, piquez les quarante balles et allez voir **Babar**.

Didier ALLOUCH

The Neverending Story II : The Next Chapter. USA-Allemagne. 1990. Réal.: George Miller. Scén.: Karin Howard d'après le livre de Michael Ende. Dir. Phot.: Dave Connell. SPFX.: Derek Meddings. Mus.: Robert Folk. Int.: Jonathan Brandis, Kenny Morrison, Clarissa Burt, Martin Umbach, John Wesley Shipp... Dur.: 1 H 30. Dist.: Warner. Sortie le 1er février 1990.





ALICE

Alice Tate a tout pour être heureuse. De l'argent, tout plein, un mari, Doug, des enfants, un garçon et une fille, un appartement luxueux à New-York, des amies avec qui elle passe des heures au salon de coiffure et dans les boutiques les plus chères de la Cinquième avenue. Vraiment, Alice a une vie des plus satisfaisantes. Enfin, c'est ce qu'elle croit jusqu'à ce qu'elle consulte ce médecin chinois et qu'elle goûte ses étranges recettes : la potion qui rend invisible qui lui permet de découvrir le vrai visage de ceux qui l'entourent, les herbes qui font apparaître les fantômes du passé et le philtre d'amour qui rend la moitié de la population masculine new-yorkaise fou d'elle. Elle découvre la futilité de son existence et décide de réagir. Elle se débarrasse de son pays des merveilles artificiel pour découvrir que les vrais contes de fée n'existent pas et que le bien-être est une chose qui se mérite.
Jusque là, quand Woody Allen ne jouait pas dans ses films, on avait droit à des mélodrames psychologiques le plus souvent très pesants (**Interieurs**, **September** et **Une Autre Femme**). **Alice** est la première comédie de Woody sans Allen. L'absence du personnage de séducteur maladroit qu'il a créé depuis sa première comédie lui permet de jouer la carte du romantisme à fond, et il ne s'en prive pas. Lors d'une séquence, Alice et le fantôme de son ancien amant s'envolent au dessus de New York en se tenant la main. Ridicule ? Non, merveilleusement émouvant. Dans une autre, elle va faire l'amour avec Joe pour la première fois mais, effrayée, elle n'arrête pas de parler. Alors, Joe la fait taire en déposant un baiser sur ses lèvres. Joli, non ? Tout le film est comme cela, drôle, touchant, légèrement nostalgique, complètement délicieux. Un vrai bonheur.

Didier ALLOUCH

USA. 1990. Réal. et scén.: Woody Allen. Dir. Phot.: Carlo DiPalma. Mont.: Susan E. Morse. Prod.: Robert Greenhut. Prod.: Jack Rollins et Charles H. Joffe. Int.: Mia Farrow, William Hurt, Alec Baldwin, Keye Luke, Joe Mantegna, Judy Davis... Dur.: 1 H 49. Dist.: Columbia. Sorti le 13 février 1991.



HOTEL ST PAUL

Comment parler de ce film, **Hôtel St Paul**, découvert par hasard au Marché du Film à Cannes en 1988 dans l'indifférence quasi générale, comment vous faire comprendre ce qu'on avait ressenti à la vision de ce film que l'on ne pensait plus jamais revoir d'ailleurs ? En effet, que peut espérer comme distribution un film suédois racontant les déboires de trois paumés qui vont s'autodétruire ? Morgan, un paysan rustre et puceau, fasciné par Elvis et les femmes sur papier glacé, vivant avec sa vieille mère handicapée dans un trou perdu. Yor, un écrivant inconnu et incertain se refusant à tout autre amour que celui de l'écriture et n'ayant de considération que pour son "œuvre". Et Gerda, une femme-enfant et pulpeuse, muse protectrice de Yor, bien qu'il s'en défende, flirtant avec la mort et les plaisirs afin de mieux se retrouver.
Comment un tel film peut-il passer à travers les mailles de la connerie (lire censure) en ces temps où il est de bon goût d'exposer du sang et des tripes, mais surtout pas de nudité et d'"amour". Alors que là, rien ne nous est épargné, de la toilette intime de Gerda (que ça peut être sensuel une brosse à dent) à celle de Morgan, en passant par une scène de masturbation dans les chiottes d'une gare avec râles et mains poisseuses, une scène d'urologie en plan séquence qui entrecoupe deux scènes d'amour et de voyeurisme, et le final, une fellation on ne peut plus réaliste terminée par un coup de rasoir avec éjaculation sanglante et faciale. Bref, la totale, quoi. Mais attention, point d'images crapoteuses, floues ou sombres. Non, le tout est très bien mis en scène, avec une belle photo, glauque certes, mais belle. Une steadycam sobre mais efficace, et la cerise sur le gateau, un son Dolby qui fourmille de petits bruits - respiration, souffle, vent, etc... Comment vous persuader de fouiner pour essayer de découvrir **Hotel St Paul** si ce n'est en vous faisant remarquer qu'il y a plus de quinze ans, un Hollandais faisait des films de la même trempe et qu'il est aujourd'hui une des plus grosses machines à fric d'Hollywood. Alors celui-ci, n'attend pas qu'il tourne avec Bruce Willis ou Van Damme pour le découvrir.

Guy GIRAUD

Hôtel St Pauli. Norvège. 1988. Réal.: Svend Wam et Petter Vennerod. Scén.: Svend Wan, Petter Vennerod et John Ege d'après le roman de Erland Kiosterud. Dir. Phot.: Philip Ogaard. Prod.: Manifesto Film. Int.: Amanda Ooms, Oyvin Berven, John Ege... Dur.: 1 H 58. Dist.: Cinor. Sorti à Paris le 13 février 1991.



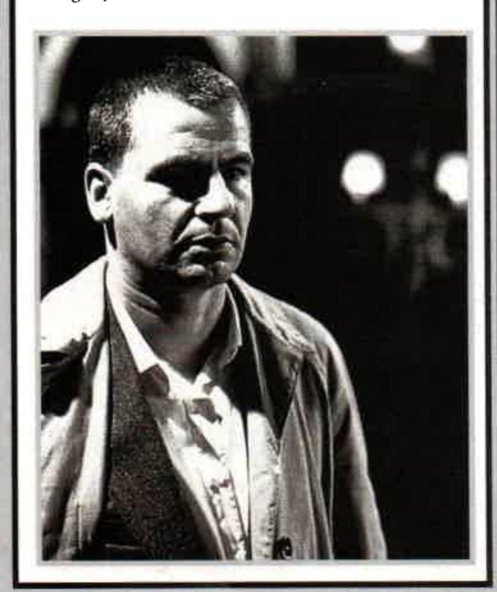
DANS LES GRIFFES DU CINEPHAGE

END OF THE NIGHT

End of the Night dure deux minutes. Une séquence sublime. Un type court après une fille dans une rue déserte de Brooklyn. Noir et blanc glaçant, montage haletant, lumière tranchante, souffle pesant et bruit de pas en bande son. Il arrive devant la porte de la fille. Elle essaie de la fermer. Il la pousse. On pense qu'il va arriver à rentrer. Cut. Fulgurant.
Joe Belinski se réveille auprès de sa femme enceinte. Ce rêve prémonitoire est le début de l'inéluctable descente aux enfers de ce pauvre type qui ne supporte pas la grossesse de sa femme. Il perd son boulot de cadre pour trouver un petit job de nuit dans une vulgaire cafétéria. Il y fait la connaissance d'une faune étrange et hétéroclite, y rencontre une jeune française avec qui il passe une intense et sauvage nuit d'amour. Il la recherche sans cesse par la suite. Et tente de découvrir d'où vient cette douleur bizarre dans son oreille.
Atmosphère glauque et misérable pour cette œuvre issue de la production underground américaine. La magnifique photo noir et blanc de Tom Di Cillo rappelle l'ambiance des premiers films de Jarmush, l'interprétation d'Eric Mitchell, possédé, celle de De Niro dans **Taxi Driver**, le surréalisme et l'humour se rapprochent énormément du **Eraserhead** de David Lynch.
End of the Night possède aussi les mauvais côtés du jeune cinéma indépendant d'outre-Atlantique. Une intellectualisation à outrance et une recherche de style tellement poussée qu'elle nuit souvent au déroulement du récit. Keith Mac Nally tombe parfois dans des pièges : les déambulations maladroites dans un Manhattan de carte postale qui rapelle inévitablement celui de Woody Allen, pas mal de répétitions à la longue plutôt lassantes, des situations déjà vues ailleurs, etc...
Pour deux minutes de plaisir cinématographiques, et parce que des instants de surprise totale comme celui-ci sont rares, on pardonne à Mac Nally de s'égarer au cœur de son histoire, et on attend avec une immense impatience de voir son second film.

Didier ALLOUCH

U.S.A. 1990. Réal. et scén.: Keith Mac Nally. Dir Phot.: Tom DiCillo. Mus.: Jurgen Knieper. Mont.: Ila Von Hasperg. Prod.: Ngoc Ngo. Int.: Eric Mitchell, Audrey Matson, Nathalie Devaux, Darroch Greer, Sam Bress... Dur.: 1 H 38. Dist.: Triangle J. L. Fims. Sortie le13 mars 1991.





MISERY

Faute avouée est à moitié pardonnée, et Rob Reiner a, sans qu'on l'y pousse, craché le morceau. Il a eu peur de serrer au plus près le roman claustro de Stephen King, il a fui devant l'exploit que représente un face à face tendu en huis-clos. Rob Reiner interromp avec **Misery** un parcours jusque là sans faute. C'est autant dommage que pas grave du tout.
Paul Sheldon vient de donner la dernière touche à son nouveau roman, écrit dans un chalet isolé, et s'apprête à rejoindre par la route le petit village en contrebas. Une terrible tempête de neige envoie sa voiture et lui avec dans le paysage. Il perd connaissance et se réveille, allongé, immobilisé, les jambes brisées dans la maison d'une femme dont il apprendra plus tard qu'elle fut infirmière. Annie Wilkes, c'est elle, materne l'écrivain qu'elle connaît. Si Annie connaît Paul Sheldon, c'est surtout parce qu'elle est follement amoureuse du personnage de ses romans, Misery Chastain. Et Sheldon vient de tuer d'une plume vengeresse Misery, celle qui l'a rendu célèbre, ce qui n'est pas du goût d'une Annie soudainement enragée.
Un sujet typiquement théâtral, des acteurs à leur juste place, les ingrédients sont réunis pour faire de **Misery** un exemple de sobriété sur le fil du rasoir. Mais Reiner, peu sûr de lui, joue à fond la carte de l'effet, souligne au marqueur chaque évidence. Que les sourcils d'Annie se soulèvent, que son front se plisse, et un travelling avant viendra immanquablement bouffer le nez de l'actrice. Que Reiner cadre en gros plan un objet quelconque, et vous pouvez être sûr qu'il aura son importance dans le quart d'heure qui suit. Pire, tellement soucieux d'ennuyer son public, Reiner envoie un flic sur les traces de Sheldon histoire de sortir de la maison pour respirer un peu d'air pur.
Le plus drôle, c'est que Reiner, qui produit indépendamment ses films, s'est mis ses propres bâtons dans ses propres roues. On espère franchement qu'il ne va pas tarder à se démêler les pinceaux.

Vincent GUIGNEBERT

USA. 1990. Réal.: Rob Reiner. Scén.: William Goldman d'après le roman de Stephen King. Dir. Phot.: Barry Sonenfeld. Mus.: Marc Shaiman. Prod.: Andrew Scheinman et Rob Reiner pour Castle Rock Entertainment. Int.: James Caan, Kathy Bates, Frances Sternhagen, Richard Farnsworth, Lauren Bacall... Dur.: 1 H 47. Dist.: UGC. Sorti à Paris le 13 février 1991.

LE SANG DES HEROS

...
Le Sang des Héros ? Le Sang des Zéros, ouais !

Vincent GUIGNEBERT

(Je préfère vous dévoiler en avant-première la fin de cette critique parce que - 1, ça me supersoulage d'un méchant poids, - 2, ça enlève tout suspense là où y'en a pas, - 3, j'ai pas encore trouvé le début.)

...
Le vocabulaire du film se partage entre "Juggers" (les gladiateurs médiévaux du monde post-atomique), "Ligue" (division où évoluent les Juggers professionnels), "Soie" (que portent les derniers aristocrates amateurs de ce sport violent), et "Sallow" (prénom de Rutger Hauer qui peut se traduire par "Teint Or" - à cause de ses cheveux, ou par "Salaud" - à cause que rires). ...

(Oui, je sais, on dit que la critique est facile mais, sans blague, j'aimerais bien vous voir à ma place.)

...
Salute of the Jugger (voir *Mad* 60) durait à l'origine 1 H 50 avant de devenir un **Blood of the Heroes** de 1 H 30, puis un **Sang des Héros**, de 1 H 30 aussi, sauf que c'est le titre français. On meurt d'envie de ne pas découvrir les 20 minutes manquantes ...

(Oh, vous connaissez Supern'arrivepasdfinirsa critiqueMan ? Et Superlaisseraitbienunpeudeplace dl'autrelàpourqu'ilvousparledeFarendjMan, vous connaissez, hein dites, vous connaissez ? Non ? Bon, allez, on va boire un coup et je vous les superprésente.)

Attention, il arrive : c'est SuperfichetechniqueMan !
Blood of the Heroes. *USA. 1989. Réal. et scén.: David Peoples. Dir. Phot.: David Eggby. Mus.: Todd Boekelheide. Maq.: Michael Westmore. Prod.: Charles Roven pour Kings Road Entertainment. Int.: Rutger Hauer, Joan Chen, Vincent D'Onofrio, Hugh Keays-Byrne, Max Fairchild... Dur.: 1 H 31 Dist.: Sidéral. Sorti à Paris le 20 février 1991.*

FARENDJ

Presenté à Avoriaz et dans quelques autres festivals, candidat également à la Caméra d'Or à Cannes, **Farendj** est un film étrange et ambitieux. Un petit film qui voit grand. En Ethiopie, un écrivain s'éprend d'une jolie sorcière, Yssa, tandis que sa grand-mère, Zéléka, lui jette des sorts. Les deux femmes habitent la Rimbo-House, gigantesque demeure où Rimbaud aurait vécu au siècle dernier. L'écrivain rejette sa petite amie qui bosse pour une organisation humanitaire et perd tout contact avec la réalité. Sabine Prenczina, la réalisatrice, sait capter un climat, rendre jolies des images à priori banales de véhicules s'enfonçant dans le désert, éviter le folklore facile et les clichés touristiques. Mais **Farendj** (qui signifie étranger en éthiopien) ne réussit pas à capter l'attention sur toute la durée. La faute à qui ? Au comédien Tim Roth, antipathique au possible, sans le moindre charisme, insipide. Un autre acteur, et le film aurait gagné en intensité. Et la quête de cet écrivain à l'équilibre fragile, s'identifiant progressivement à un Rimbaud dont il connaîtra le cruel destin, aurait donné matière à une œuvre forte, suffocante sous le soleil de plomb de l'Afrique dont Sabine Prenczina saisit magnifiquement la torpeur, les superstitions et une foule de détails cocasses.

Cyrille GIRAUD

France/ USA. 1989. Réal.: Sabine Prenczina. Scén.: Sabine Prenczina, Barbara Jago, Jean-Luc Seigle, Frédérique de Caumon. Dir. Phot.: Elisabeth Prouvost. Mus.: Mimo Cinelu. Prod.: Bruno Held/ River Film/ Sofica Lumière/ Trimark Entertainment. Int.: Tim Roth, Marie Matheron, Mathias Habich... Dur.: 1 H 37. Dist.: Métropolitan Filmexport. Sortie nationale prévue le 27 mars 1991.

ABONNEMENT



Non content du bonheur de recevoir à domicile et au réveil votre *Mad Movies* encore tout chaud, l'abonnement vous donne encore droit à des cadeaux. Arrêtez c'est vraiment trop... Une raison supplémentaire de ne pas hésiter à venir nous rejoindre au club. N'attendez plus une minute, agissez dès aujourd'hui.

L'abonnement à *Mad Movies* ne coûte que 100F pour une année complète (six numéros. Prix inchangé depuis 7 ans !). Pour vous abonner, il suffit de nous envoyer cette somme, par chèque ou mandat-lettre à

MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris

Pour l'étranger, et par voie de surface : 120F. Envoi par avion : 200F. Tout règlement : par mandat international exclusivement.

GRATUIT

Cadeau pour les 100 premiers à nous faire parvenir leur abonnement : *Mad Movies* et *Delta Vidéo* vous enverront gratuitement une K7 vidéo à choisir dans la collection *Avoriaz*. Il vous suffira d'indiquer un des titres suivants dans la case prévue :
L'Invasion Vient de Mars, Re-Animator (le 1), Prince des Ténèbres, Massacre à la Tronçonneuse II, From Beyond, Fou à Tuer, Le Dernier Survivant, Joey, Rawhead Rex et Hellraiser (le 1). La K7 vous parviendra avec le premier numéro de votre abonnement. Attention, l'offre est réservée aux 100 premiers, n'attendez pas qu'il soit trop tard...

Cadeau choisi : ____________________

BULLETIN D'ABONNEMENT

NOM ____________________ PRENOM ____________________

ADRESSE ____

____

Désire m'abonner pour un an à Mad Movies. Règlement joint, par chèque ou mandat lettre.

AVORIAZ 91

Pas de compte-rendu à tiroirs dans *Mad*, dans la mesure où nous avions largement présenté les films dans notre précédent numéro et que nous en reparlons (ou reparlerons) au fur et à mesure des sorties successives en salles.
Le cru 91 fut pourtant frappé par divers événements inhabituels, tel ce commando cégétiste bloquant dès le départ tout le festival avant l'arrivée à la station, et ayant pour effet de retarder de deux heures la manifestation. Laissons-les vivre, en fait, car il s'agit bien certainement des derniers communistes locaux. Une espèce à protéger en quelque sorte.
L'entrée en guerre, par ailleurs, survenue en plein festival, souligna la dichotomie cruelle entre la réalité des faits et cet univers chicos assez pré-fabriqué. D'autant que la nouvelle circula en pleine soirée sponsor et qu'on observa des réactions aussi variées qu'inattendues. La plus critique étant celle d'un invité, passablement éméché, il est vrai, criant désespérément "*Non, je ne veux pas y aller, laissez-moi*", etc...
L'organisation du Festival, quant à elle, traduisit bien le fossé s'agravant entre les deux instances dirigeantes, à savoir *Promo 2000* et *Pierre et Vacances*. Jamais désordre ne fut plus total au niveau de l'accueil : invités sans chambres, bagages égarés, journalistes sans badge, ou pire, spectateurs sans fauteuils !
A propos, passons sur la classification cruelle entre V.I.P. *et vulgum pecus*, qui fit souvent qu'une première catégorie disposait de sièges confortables, à l'avant, qu'une seconde se retrouvait au milieu sur des trucs plus bizarres, et qu'enfin les derniers, au fond de la salle, chevauchaient un vague tabouret, ou parfois rien du tout. Bref, pour connaître votre valeur, il suffisait de regarder sous vos... jambes (on a encore frôlé la vulgarité et on l'aurait eu dans les fesses. Ah zut, bon tant pis).
La soirée de clôture, monument de désordre, vit un Cimino bien allumé (ou bien éteint, c'est selon...) glorifier, non pas les films (peu visionnés, de toutes façons), mais telle marque de champagne ou telle marque de whisky. Marrant pour qui possède très fort l'esprit *Mad*, mais plutôt affligeant pour l'esprit solennnel que les organisateurs pouvaient attendre d'un tel palmarès officiel. Le palmarès, justement, annoncé bien furtivement, en raison d'événements plus tragiques, le voici donc dans son intégralité.

Tales From the Darkside, Grand Prix
Wings of Fame, Prix de l'Etrange et Prix de la Critique
Cabal, Prix Spécial du Jury
L'Echelle de Jacob, Prix du public, et de *Fun Radio*
Hardware, Prix des Effets Spéciaux
White Room, Prix de la Commission Supérieure Technique (affiliée *CNC*), et Prix Antenne d'Or (*A2*)
Nature Morte, Prix du Court-métrage.

J.P PUTTERS



Une honnête série B efficace, mais qui ne méritait pas un grand prix à Avoriaz : ***TALES FROM THE DARKSIDE.***

BOX-OFFICE

Après Avoriaz : le massacre ! Soutenu par plusieurs couvertures (*Vidéo 7, New Look*), **Cabal** se prend une sacrée veste. Seulement 29.000 nocturnes sur Paris. Idem pour **L'Echelle de Jacob** dont la réputation de film dur a, semble-t-il, joué contre lui. 42.000 viet-vets malgré une campagne de pub efficace. Un échec injustifié, imputable également au ras-le-bol concernant le Vietnam. **Chucky, La Poupée de Sang** ramasse une fessée énergique en plaçant dans des salles désertiques quelques 9.000 téméraires. Un chiffre ridicule vu le succès du film aux Etats-Unis.

Sortis avant Avoriaz, le 9 janvier, **L'Exorciste la Suite** et **L'Expérience Interdite** connaissent des sorts meilleurs. Malgré le peu d'enthousiasme du lancement par la *Fox*, **L'Exorciste la Suite** attire 65.000 clergymen sous sa coupole. Pas trop mal. En revanche, les chiffres de **L'Expérience Interdite** dépassent les espérances de *Columbia*. 342.000 repentants en 6 semaines d'exploitation. Et l'affiche était pourtant dissuasive ! Les **Tortues Ninja** comptabilisent 285.000 carapaces en fin de carrière (un million sur toute la France). Apparemment, seuls les gosses se sont sentis concernés par le marketing adroit des marchands de jouets et de gadgets. Par contre, *Walt Disney* rameute petits et grands avec la séduisante **Petite Sirène**. Pas moins de 685.000 matelots ! Dans le genre divertissement pour tous, **L'Histoire sans Fin II** démarre mollement avec 51.000 doux rêveurs dans un gros circuit. Les mauvaises intentions commerciales de ce produit ne trompent pas autant que prévu. Sorti le même jour, **Misery**, avec six salles en moins, rassemble tout de même 53.000 fervents lecteurs de Stephen King.

Bonne première semaine pour **Highlander le Retour** (de Lambert après plusieurs bides) avec 207.000 bretteurs. Malgré l'ozone, les effets spéciaux, les sourires et le regard bas de myope de l'ex-Tarzoon, et grâce à un bouche à oreille galopant, à une critique dévastatrice comme rarement, **Highlander le Retour** (de bâton) perd 61 % en deuxième semaine. 207.000 + 80.000 donc. Qui a dit que les gens de la pub et du marketing avaient plus de talent que Lambert et sa clique ? Le problème est qu'une campagne de promotion ne peut masquer longtemps l'échec artistique d'un film outrancièrement bricolé par ses producteurs. Il sera loin de flirter avec les 800.000 entrées sur Paris de son modèle. A moins d'un succès aux Etats-Unis du 2, la mise en chantier de **Highlander 3** parait dès lors compromise...

AVIS CHIFFRES

0 : nul. 1 : très mauvais. 2 : mauvais. 3 : moyen. 4 : bon. 5 : très bon. 6 : chef-d'oeuvre.

D.A.: Didier Allouch. M.B.: Marcel Burel. V.G. : Vincent Guignebert. J.P.P.: Jean-Pierre Putters. M.S.: Marc Shapiro. M.T.: Marc Toullec.

	DA	MB	VG	JPP	MS	MT
Akira	5	5	6	5		6
Alice	4		1		3	
L'Ambulance	2	4	4	4	5	4
Arachnophobie		3	1	4	4	4
Spontaneous Combustion					3	4
Edward aux Mains d'Argent	3		4	4	5	5
End of the Night	2					
Hardware	4	3	3	3	5	4
Henry, Portrait of a Serial Killer			5		6	5
Highlander II, Le Retour	0	2	1		3	2
L'Histoire sans Fin II	0	2	0	2	4	1
Hôtel St Paul			2			3
Killers Clowns	4	4	5	5	4	5
Massacre à la Tronçonneuse III					2	4
Misery	2	5	2		6	4
Moon 44			1	3		3
Predator 2					3	
Red Evil Terror	0		0			4
Le Sang des Héros	1	2	0	2		1
Le Silence des Agneaux	6		6		5	6



PREDA

**Arnold passe
PREDATOR
prendre du
TERMINA
la jungle
Exit l'Amé
McTiernan.
2 a pour gui
lien Stephen
visite la jun
te de los An
faute de tra
taires, l'alien
pour cibles**

*Le réalisateur
STEPHEN
HOPKINS et*

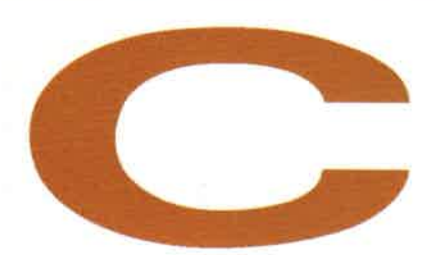


TOR 2

la main dans
2 pour re-
service dans
TOR 2 ! Exit
amazonienne.
ricain John
PREDATOR
de l'Austra-
Hopkins qui
gle d'asphal-
geles, où,
quer des mili-
rasta prend
des dealers.

son fortuné producteur, JOEL SILVER.

Un plan qu'on croirait tiré du premier PREDATOR. Los Angeles a remplacé la jungle amazonienne.



Culotté de risquer un **Predator 2** sans Arnold Schwarzenegger. Mais les producteurs de la *20th Century Fox* n'ont pas le choix. Arnold repousse leur proposition après avoir néanmoins parcouru les premières versions du scénario. Comment expliquer la disparition de Dutch Schaeffer, son personnage ? Les scénaristes n'y vont pas par quatre chemins et glissent une petite phrase dans le dialogue : "... disparu sans laisser de trace, six mois après". Après les événements qui ont opposé un super commando à l'extraterrestre chasseur de têtes dans une jungle sud américaine ! On se souvient du combat de titans. La *Fox* cherche donc un remplaçant à Arnold. Le karateka Steven Seagal, grosse vedette aux States, est sur les rangs. Pas pour longtemps. Le studio lui préfère Danny Glover, partenaire black de Mel Gibson dans les deux **Arme Fatale**. En recentrant le script sur le Prédator, l'absence d'Arnold Schwarzenegger ne devrait donc plus constituer un handicap commercial.

LOS ANGELES 1997

Predator 2 se situe en 1997. Les rues de Los Angeles sont le théâtre d'affrontements sanglants entre des gangs de trafiquants de drogue et la brigade du Lieutenant Mike Harrigan (Danny Glover). Peu nombreux et mal équipés, les hommes de Harrigan perdent progressivement le contrôle du pavé. Soudain, quelque chose d'étrange survient. Les malfrats sont liquidés un par un par un agresseur invisible. Et ce n'est pas Charles Bronson qui flingue les trafiquants à tour de bras. Harrigan jure de mettre ce nouvel intervenant derrière les barreaux. Rapidement, Il s'aperçoit que le dit justicier provient d'une autre planète, que les rues de Los Angeles sont pour lui le terrain dé chasse idéal.
Alors que Harrigan se prépare à mener le combat contre l'alien, un agent du FBI, Peter Keyes (Gary Busey), intervient pour mener sa propre enquête. Tandis que la collaboration Harrigan-Keyes ne se déroule pas dans l'énthousiasme, le Predator continue d'aligner les cartons...

LA TOUCHE AUSTRALIENNE

Comme John McTiernan n'est pas homme à se compromettre dans une suite, que le succès de **A la Poursuite d'Octobre Rouge** lui permet de concrétiser ses projets originaux les plus urgents, la *Fox* lui cherche un successeur capable. Une liste alphabétique est compulsée et le doigt des dirigeants du studio désigne rapidement le nom de Stephen Hopkins.
Australien, Stephen Hopkins appartient à la race des Russell Mulcahy (celui des beaux jours), des Steve Barron (celui de **Electric Dreams**, pas celui des **Tortues Ninja**). Australien, ce jeune homme de 31 ans possède un sacré palmarès en matière de clip. Duran-Duran, Billy Idol, Billy Joel, Tina Turner, Queen, Kate Bush, Olivia Newton-John, Roxy Music, Elton John... Et question spots publicitaires, Stephen Hopkins travaille pour les firmes *Coca Cola*, *Dr. Pepper* (une boisson gazeuse... imbuvable !), *Pizza Hut*... Le futur réalisateur de **Predator 2** complète son éducation en réglant les séquences d'action du premier **Highlander** dont il réalise parallèlement le Making Off. Fort de cette expérience, il tourne en Australie son premier long métrage de fiction, **Dangerous Game**, dans lequel un dingue traque des teenagers. Toile de fond : un centre commercial. L'essai convainc les pontes de *New Line* de lui confier les rênes de **Freddy 5, L'Enfant**

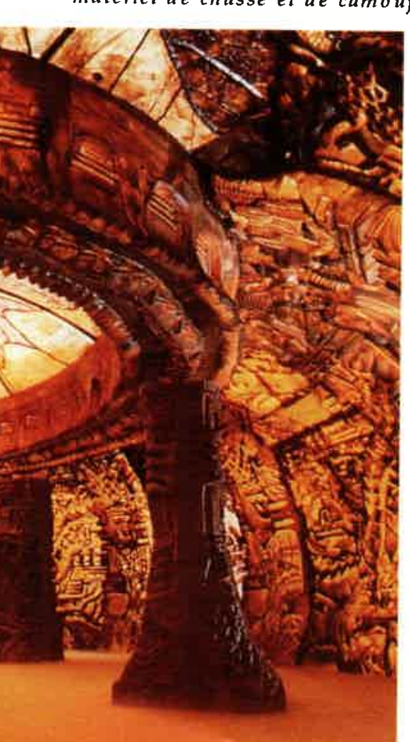


du Cauchemar. Et un vrai cauchemar pour Stephen Hopkins. *"Le film a été une gigantesque déception pour moi. Les délais d'achèvement étaient infernaux, le budget insuffisant et après avoir bouclé le film,* New Line *et la censure américaine ont coupé toutes les séquences sanglantes. Ce qui était au départ une réelle chance s'est progressivement transformé en déconfiture. Je ne peux plus voir* **Freddy 5**. *Aujourd'hui, je peux affirmer que c'est un plaisir de travailler sur un vrai film"*. Stephen Hopkins parle de **Predator 2**. Entre **Freddy 5** et **Predator 2**, le jeune cinéaste tourne **Mick Jagger, Live Down Under**, spectacle filmé de deux heures.

"Je trouve fascinant de mettre en scène un film comme **Predator 2** *qui est au croisement de plusieurs genres. C'est évidemment un film d'horreur, mais il implique également la science-fiction, le mystère"*. Et aussi le thriller musclé. Les rues de Los Angeles n'ont jamais connu pareille guérilla urbaine. Dans ce registre, **Terminator 2** risque fort de détrôner **Predator 2**, mais Stephen Hopkins possède un talent rare : il sait mettre à contribution les artificiers et cascadeurs hollywoodiens. *"Je ne dirais certainement jamais qu'il n'y a pas eu de compromis dans* **Predator 2**. *Il en existe toujours sur des films comme celui-ci. Cependant, je ne pense pas qu'ils aient changé mon approche de la mise en scène. Mon but ici était de dépeindre le Predator comme un personnage mystérieux, agissant selon une certaine éthique. Sa silhouette gothique dénote au milieu des gratte-ciel futuristes de Los Angeles"*. En collaborant à l'écriture du scénario, Stephen Hopkins accorde ses violons avec ceux de la production pour modifier sensiblement la personnalité du Predator. Celui qu'affrontait Arnold Schwarzenegger était un guerrier expérimenté, un véritable comte Zaroff passé maître dans l'art d'aligner les crânes humains, un demi-Dieu, objet de toutes les superstitions. Le Predator 1991 appartient à la même race, mais son comportement ferait plutôt songer à un adolescent apprenant les ficelles du métier, *"un jeune pistolero"* selon Stephen Hopkins.

LE GRAND KEVIN

Le concept du Predator a très légèrement changé, mais le comédien dans la combinaison de Stan Winston est toujours le même, Kevin Peter Hall, grand spécialiste des rôles de monstres. *"Le Predator est plus vif. Cela se voit dans sa démarche, dans le matériel de chasse et de camouflage qu'il emploie. Dans un certain sens, Danny Glover est un adversaire plus fort que Arnold ne l'était. Leur affrontement est réellement une lutte machiste. Le Predator est à la recherche du meilleur guerrier possible afin d'honorer sa collection d'un trophée prestigieux. Les dealers et les flics sont pour lui des adversaires tout à fait négligeables"* commente Kevin Peter Hall. **Predator 2** présente un grand intérêt pour lui. Dans le film de John McTiernan, il n'était qu'un figurant inconnu sous un épais maquillage, s'agitant dans l'ombre d'Arnold, la seule vedette à l'affiche. *"Ma façon d'interpréter cet extraterrestre n'a pas fondamentalement changé. Mais le Predator est désormais la star. Le film repose sur ses épaules. Dans la plupart des films, je ne suis qu'un type anonyme dans un costume de monstre. Maintenant, je sais que ma manière de jouer fait en sorte que le public croit en mon personnage, ou n'y croit pas"* continue le géant black.



En plein Los Angeles, le repaire souterrain du Predator.

Après **Edward aux Mains d'Argent** et avant **Terminator 2**, Stan Winston apporte sa contribution à **Predator 2**, une tâche nettement plus aisée que celle du premier de la série. On se souvient que la combinaison avait posé d'énormes soucis, que plusieurs maquilleurs se sont succédés sur le plateau et que Stan Winston avait quasiment sauvé le monstre du ridicule en lui conférant un look inédit d'humanoïde partagé entre le rasta et le homard. *"Ce nouveau Predator n'est pas exactement le même. Nous avons modifié certains détails faciaux, quelques parties du corps également. C'est ainsi que nous avons ajouté un oesophage articulé qui permet aux lèvres de se mouvoir davantage et quelques expressions du visage de plus. Nous avons aussi renforcé ses mandibules de manière à affirmer son caractère. Parce que Kevin a pris du poids, nous avons mis au point une combinaison plus lisse. Pour montrer que la créature est plus jeune que celle que Arnold affrontait auparavant, nous avons quelque peu changé la texture et les couleurs de la peau"* témoigne le plus fameux des maquilleurs hollywoodiens. Il faut ajouter à la panoplie du Predator un armement plus performant, notamment un lanceur de disques meurtriers implanté sur l'épaule gauche. *"Il est nettement plus difficile de surprendre le public avec quelque chose que vous avez déjà fait. Lorsque vous le faites pour la première fois, vous avez en tête quelque chose que personne n'a jamais vu. Une suite complique considérablement le travail ; vous donnez aux gens ce qu'ils*



GUEULES

Aux cotés de Kevin Peter Hall sous la carapace de l'impétueux jeune Predator, Stephen Hopkins dirige une sacrée clique de gueules généralement casées dans les seconds rôles patibulaires. La bande de flics dirigée par Danny Glover ressemble d'ailleurs au commando de **Aliens**. *"Dans les deux* ***Arme Fatale****, j'incarne un type un peu pantouflard, un policier qui tient à sa vie et qui se dit en permanence "je ne peux pas faire ça et ça". Dans* ***Predator 2****, je suis particulièrement agile et fonceur"*. Et Danny Glover, pépère, fond d'une dizaine de kilos pour les besoins du rôle, soigne sa musculature et se livre tous les matins à un footing d'une quinzaine de kilomètres. *"Je suis devenu une véritable machine de combat"*.

Récemment sorti d'un accident de moto qui a bien failli lui coûter la vie, Gary Busey promène depuis une décennie sa grande carcasse dans des séries B allant de l'honnête au pire que nul. Sosie de Nick Nolte, il incarne dans **Predator 2** un rôle similaire à celui que tenait l'androïde Ian Holm, dans **Alien**. *"Keyes est depuis 10 ans sur les traces du Predator. Le capturer vivant l'obsède. Il est chargé par le gouvernement de faire prisonnier l'extraterrestre pour lui extirper les secrets de son armement"* explique le comédien.

Aussi fort en gueule, Bill Paxton est depuis un moment la coqueluche des amateurs de fantastique. Marine spatial et hargneux dans **Aliens**, vampire intrépide dans **Aux Frontières de l'Aube**, apprenti militaire dans **Une Créature de Rêve** et scientifique corrompu dans **Sanglante Paranoïa**, Paxton interprète dans **Predator 2** Jerry Lambert, l'un des membres les plus efficaces du commando de Danny Glover. *"Stephen Hopkins m'a choisi car il est un grand fan de* ***Aliens****. Il m'a confié le rôle de quelqu'un qui possède une réputation de flic rapide à la détente. Jerry Lambert liquide quatre gangsters lors d'un casse, mais il adore le golf. Il porte d'ailleurs toujours sur lui une balle porte-bonheur"* raconte le comédien.

Membre de charme de la troupe d'élite formée par Mike Harrigan, la vénézuelienne Maria Conchita Alonzo remplace Elpidia Carillo, partenaire de Arnold Schwarzenegger dans le premier **Predator**. Arnold, Maria Conchita Alonzo connaît bien. Elle l'a cotoyé au générique de **Running Man**. Un autre visage connu, celui de Robert Davi. Baron de la drogue et adversaire de 007 dans **Permis de Tuer**, flic à la Dirty Harry dans **Maniac Cop 2**, Robert Davi personnifie aujourd'hui le Captain Heinemann, officier ne réagissant que par le règlement et soucieux de freiner les initiatives trop violentes de Mike Harrigan.



connaissent déjà. Bien sûr, il ne faut surtout pas casser ce qui est devenu familier, mais apporter des détails neufs. En regardant de près ***Predator 2****, vous verrez que nous nous sommes appliqués à greffer un rien de nouveauté"* termine pour sa part Stan Winston. Et il fallait forcément modifier le concept du Predator dans la mesure où il apparaît bien plus à l'écran que dans le premier film.

VAISSEAU BAROQUE

"A l'époque du premier ***Predator****, on parlait déjà du vaisseau spatial, mais il a été enlevé du scénario au dernier moment. Lorsque j'ai demandé au directeur artistique du premier film ce qu'il avait en tête, il m'a répondu lumières et lasers. J'avais plutôt idée d'un vaisseau spatial qui ne ressemblait à aucun de ceux que le cinéma avait jusqu'alors montrés"* évoque le responsable des décors de **Predator 2**, Lawrence G. Paull (**Retour vers le Futur**, **Cocoon 2**). Exit les écrans de contrôle, les pupitres clignotants, les manettes... Lawrence G. Paull imagine un habitacle sur le modèle de l'armure du Predator. *"Quand vous le voyez de l'intérieur, vous comprenez le rapport entre l'extraterrestre et cet environnement qui est à la fois technologique et reptilien. Le Predator et son vaisseau vont de pair. Contrairement à* ***La Guerre des Etoiles*** *et à* ***Star Trek****, vous ne vous posez jamais de questions sur la manière dont il marche"*.

Parallèlement à la construction de ce décor rococo, évoquant aussi bien l'intérieur d'une coquille d'escargot qu'une mosquée, Lawrence G. Paull façonne le Los Angeles de 1997, une cité rongée par le crime, qui n'est pas sans rappeler le Detroit futuriste des deux **RoboCop**. *"A l'origine,* ***Predator 2*** *devait se situer pendant une quinzaine de minutes dans le futur. Mais il était complexe de différencier le Los Angeles actuel de celui de 1997. Nous sommes partis d'une ville tentaculaire et excentrique empruntant des éléments de décors à* ***Brazil*** *et* ***Blade Runner****, mixés à la technologie actuelle. Nous avons bâti une cité où habitent de nombreuses minorités, une cité rongée par la violence et où les autorités politiques ont perdu tout contrôle. C'est, pour beaucoup, ce qui se passe actuellement à Los Angeles"*. Encore un détail sur la violence urbaine qui renvoie directement aux **RoboCop**.



De gauche à droite : le super commando de PREDATOR 2 constitué de Maria Conchita Alonzo, Bill Paxton, Danny Glover et Ruben Blades.

De la violence, il y en a dans **Predator 2**. Stephen Hopkins met le paquet et comble ainsi les frustrations de **Freddy 5**. Comme son producteur se nomme Joel Silver (le promoteur de **Piège de Cristal**, **L'Arme Fatale** et autres blockbusters hollywoodiens) que la violence, et même parfois quelques audaces gores, sont ses marques de fabrique, le clipeur australien ne se prive pas. Brutale, sa mise en scène donne aux agissements du chasseur Predator un côté safari urbain particulièrement violent. Charles Bronson et tous les vigilantes des States ont encore beaucoup à apprendre sur l'art et la manière de se débarrasser des trafiquants de drogue.

Cyrille GIRAUD

Predator 2. USA. 1990. Réal.: Stephen Hopkins. Scén.: Jim & John Thomas. Dir. Phot.: Peter Levy. Mus.: Alan Silvestri. SPFX : Stan Winston (maquillages) & R/ Greenberg Associates (effets spéciaux visuels). Prod.: Lawrence Gordon, Joel Silver & John Davis pour 20th Century Fox. Int.: Danny Glover, Gary Busey, Ruben Blades, Kevin Peter Hall, Maria Conchita Alonzo, Bill Paxton, Robert Davi, Adam Baldwin, Kent McCord, Morton Downey Jr., Calvin Lockhart... Dur.: 1 H 48. Dist.: 20th Century Fox. Sortie nationale prévue le 1 mai 1991.





EDWARD AUX MAINS D'ARGENT

Un cauchemar pour les manucures, et le retour du Tim Burton de *Pee Wee* et *Beetlejuice* après la lourde machine qu'est *Batman*. Conte de fée, satire sociale douce-amère, pamphlet humaniste... Grâcieux et surréaliste, *Edward aux Mains d'Argent* ne va pas forcément là où on l'attend...

Tim Burton appartient désormais à la caste des réalisateurs les plus convoités d'Hollywood. **Pee Wee Big Adventure, Beetlejuice** et **Batman**, trois films, trois succès. Il aurait très bien pu après le déferlement médiatique et financier du justicier de Gotham se précipiter sur un **Batman 2** que *Warner* prépare actuellement. Il aurait aussi pu se pencher sur **Beetlejuice 2**, ou prendre à bras le corps un dessin animé que *Disney* et *Warner* lui réservent. Mais Tim Burton est plutôt homme à privilégier ses rêves au détriment des nécessités commerciales. **Edward aux Mains d'Argent** montre à quel point le réalisateur du funeste **Batman** est attaché aux contes de fée, à la magie des histoires que les grands-mères racontent à leur gamin. *"J'ai toujours été intrigué par les images et les idées qui se dégagent des contes de fée... Mais je n'ai jamais cherché à analyser cela. Dans Edward aux Mains d'Argent, mon propos est de prendre des thèmes de contes de fée et de les rendre plus contemporains. J'espère avoir un peu resserré ce lien qui existe entre la vie réelle et le conte de fée"* prévient Tim Burton. Pour sûr, son **Edward aux Mains d'Argent** s'apparente à un projet que David Lynch espère concrétiser depuis longtemps, **Ronnie Rocket**, dont le héros est un petit bonhomme haut comme trois pommes et branché sur du courant alternatif. Edward est le Ronnie de Burton...

LES GRIFFES DU CONTE

Coiffé avec un pétard, le visage blême et balafré de partout, la démarche hésitante... Edward serait encore "humain" si ses bras ne se terminaient pas par une quincaillerie extrêmement coupante, de longs ciseaux. C'est pourquoi il vit caché dans un château en ruines, le château de son père. De son inventeur plutôt, car Edward n'est pas humain. Juste un automate, une marionnette grandeur nature. Mais Edward possède un cœur, un cerveau. Pas de mains en revanche. Juste avant de les lui greffer, l'Inventeur (Vincent Price) est terrassé par une crise cardiaque. A Edward de s'accommoder au mieux de son handicap. Il taille des haies en forme de tyrannosaure, de dauphins, improvise des coupes de cheveux originales, sculpte la glace, force des serrures sans le moindre effort... Sorti de son repaire par Peg Boggs, une malchanceuse représentante en produits de beauté, Edward coule désor-

mais des jours heureux dans un quartier résidentiel dont il devient la coqueluche. Heureux ? Pas tout à fait, car Edward fait des envieux, suscite des convoitises, des haines. Et Edward vibre pour Kim, la jeune et jolie fille de Peg. Tandis que le voisinage commence à le considérer d'un sale oeil, Edward se révolte contre sa condition...

CONTE SOCIAL

Il fallait vraiment que Tim Burton ait un sacré pouvoir à Hollywood pour imposer pareil sujet, pareil sosie de Freddy, au cœur grand comme ça. "*Edward est mon film le plus personnel*" annonce d'emblée Tim Burton. "*Edward se base sur un personnage en conflit permanent avec lui-même. Il est à la fois créatif et destructeur ; il ne peut toucher quoi que ce soit, et n'arrive pas traduire comme il l'aimerait ses sentiments par des gestes. Il perçoit les choses d'une façon et, face à elles, réagit différemment. Voilà qui fournit un intéressant dilemme*". Mais le propos de Tim Burton n'est heureusement pas d'aligner les gaffes que pourrait accumuler son héros. Il y a bien un repas particulièrement laborieux, un water-bed inévitablement crevé... Burton respecte trop son héros pour le transformer en gros bêta maladroit. Il préfère, de loin, le mettre en vedette ; Edward est un artiste, un virtuose du sécateur...

Le propos de Tim Burton passe par un regard assez critique sur une certaine société américaine. "*Dans beaucoup de pays, les gens apprennent à se connaître avant de sympathiser réellement. En Amérique, les gens sont immédiatement amicaux et gentils. Cependant, ils se détournent rapidement de vous. Je n'aime pas ce comportement. Il m'effraie. J'ai essayé d'exprimer ce sentiment dans Edward*". Tim Burton réussit si bien sa métaphore que le conte de fée moderne se double d'une satire de la middle-class américaine. Une satire douce-amère, paisible mais qui ne rate pas sa cible. Il faut voir l'escouade de mégères oisives adopter Edward en un éclair, le gaver de petits plats, le cajoler, le materner, lui faire les yeux doux. Et ces mêmes rombières s'en détournent aussi vite qu'elles s'en étaient approchées. Tim Burton aurait pu être bien plus méchant, tremper son scénario dans le vitriol, non pas seulement égratigner le vernis de cette société superficielle, et l'écorcher jusqu'au sang. Mais le conte de fée s'accommode fort mal de l'agressivité. La dérision de Tim Burton passe d'abord par le sourire ironique.

UN MONDE A PART

"*Enfant, vous croyez que tout ce qui vous entoure est étrange. En grandissant, vous vous apercevez que le monde... est réellement étrange. Ce n'est pas parce que vous êtes adulte ou que l'environnement est nouveau, c'est simplement que le monde, par certains aspects, est chose incroyable, étrange*". Tim Burton explique rapidement sa perception des choses, ce regard qui fait l'originalité de **Pee Wee**, **Beetlejuice**, et même de **Batman**. Dans **Edward aux Mains d'Argent**, Tim Burton occulte une petite portion d'Amérique. Une Amérique imaginaire qui doit beaucoup aux années 50, aux sitcoms sucrés qui voient systématiquement la vie en rose. Et du rose, il y en a dans **Edward**. Du rose, du bleu azuréen, du jaune, du violet, du rouge... Des couleurs qui recouvrent impeccablement les façades des maisons basses alignées des deux côtés d'une rue bien propre, des couleurs qui inondent les vêtements, envahissent les petits intérieurs douillets. Des couleurs écœurantes en opposition avec le costume de cuir noir de Edward. Juste avant les premières prises de vues de **Edward aux Mains d'Argent**, Tim Burton fait circuler au sein de l'équipe du film un ouvrage, "*Suburbia*", recueil de photographies en noir et blanc sur les maisons californiennes d'il y a une vingtaine d'années. C'est d'après ces clichés, des vestiges d'un certain rêve américain, que Tim Burton élabore l'univers abstrait du film. Il trouve début 1990, en compagnie du décorateur Bob Welch, le petit coin de paradis indispensable au tournage, une résidence composée de 50 pavillons au cœur de la Floride. Les maisons sont réquisitionnées avec la bénédiction de leurs locataires, repeintes dans des couleurs pastel, bordées de nouvelles pelouses... Bob Welch réduit la taille des fenêtres afin, dit-il, de renforcer l'aspect nostalgique des lieux. "*On a l'impression que ce voisinage a été construit à un moment où les gens regardaient le futur avec une grande dose d'optimisme. On a le sentiment que cela s'est passé il y a dix ou vingt ans et que, depuis, tout s'est un peu terni*" ajoute le décorateur. On a aussi le sentiment, la sensation physique de connaître le microcosme décrit par Tim Burton, un endroit qui ressemble à du... David Lynch ! A **Blue Velvet** surtout. A ces sweet-home rutilants, avec pelouses tondues à la perfection et buissons taillés au millimètre, que le réalisateur de **Sailor et Lula** avait si voluptueusement filmés en 1987. Aujourd'hui, les



propos de Tim Burton se rapprochent curieusement de ceux de David Lynch. "*Edward aux Mains d'Argent montre comment j'ai grandi, comment beaucoup ont grandi. Je me rappelle que toutes les portes des maisons du quartier étaient fermées. Je me demandais ce qui se passait derrière. Il n'existait aucune communication entre les foyers. S'il se déroulait un drame, un accident de voiture, les gens sortaient immédiatement de chez eux*". Dans **Blue Velvet**, David Lynch s'interrogeait pareillement, et spéculait sur ce que les façades pouvaient bien camoufler de sale et, par conséquent, de fascinant. Tim Burton, de son côté, se montre plus coloré, moins obséquieux dans la quête du bizarre. Chacun lève le voile des apparences à sa manière. "*Les obsessions de David Lynch sont celles de quelqu'un de 19 ans. Pour Tim Burton, il faut descendre à 12 !*" note Caroline Thompson, co-scénariste de **Edward**, une jeune femme que Tim Burton a engagée après avoir lu sa nouvelle "*First Born*", mélange détonant d'humour et d'horreur, que William Friedkin devrait porter à l'écran sous peu. "*Le plus captivant pour moi est de créer quelque chose de nouveau et de différent, auquel le public adhère malgré tout parce qu'il y retrouve, à un niveau ou à un autre, un écho à ses propres expériences. En animation, vous pouvez réaliser à l'image les choses les plus folles qui vous passent par la tête. Arriver au même résultat par des prises de vues réelles est un véritable défi, parce que cela signifie qu'il faut appliquer des concepts de dessin animé à la vie réelle*" témoigne encore Tim Burton. La géométrie de Edward, les lignes extravagantes des coupes de cheveux et des vêtements, les couleurs un peu fanées et totalement irréalistes... Jamais le cinéaste n'a été aussi proche du cartoon, des très rectilignes *Panthère Rose*, que dans **Edward aux Mains d'Argent**. D'une certaine façon, Burton se venge des studios *Disney* qui l'avaient bien contrarié lors de ses débuts d'animateur sur **Rox & Rouky** et **Taram et le Chaudron Magique**.



L'ADULTE OU L'ENFANT ?

Avec son budget de 18 millions de dollars (peu selon les canons d'Hollywood où la moyenne d'une production atteint désormais les 25 briques US), **Edward aux Mains d'Argent** se limite au strict nécessaire. Un environnement soft et dilué dans la sucrerie rétro, des maquillages discrets... Et une vedette dont le nom ne s'inscrit pas plus gros que le titre du film sur l'affiche, Johnny Depp, l'interprète craquant du récent **Cry Baby**. Johnny Depp n'est pas le choix immédiat de Tim Burton. La boîte de production, *20th Century*, tente dans un premier temps de convaincre Tom Cruise dont le talent a illuminé tout **Né un 4 Juillet**.

Après quelques réunions, Cruise refuse définitivement le rôle, ne le trouvant pas assez masculin à son goût. "*Il ne correspondait vraiment pas à mon idée du personnage*" lance Tim Burton. Et le studio envisage dès lors quelques autres têtes connues, Tom Hanks, William Hurt, Robert Downey, avant de flasher sur le chéri des adolescentes américaines, Johnny Depp. "*Il joue la comédie comme un petit garçon. Il liquéfie le public. Jamais vous ne ressentez la moindre compassion pour lui. Il se contente de jouer avec l'honnêteté de quelqu'un qui ne sait pas toucher un visage. Vous savez comment les petits enfants se cachent les yeux devant la vérité ? Eh bien, c'est ce que fait Johnny Depp*" témoigne la toute mignonne partenaire du comédien, Winona Ryder qui fut la fille en noir de **Beetlejuice**. Et il est méritant le beau Johnny de s'être considérablement enlaidi pour les besoins du rôle, d'avoir souffert le martyr sur le plateau. Porter une combinaison de cuir en plein été, subir deux heures de maquillage tous les matins, s'entraîner avec des maquettes de ses embarrassantes mains deux mois avant le tournage... "*Au début, ça semble très étrange de travailler avec ces mains mais, très vite, cela devient tout à fait naturel. Il était important pour moi de prendre conscience non seulement de l'aspect dangereux des mains, mais aussi de toutes les possibilités qu'elles offrent, dans un aspect plus positif. Ces mains permettent à Edward d'exercer son art de la taille des buissons et des cheveux*" annonce Johnny Depp, qui avoue également s'être largement inspiré de Charlot pour définir la silhouette et la démarche de son personnage. Les grands ciseaux qui servent de mains à Edward sont l'œuvre de Stan Winston, d'après des dessins de Tim Burton. En plasti-

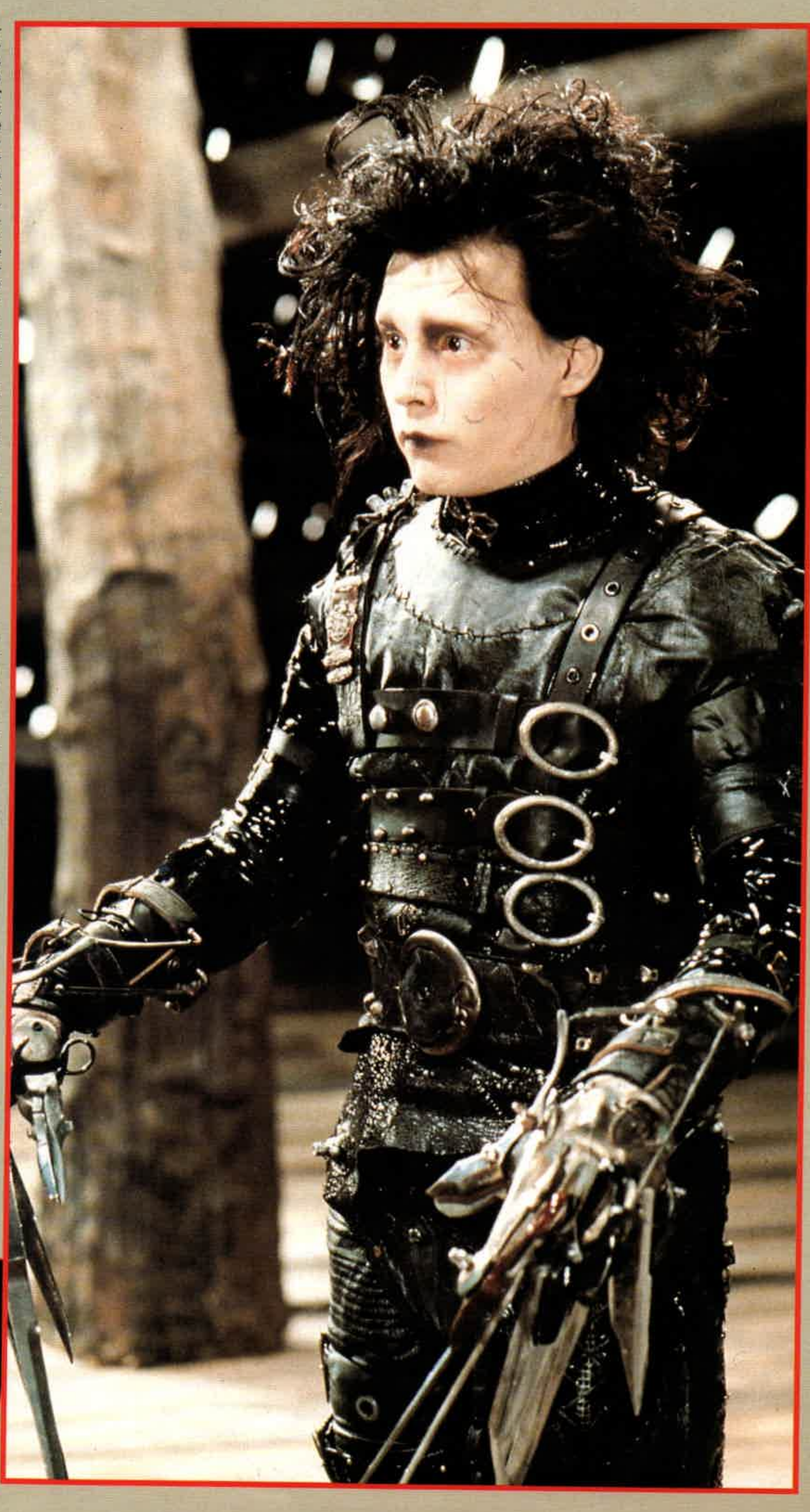
que dur peint pour briller comme de l'acier, les lames, de différentes tailles selon les doigts correspondants, garnissent des gants fabriqués sur mesure pour Johnny Depp. Ils sont fixés aux poignets par des lanières. Le jeune comédien devient si rapidement familier avec ses encombrantes mains que Stan Winston se passe volontiers du système télécommandé initialement prévu. Pour les gros plans, le maquilleur recourt néanmoins à des mains manipulées à distance par des marionnettistes. Il construit également des prothèses de caoutchouc nécessaires aux quelques cascades du film. "*Pourquoi des ciseaux à la place des mains ? Simplement parce que je pense que les gens attendaient ce genre de métaphore. J'ai traversé une longue période où j'étais incapable de communiquer, d'avoir des rapports normaux, avec quiconque. Tout le monde connaît des mauvaises passes comme la mienne. Impossibilité de dialoguer, de toucher vraiment les choses*" explique Tim Burton.

L'APRES BATMAN

Se sentant plus proche de John Waters et David Lynch que des écoles Steven Spielberg et George Lucas, Tim Burton soupire à l'évocation de **Batman**. "*Avec tout ce qui s'est dit sur* ***Batman****, je me suis considérablement éloigné du film lorsqu'il est sorti. C'est toujours une surprise de voir mes films terminés. On ne sait jamais dans quelles directions ils iront. On connaît d'avance celles de* ***Un Flic à la Maternelle*** *et de* ***Trois Hommes et un Bébé****. Mais le plaisir que fournissent mes films vient surtout de leurs incertitudes*". On se souvient du cauchemar que furent les lancements de **Pee Wee** et de **Beetlejuice**, titre que Tim Burton parvient à imposer contre le **House Ghosts** de *Warner*. Difficile en effet de prédire ce que sera le prochain film de Tim Burton. Entre le conte de fée de Noël et l'ironie sociale, entre *Walt Disney* et David Lynch, **Edward aux Mains d'Argent** replace Tim Burton dans la ligne **Pee Wee-Beetlejuice. Batman** semble aboli dans l'esprit de Tim Burton. De loin, il préfère les petits détails bizarres, les connotations irréalistes, à la noirceur fabriquée, toute ripolinée du "money maker" qui aurait pu avoir définitivement sa peau. Oui, Tim Burton a survécu à **Batman**.

Marc TOULLEC

Edward Scissorhands*. USA. 1990. Réal.: Tim Burton. Scén.: Tim Burton et Caroline Thompson. Dir. Phot.: Stefan Czapsky. Mus.: Danny Elfman. SPFX : Stan Winston, Matthew Mungle, Peter Kuran... Prod.: Denise Di Novi et Tim Burton pour 20th Century Fox. Int.: Johnny Depp, Winona Ryder, Dianne Wiest, Anthony Michael Hall, Kathy Baker, Robert Oliveri, Alan Arkin, Vincent Price, Conchata Ferrell... Dur.: 1 H 45. Dist.: 20th Century Fox. Sortie nationale prévue le 10 avril 1991.*



L'AMBULANCE

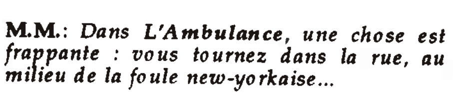
Entretien avec LARRY COHEN

Créateur de quelques séries TV, Les Envahisseurs notamment, Larry Cohen travaille seul dans son petit coin. Pour quelques milliers de dollars, il réalise les films qui lui font plaisir, avec ses potes et une totale absence de prétention. Choquant et frondeur dans *Le Monstre est Vivant* et *Meurtres sous Contrôle*, ses deux meilleurs films, il chérit particulièrement un genre : le thriller doublé d'un humour très noir. Sélectionné à Avoriaz, *L'Ambulance* prouve amplement ses capacités dans son domaine de prédilection...



Tournage de L'AMBULANCE dans les rues de New York : Eric Roberts et Larry Cohen.





Mad Movies : *Pendant le tournage de* ***L'Ambulance****, vous n'avez pas craint que des films comme* ***Duel*** *et* ***Christine*** *vous fassent de l'ombre ?*

Larry Cohen : Dès le départ, je me suis refusé à réaliser un film comme **Christine** où la voiture possède une vie propre. **L'Ambulance** n'est pas un film sur un véhicule, mais sur ceux qui la conduisent. Les méchants, ce sont les êtres humains à l'intérieur. **L'Ambulance** se rapproche ainsi de **Duel**. Une voiture qui se conduit toute seule ; je trouve ça idiot ! **Duel** est un très bon film mais j'ai essayé de contourner la vision de Steven Spielberg en situant **L'Ambulance** dans un milieu urbain plutôt que sur des routes désertiques. Mon film est davantage l'histoire d'un type, Eric Roberts, obsédé par une fille enlevée par de faux infirmiers. Il n'est, en aucun cas, comparable à une simple poursuite entre deux automobiles.
L'ambulance est toujours considérée comme un véhicule positif, censée vous sauver lorsque vous êtes malade ou blessé. L'intérêt de mon film était d'en faire un instrument de mort.

M.M.: *Néanmoins, votre ambulance est la vedette du film. Surtout à cause de son look très particulier...*

L.C.: Je voulais que l'ambulance soit très particulière. Mais les ambulances d'aujourd'hui ressemblent à des camions de livraison ; elles sont cruellement dénuées de personnalité. C'est pourquoi j'ai choisi un vieux type d'ambulance, dont certaines sont encore opérationnelles à New York. J'ai aussi tenté de la rendre le plus crédible possible. On aurait pu la rendre plus folle, délirante, en lui rajoutant des tas de gadgets mais, dans ce cas, le film n'aurait pas été réaliste. Je désirais mettre en scène un thriller, pas un film de science-fiction.

M.M.: *Votre ambulance ressemble quelque peu à celle de* ***S.O.S. Fantômes****...*

L.C.: C'est vrai. Je ne m'en suis aperçu qu'après la première projection où quelqu'un s'est écrié "Ghostbusters". Pendant le tournage, on ne s'est jamais rendu compte de cette parenté. En outre, j'ai fait en sorte, sur le plateau, que l'on voit le moins possible l'ambulance de manière à ce que les comédiens agissent naturellement, que leur personnage ne soient pas intimidés par sa présence.
J'espère que le public se sent plus concerné, par les personnages que par l'ambulance. Le héros lui est sympathique, les gens s'inquiètent pour la fille, s'amusent aux gags et situations comiques. C'est tout cela qui est important ; l'ambulance n'est qu'un accessoire.

M.M.: *Un accessoire que vous avez fréquenté au moins une fois ?*

L.C.: L'idée originale de **L'Ambulance** est de moi. C'est le cas pour la plupart de mes films. Elle m'est venue lors d'une indigestion. J'ai mangé, dans un restaurant, un poisson trop épicé. J'ai dû être transporté à l'hôpital en ambulance. Le trajet a été horrible et je me voyais donner un coup de pied dans les portières arrières pour m'évader. Comme dans un film. J'ai gardé cette scène en tête. Il ne me manquait plus qu'un scénario à construire autour !



Des brancardiers qui ne font pas dans la dentelle.

M.M.: *Dans* ***L'Ambulance****, une chose est frappante : vous tournez dans la rue, au milieu de la foule new-yorkaise...*

L.C.: J'aime ça malgré le fait que ce ne soit pas facile. Au commencement des prises de vues, on a construit une fausse tour inachevée pour y cacher des caméras. C'était en plein sur la Cinquième Avenue. Cela permettait aux acteurs de jouer tout en glissant dans la foule sans que les gens s'arrêtent pour voir ce qui se passe. Sans camoufler les caméras, il est impossible de tourner dans ce quartier. Le flot humain y est trop important. En plus, cette méthode permet d'avoir des centaines de figurants à l'oeil puisque les passants ne savent pas qu'ils sont filmés. Et aussi des réactions spontanées à la situation que vivent les personnages. Malheureusement, à New York, les gens ne sont pas très attentifs à ce qui se déroule dans la rue. Ils passeraient à côté d'un cadavre sans s'arrêter !

M.M.: *New York vous séduit énormément puisque vous y situez la majorité de vos films !*

L.C.: New York est comparable à Paris. C'est une ville pleine de gens, une cité qui bouge. L'architecture mêle le neuf et l'ancien. Le bruit est omniprésent. Les ambulances, les voitures de police vont et viennent. Paris et New York sont à l'opposé de Los Angeles qui est très statique, vide. Les gens s'y déplacent uniquement en voitures et ne marchent pas dans les rues. Voilà pourquoi New York constitue un environnement génial pour le cinéma. Beaucoup de films y sont tournés, et de toutes sortes. J'y ai notamment réalisé **Meurtres sous Contrôle** pendant le défilé de la Saint Patrick, le patron des flics. On a filmé la poursuite pendant cette parade et, plus tard, j'ai inséré des scènes de pure fiction. Pareille chose est totalement impensable à Los Angeles.

M.M.: *Los Angeles où, semble-t-il, vous avez néanmoins tourné au moins une séquence...*

L.C.: Seulement la dernière séquence où l'ambulance se crashe et explose. Les autorités new-yorkaises ne tenaient pas à nous voir réaliser cette scène dans la Grande Pomme de peur que nous déclenchions un incendie. On a tourné ces plans six semaines après la fin des prises de vues à New York. Eric Roberts a dû revenir d'Italie où il tournait un autre film pour une seule journée. Ce fut très court mais cela valait vraiment le coup.

M.M.: *Vous avez la réputation d'avoir des plans de tournage très brefs.*

L.C.: 32 jours pour **L'Ambulance**, ce n'est pas si rapide. Autrefois, j'étais beaucoup plus performant : 18 jours pour **Le Monstre est Vivant** qui fut très facile à réaliser. Je n'avais, il est vrai, qu'une maison, un couple, et un monstre que l'on ne voit presque jamais.

M.M.: *Au générique, vous détenez une vedette invitée de choix, Stan Lee, le créateur de la majorité des super-héros de Marvel.*

L.C.: C'est un copain. Depuis longtemps, il n'arrête pas de me demander quand je le prendrai comme comédien dans un de mes films. Je lui ai donc écrit un petit rôle. Il adore ça et s'est aussi arrangé pour que la caméra mette bien en évidence le logo de *Marvel*. Stan Lee est vraiment un bon ami, un type très serviable. Je l'aime beaucoup.

M.M.: ***L'Ambulance****, comme tous vos films, s'est fait avec un budget très limité. Vous appréciez les structures de production légères ?*

L.C.: Je n'aime pas particulièrement cela, mais c'est le seul moyen de conserver une entière liberté sur mes films, d'assumer mes propres erreurs. Je ne sais travailler que de cette manière. Je ne serais pas heureux d'avoir toujours quelqu'un derrière moi qui surveille mes faits et gestes. J'ai nullement envie de gaspiller mon énergie à essayer d'imposer mes idées à un producteur. Je préfère, dans ce cas, vendre mes scripts à un studio. Ainsi, au moins, je n'ai pas à être là.

M.M.: ***L'Ambulance*** *est bourré, du début à la fin, d'un humour noir particulièrement dévastateur...*

L.C.: L'humour est ce que j'apprécie le plus dans ce film. Je ne cherche jamais à être trop violent, je préfère amuser les gens avec plus d'humour. Cela permet de sauvegarder leur attention vis-à-vis des personnages, de l'histoire. Et aussi de les rendre plus intimes avec les protagonistes. Les **Vendredi 13**, **Freddy** et **Halloween** se sont pas mon

truc. Je n'essaie pas de faire ce genre de films. **Le Monstre est Vivant** n'était pas si sanglant que ça. Peu d'hémoglobine à l'écran : tout se passe dans la tête du public. L'imagination produit des images bien plus effrayantes que tout ce que vous pouvez montrer. Même lorsque j'utilise les effets spéciaux, je ne cherche pas la violence. Le torse si affreusement mutilé de Richard Lynch dans **Meurtres sous Contrôle** appartient au corps du comédien. Il a été gravement brûlé en s'immolant devant un campus dans les années 70. Ce que vous pouvez voir à l'écran est vrai. Actuellement, les techniques d'effets spéciaux rendent possibles des choses incroyables. Mais ce n'est pas pour moi. Je ne suis pas un fan de ce genre de films. Je préfère rester plus proche des personnages.

M.M.: *Mais les deux* **Maniac Cop** *dont vous avez écrit le scénario sont assez gratinés, question violence...*

L.C.: Je n'ai pas réalisé ces films. Je suis seulement scénariste. Ma vision à moi était bien plus humoristique que celle de William Lustig. Je ne peux pas contrôler les choix faits par les réalisateurs qui mettent mes scénarios en images. Je pense que les meilleurs moments des deux films sont liés à l'humour. Cela les différencie de toutes ces productions à base de tueurs psychopathes. Ceci dit, certaines choses auraient demandé à être améliorées, notamment le maquillage du "Maniac Cop 2". Il y aura sans doute un **Maniac Cop 3** que j'écrirai mais que je ne dirigerai toujours pas.



Megan Gallagher, encore un rôle de flic après **Capitaine Furillo**.

M.M.: *Concernant* **L'Ambulance**, *pourquoi avoir choisi Eric Roberts ? C'était risqué de le faire sortir de ses personnages habituels, non ?*

L.C.: D'habitude, il incarne des types un peu cinglés. Dans **L'Ambulance**, il est sain d'esprit. Dans la vie, Eric Roberts est un type adorable. En le voyant, je me suis immédiatement dit qu'il serait juste de le sortir des rôles dans lesquels on le cantonne habituellement, d'utiliser son charme et son humour. Eric Roberts vaut mieux que la réputation qu'on lui a faite. On le dit difficile, mais avec moi, tout s'est superbement passé. Il était ouvert à toutes les suggestions et ne refusait jamais rien. Il insistait même pour accomplir lui-même ses cascades. Même blessé, il ne se plaignait pas.

M.M.: *Actuellement, aux USA, sortir un film d'un aussi faible budget que* **L'Ambulance** *ne doit pas être évident ?*

L.C.: Ce n'est pas difficile pourtant. Il existe des tas de cinémas aux Etats-Unis et il faut des produits pour les approvisionner. Le plus dur est de trouver de l'argent pour les lancer correctement. La publicité est très chère ; la moindre page dans un journal coûte 25.000 dollars. Pour un lancement national, il faut au moins 5 à 6 millions de dollars. Mais vous avez désormais la vidéo, le câble, *HBO*, des médiums très différents qui apportent de l'argent et qui sont des moyens de diffusion plus efficaces que le cinéma. Tous mes films ont rapporté de l'argent, mais ce sont ceux qui ont obtenu des budgets publicitaires importants qui ont le mieux fonctionné au box-office. Certains gros titres comme **Aliens** ou **Un Prince à New York** n'ont jamais rien ramené à leurs producteurs. Les coûts de production, puis de lancement, le tirage de milliers de copies dépassent largement les chiffres de fréquentation. Et puis, lorsque vous distribuez un film dans 2.000 salles sur tout le pays, est-il vraiment glorieux d'amasser des millions de dollars ? Mes films, même ceux des années 70, me rapportent encore de l'argent. Des chèques tombent tous les mois !

M.M.: *Vous pensez sincèrement que les petits budgets sont les seuls garants de la liberté de création ?*

L.C.: Certains réalisateurs peuvent faire ce qu'ils désirent avec autant d'argent qu'ils le désirent, des gens comme Francis Coppola, Georges Lucas et Woody Allen. Pour ceux qui n'ont pas leur pouvoir et leur notoriété, il est bien plus difficile de garder une totale indépendance. Ceci dit, être trop libre mène parfois à des excès. Certains films sont trop longs parce que personne n'ose dire au metteur en scène de couper telles ou telles scènes, parce que le générique dure 10 minutes alors que personne n'a rien à cirer du nom de l'assistant perchman, à part ses parents. Je n'aime pas les films longs. Excepté quelques uns, comme **Autant en Emporte le Vent** qui dure 3 heures 30. Mais il faut au moins ça pour décrire la Guerre de Sécession. Les films en général ne devraient pas dépasser deux heures. Aujourd'hui, vous avez des mini-séries de 12 heures. Elles vous mobilisent pour 6 soirées entières !
Certains classiques ne dépassent pas 1 heure 20. Le plus long film d'Alfred Hitchcock dure 2 heures et les séries B des années 50 faisaient souvent 1 heure. De nos jours, on en fait des remakes, des séries A comme **La Mouche**, **L'Invasion des Profanateurs** ou **Le Seul Témoin** qui demandent bien trois quarts d'heure pour raconter la même histoire. Les budgets suivent les mêmes proportions. Bientôt, quelqu'un achètera les droits du **Monstre est Vivant** pour en faire un film de 50 millions de dollars, alors qu'il n'en a pas coûté un !

M.M.: *Vous considérez-vous comme un réalisateur de séries B ?*



L.C.: Je ne fais pas de différences entre certaines séries B des années 50, considérées comme des classiques aujourd'hui, et les films dits de catégorie A. Les comédiens des séries A d'autrefois ne disent plus rien aux gens. Qui se souvient encore de Robert Taylor, de Robert Montgomery et de Heddy Lamarr ? Par contre, tout le monde connait Boris Karloff, Bela Lugosi, Abbott & Costello. Les séries B survivent aux films A dans la mémoire collective. Quels sont vraiment les œuvres importantes ? La littérature suit le même mouvement. Tout le monde considère aujourd'hui Jim Thompson (**Les Arnaqueurs**) comme un grand écrivain alors qu'il était juste tenu autrefois comme un auteur de romans de gare. Jim Thompson laissera plus de traces que des écrivains plébiscités par la critique et croulant sous les divers prix. Alors, qui peut dire à quelle catégorie appartient un film ou un livre ? On peut seulement dire qu'il s'agit d'un film ou d'un livre.
La vidéo rend le cinéma plus démocratique. Vous choisissez librement ce que vous voulez voir. Les directeurs de salles et les distributeurs ne vous imposent plus leurs choix. Vous entrez dans un magasin pour acheter le titre désiré et vous l'emportez chez vous. Le plus populaire sera le film encore demandé dans dix ans, et peu importe la catégorie. Aujourd'hui, les chiffres du box-office ne veulent plus dire grand chose puisque les films sortent parfois dans 2.000 salles avec un budget publicitaire énorme. Cela veut dire que le film fera des recettes de 5 millions de dollars en une journée tandis que les salles peuvent être presque vides. Le distributeur y laissera sa chemise.
Le film à petit budget impose d'autres lois. Il doit exister sur ses qualités car il n'a pas les moyens d'acheter une bonne sortie. De toutes façons, trois ans plus tard, tous les films, petits et gros budgets, seront dans le même vidéo-club. Et le spectateur est enfin



Eric Roberts, illuminé par les gyrophares rouges de L'AMBULANCE.



libre de choisir ; il n'a pas à subir de matraquage médiatique. Il doit prendre un titre pour le sujet qu'il traite, par curiosité... Trois ans avant, la pub l'avait presque forcé à se précipiter dans une salle. Le vrai succès se juge sur la durée.
Un film, c'est comme un enfant. Vous le faites mais vous ne savez pas s'il deviendra docteur, avocat ou clochard. Vous le laissez partir et vous lui dîtes d'envoyer des nouvelles de temps en temps, et vous passez à autre chose. Il faut voir toujours plus loin, si on regarde trop le passé, on n'avance plus. Je pense toujours à mon prochain film.

M.M.: *Certains regardent le passé à votre place. Même votre* ***Monstre est Vivant*** *a été copié dix, vingt fois !*

L.C.: Oui, en plus gore, en plus sanglant. **Freddy 5, L'Enfant du Cauchemar** a même repiqué la scène de l'accouchement. Dans **La Mouche 2**, ils l'ont aussi pompée. Mais c'est un compliment de se voir plagier. Cela ne me met pas du tout en colère. Au contraire...

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(Traduction : **Didier ALLOUCH**)

The Ambulance. USA. 1990.
Réal.: Larry Cohen. Scén.: Larry Cohen. Dir. Phot.: Jacques Haitkin. Mus.: Jay Chattaway. Cascades : Spiro Razatos. Maq.: Rob Benevides. Prod.: Moctezuma Esparza & Robert Katz pour Epic. Int.: Eric Roberts, Janine Turner, James Earl Jones, Megan Gallagher, Jill Gatsby, Red Buttons, Richard Bright, Stan Lee, Laurene Landon... Dur.: 1 H 35. Dist.: Les Films Number One. Sortie prévue le 24 avril 1991.

FILMO

1966
I Deal in Danger/OSS contre Gestapo de Walter Grauman - montage cinéma de 3 épisodes de la série *The Blue Light* - scénario.
Return of the Seven/Le Retour des 7 Mercenaires de Burt Kennedy, scénario.

1969
Daddy's Gone A-Hunting/La Boîte à Chats de Mark Robson, scénario.

1970
El Condor/Id. de John Guillermin, scénario.

1972
Bone ou **Dial Rat for Terror**

1973
Black Caesar ou **Godfather of Harlem/ Black César, Le Parrain de Harlem**
Hell Up in Harlem/Casse dans la Ville

1974
It's Alive/Le Monstre est Vivant

1977
God Told Me To ou **Demon/ Meurtres sous Contrôle**
The Private Files of J. Edgar Hoover

1978
It Lives Again/Les Monstres sont Toujours Vivants

1979
The American Success Company de William Richert, scénario.

1981
Full Moon High
I, The Jury/J'Aurai ta Peau de Richard T. Heffron, scénario.

1982
The Winged Serpent ou **Q/ Epouvante sur New York**

1985
Blind Alley ou **Perfect Strangers/L'Impasse Sanglante**
Special Effects/id.
The Stuff/Stuff

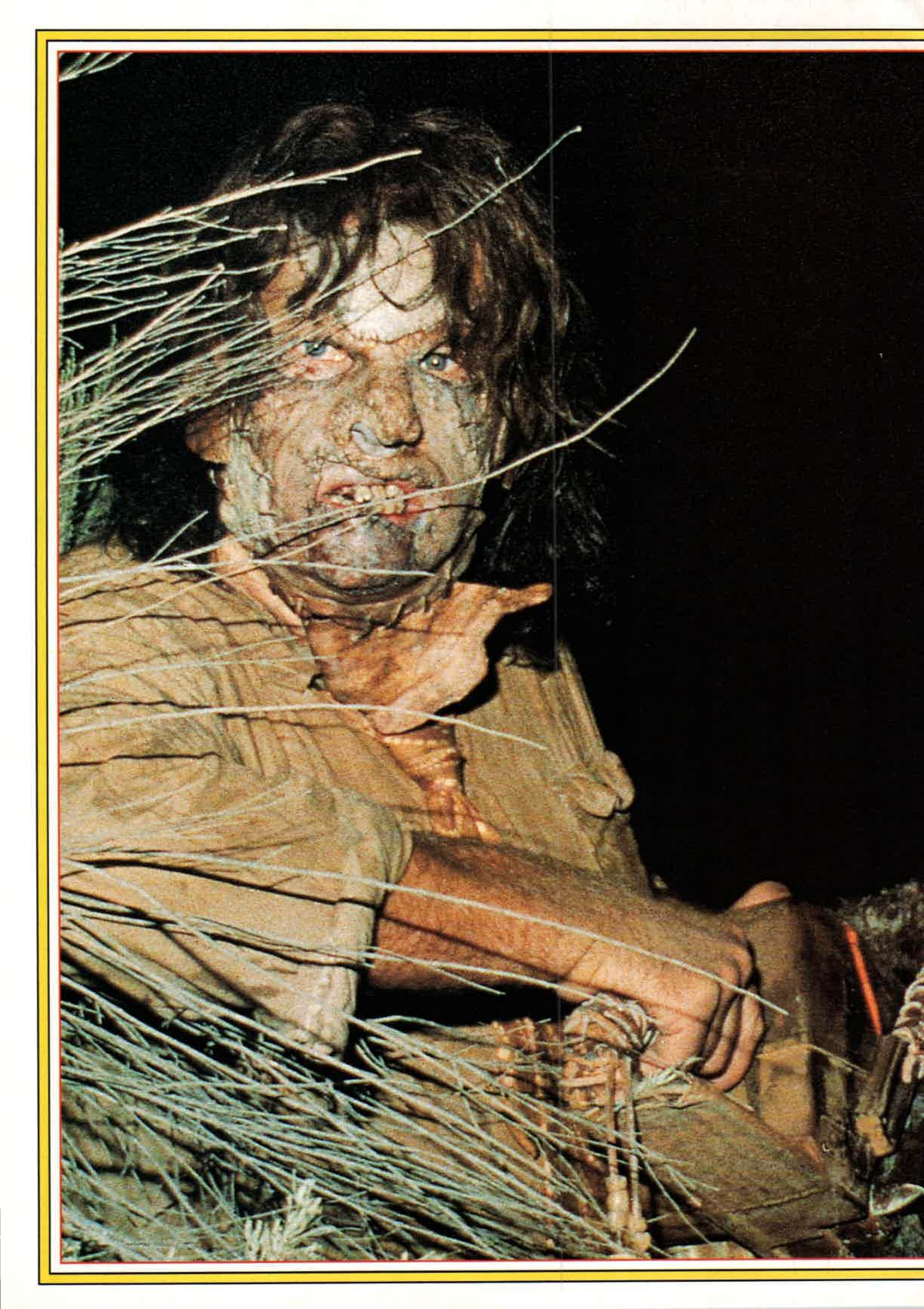
1987
Island of the Alive : It's Alive III/ Le Monstre est Vivant III
Return to Salem's Lot/Les Enfants de Salem
Love You to Death ou **Deadly Illusions/Homicide à Wall Street**, en collaboration avec William Tannen.
Best Seller/Id. de John Flynn, scénario.

1988
Maniac Cop/Id. de William Lustig, scénario.

1989
Wicked Stepmother/Ma Belle Mère est une Sorcière
Maniac Cop 2/Id. de William Lustig, scénario.

1990
The Ambulance/L'Ambulance

1991
The Heavy
Maniac Cop 3 de William Lustig, scénario.





MASSACRE à la TRONÇONNEUSE III

Entretien avec JEFF BURR (Réalisateur)

Originaire de Dalton, la capitale américaine du tapis, Jeff Burr ne choisit pas la facilité. Réalisateur de deux séquelles attendues, ce jeune type de 29 ans tente l'impossible. Donner une identité à des films numérotés, étiquetés. Pas évident lorsque les producteurs regardent dans une direction opposée. Comme de *Massacre à la Tronçonneuse III* par exemple...

Mad Movies : *Comment vous êtes-vous retrouvé impliqué dans **Massacre à la Tronçonneuse III** ?*

Jeff Burr : J'ai remplacé au pied levé le réalisateur prévu à l'origine, Jonathan Betuel, qui avait déjà tourné **Les Aventuriers de la Quatrième Dimension** pour *Walt Disney*. Il est parti pour des raisons contractuelles : il devait mettre en scène un show pour la télévision au moment où le tournage de **Massacre à la Tronçonneuse III** débutait. Je n'ai donc eu que deux semaines pour tout préparer. Les producteurs, les gens de *New Line*, avaient vu mon précédent film, **The Stepfather 2**, et pensaient que je ferais l'affaire. Avant de tomber sur moi, ils ont proposé le film à des tas de réalisateurs qui ont tous refusé l'offre. Ils étaient coincés, au pied du mur, et avaient besoin de quelqu'un impérativement. Mais je n'ai guère pu changer quoi que ce soit à ce qui était déjà prévu.

M.M.: *Que pensez-vous avoir apporté à la série des **Massacre à la Tronçonneuse** ?*

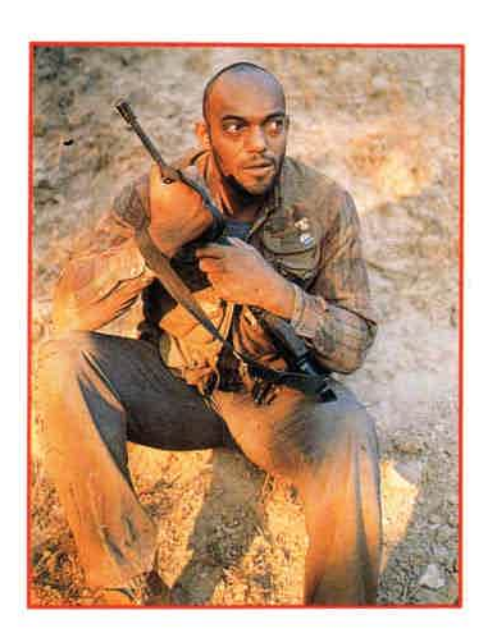
J.B.: Dans le premier, tout était suggéré. Dans le deuxième, les séquences sanglantes étaient clairement détaillées. Mon film est un retour vers l'original. Je me suis refusé à la violence, au gore. Par contre, il y a d'autres choses que j'aime beaucoup, l'humour par exemple.

M.M.: *Le vôtre est particulièrement noir, et risque fort d'indisposer les timorés...*

J.B.: Je mets le plus possible d'humour dans mes films. J'y suis très attaché. C'est aussi une manière de tempérer l'horreur des situations et le réalisme des effets spéciaux.

M.M.: *N'empêche que **Massacre à la Tronçonneuse III** a connu de gros problèmes avec la censure américaine !*

J.B.: Un tas de problèmes ! On a été contraints de tailler un bon morceau du film. La version européenne est d'ailleurs plus longue que l'américaine. Le seul montage complet du film est une copie de travail. La censure ne nous a pas ratés ; elle a sucré 7 minutes en tout. La plupart de ses coupes ont été réinsérées dans la version internationale. De plus, *New Line* m'imposait aussi de son côté une certaine censure. Si une scène ou un plan était susceptible d'entraîner les foudres de la censure, *New Line* m'interdisait de la tourner. *New Line* a également considérablement modifié la fin. Ce n'était pas celle prévue au départ, et je persiste à ne pas la reconnaître. Je n'ai rien à voir avec ce final, où tous les personnages, même morts, reviennent vers la maison. Totalement absurde ! Entre les coupes de la censure et les "corrections" de *New Line*, la version de **Massacre à la Tronçonneuse III** présentée aux Etats-Unis est incohérente.



La réalisation de **Massacre à la Tronçonneuse III** n'a pas été une partie de plaisir. Surtout à cause de la sortie parallèle de **Freddy 5**. Les gens de *New Line* étaient très préoccupés du fait que le film ne rapportait pas autant d'argent que prévu. Ils étaient très nerveux, et cette nervosité s'est retrouvée sur mon film. **Les Tortues Ninja** n'était pas encore sorti et l'argent manquait ; ils avaient besoin d'un succès, et édulcorer **Massacre à la Tronçonneuse III** devait leur assurer de bonnes recettes. Mauvais calcul. La version américaine n'a vraiment pas les atouts commerciaux que *New Line* pensait lui avoir donnés.

M.M.: *Vous avez plutôt tendance à renier votre film ?*

J.B.: **Massacre à la Tronçonneuse III** a été une expérience difficile, une expérience que je n'aimerais pas renouveler. Ce n'est vraiment pas mon film. Je n'ai pas été impliqué dès le départ. Tout s'est déroulé très vite ; j'ai eu à peine le temps de lire le scénario avant de tourner. Je n'ai presque rien modifié, j'ai seulement réduit quelques séquences gore pour alléger le planning de tournage. C'était uniquement pour gagner un peu de temps. Dommage, car les effets spéciaux auraient été superbes.
Comme nous tournions de nuit, nous avions aussi de gros problèmes de temps. Dès que le jour se levait, au premier rayon de soleil, il nous fallait tout arrêter. Manque de pot, nous avons tourné au moment où les nuits sont les plus courtes de l'année...



M.M.: *Comment définiriez-vous **Massacre à la Tronçonneuse III** ? Le film a une certaine intégrité malgré les compromis qui ont marqué son tournage...*

J.B.: C'est un mélange de film d'horreur et de comédie d'humour noir, un film proche de celui que Tobe Hooper a réalisé en 1974. Je voulais absolument éviter le côté **Vendredi 13** ou **Halloween**, où vous trouvez tant de fausses séquences chocs détournées au dernier moment par l'arrivée d'un chat dans le champ de la caméra. La création d'une atmosphère m'a bien plus intéressé. **Massacre à la Tronçonneuse III** est parfois horrifique, mais souvent très drôle. Dans la violence, j'ai davantage fait appel à l'imagination des spectateurs.

M.M.: *Vous devenez un spécialiste des séquelles. **The Stepfather 2, Massacre à la Tronçonneuse III**...*

J.B.: **Massacre à la Tronçonneuse III** est ma dernière suite ! Réaliser une séquelle est un exercice difficile car vous devez en permanence garder en tête ce qui a fait le succès de l'original. Et vous désirez aussi imposer votre propre style ! Une situation délicate. Ce n'est finalement pas une bonne chose de travailler sur les fondations d'un autre metteur en scène. Ce n'est pas très sain. Cela explique, selon moi, la mauvaise qualité de la plupart des suites. Personne ne peut être surpris par une séquelle. Le premier **Massacre à la Tronçonneuse** a étonné tout le monde. Mais lorsqu'on arrive à une troisième partie, plus personne ne peut marcher comme au premier jour. Sacré handicap.

M.M.: *Votre film a néanmoins un côté satirique que Tobe Hooper ne renierait pas...*

J.B.: Je tenais à introduire dans le film une satire de la famille américaine. Avec davantage de libertés et de temps, cela aurait même constitué le thème principal. Mais comme la production ne m'a pas laissé faire ce que je voulais !

M.M.: *Le manque de temps a donc à ce point affecté la bonne marche du film...*

J.B.: Surtout en ce qui concerne les effets spéciaux. Et une grande part des effets spéciaux que nous avons pu tourner a été ensuite évacuée de la version américaine. Pourtant, les gars de KNB en charge des maquillages ont accompli un travail remarquable.

M.M.: *On prétend que* New Line *vous a alloué un budget de misère...*

J.B.: **Massacre à la Tronçonneuse III** a coûté un peu plus de deux millions de dollars. Mais une bonne partie de cette somme est partie dans l'achat des droits. Tobe Hooper s'est ainsi fait un bon paquet de fric. Il ne nous restait plus beaucoup de dollars pour le film à proprement parler.

M.M.: *Le décor où vous situez l'action est néanmoins spectaculaire, étrange...*

J.B.: **Massacre à la Tronçonneuse III** est le premier de la série à ne pas être tourné au Texas, mais en Californie, toujours pour des raisons de fric. Je pense que cela nuit beaucoup au film. Le Texas possède ses propres couleurs, sa propre atmosphère, une ambiance impossible à recréer en studio. Mais on a fait au mieux. Par contre, je suis très satisfait du look de la maison de la famille Tronçonneuse.

M.M.: *Il est vrai que votre film a une atmosphère bien plus moite, plus humide, que les deux précédents qui étaient écrasés par la lumière.*

J.B.: Cette atmopshère est ma principale contribution au film. Difficile d'expliquer comment cette ambiance a été installée. La plupart du temps, on adopte le point de vue d'une fille attachée à une chaise, et, devant elle, se déroulent des atrocités incroyables. Il m'importait surtout de restituer le plus fidèlement possible les réactions, les sentiments de l'héroïne pour capter un véritable climat de terreur. Les couleurs aussi y contribuent. Elles sont très proches de celles des bandes dessinées, et on les a marquées à l'extrême.

M.M.: *Autre recette : le mariage entre le comique et l'horreur !*

J.B.: Ce n'est pas évident de les accommoder. Parfois, l'excès de violence entraîne des paroxysmes absurdes qui provoquent un rire involontaire. Cette violence dépasse tellement les limites du raisonnable qu'elle en devient irréelle, et, par conséquent, drôle. Il faut avoir une vision très sombre des choses pour atteindre ce niveau.



M.M.: *La grande vedette de **Massacre à la Tronçonneuse III** est ce bon vieux Leatherface. Vous semblez le chérir particulièrement !*

J.B.: Leatherface représente l'image de l'adolescence. Il est là depuis un moment et commence à se rebeller contre sa famille. Au départ, on voulait expliquer l'omniprésence de son masque par une défiguration. Il utiliserait ainsi son masque de chair pour cacher sa peau meurtrie. L'idée a dû être abandonnée. Leatherface est certes un personnage primaire, mais néanmoins plus complexe que Jason ou Michael Myers. Il s'exprime par des gestes, par des hurlements, faute de ne plus avoir de visage censé refléter ses sentiments.

M.M.: *Le personnage de la petite fille Tronçonneuse est tout à fait choquant !*

J.B.: C'était le but recherché. Ce personnage a considérablement été réduit par la censure. Aux Etats-Unis, les enfants et la violence doivent être séparés par un mur très épais. La petite fille donne un côté **Jeux Interdits** à **Massacre à la Tronçonneuse III**. Cette gamine grandit avec la violence et la considère comme un élément naturel de son environnement. C'est la métaphore de ce qui se passe un peu partout dans le pays et dans le monde. Mais les Etats-Unis ont du mal à accepter et à affronter ce problème.

M.M.: *Avant* ***Massacre à la Tronçonneuse III****, il y a la suite du* ***Beau-Père*** *dans votre filmographie...*

J.B.: Le premier est bien meilleur, plus surprenant. Le mien ne risque pas d'étonner. Sa grande qualité réside dans la présence du comédien Terry O'Quinn qui est incroyablement doué. Dans **The Stepfather 2**, je me suis donc concentré sur son personnage. Mon film est nettement plus violent que l'original, même si la production a coupé quelques plans à la demande de la censure pour obtenir une interdiction aux moins de 13 ans. Mais le distributeur voulait à l'origine un film gore. Ses patrons ont sucré 10 minutes du film et, à mon insu, ont tourné quelques séquences sanglantes qu'ils ont incorporées au montage. Ils voulaient quelque chose qui ressemble à **Simetierre** !

M.M.: *Vous ne craignez pas d'être étiqueté spécialiste des séquelles ?*

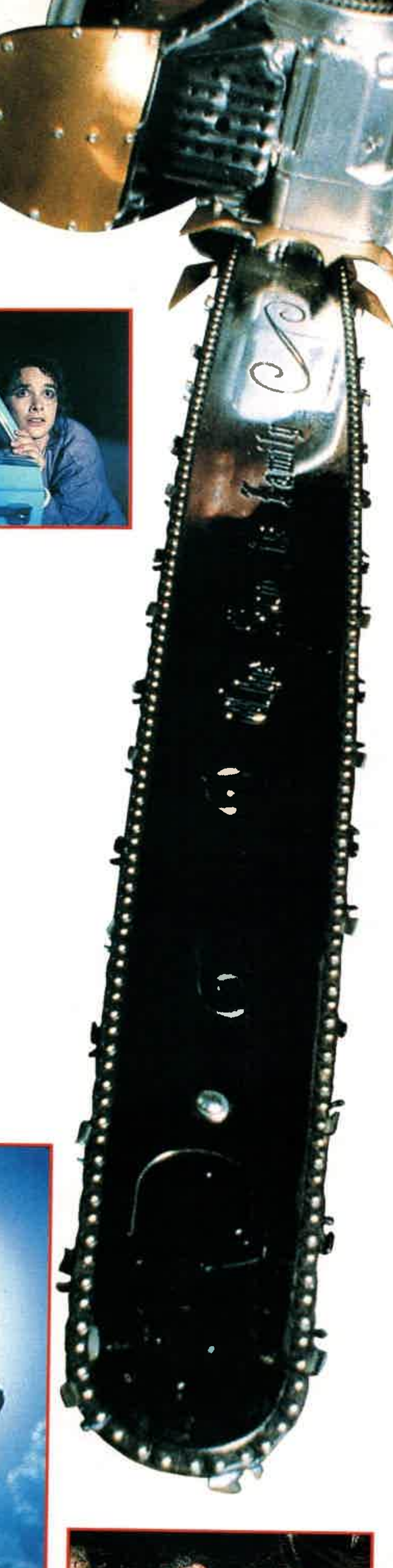
J.B.: Oh que si ! Les suites ne sont pas une bonne carte de visite pour un réalisateur. Et elles font du mal au cinéma fantastique, genre dont je suis un fan depuis toujours. J'ai grandi avec. Mon premier film, **The Offspring** (***Nuits Sanglantes*** *en vidéo*), m'appartient totalement contrairement aux deux suivants. Je l'ai tourné pour 400.000 dollars, un budget minuscule. Mais **Nuits Sanglantes** a été une expérience enrichissante, passionnante. Mettre ce film sur pied a été un vrai travail passionnel.

M.M.: *Par contre, votre collaboration avec le producteur Charles Band fut nettement moins enthousiasmante !*

J.B.: J'ai collaboré avec lui environ 8 mois sur deux projets, **Ghost Town** et **The Vault**. **Ghost Town** s'est fait sans moi. Le film devait se tourner en dix jours en Espagne. Charles Band a préféré le confier à un autre cinéaste pour que je me consacre pleinement à **The Vault**, un projet plus ambitieux. Tout ceci se passait lors du déclin d'*Empire*, la boîte de Charles Band. Ce dernier n'a jamais pu réunir assez d'argent pour financer **The Vault**. Très sincèrement, ce n'est pas une très grande perte.

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(Traduction : **Didier ALLOUCH**)







L'HERITIER DE LA TRONÇONNEUSE

Un troisième épisode à la saga vrombissante de la Tronçonneuse texane, mais sans Tobe Hooper. Officiellement occupé sur le tournage de **Spontaneous Combustion**, Hooper ne tenait en fait pas vraiment à étreindre de nouveau la famille la plus tarée des Etats-Unis. Et les coupes sombres effectuées par Menahem Golan et sa clique dans son farfelu **Massacre à la Tronçonneuse II** l'ont quelque peu aigri. Réalisateur de **Nuits Sanglantes** dont les vertus craspec en avaient secoué plus d'un (notamment cette scène mémorable où du verre transperce de l'intérieur un tronc humain), Jeff Burr ne s'écarte pas du schéma traditionnel de la série. Michelle et Ryan traversent le Texas au volant de la Mercédès de leur père. Ils sont interceptés par la famille Tronçonneuse, désireuse de faire bouillir la marmite. Un motard leur vient en aide. Les deux hommes sont zigouillés et la jolie Michelle subit les taquineries du clan cannibale... Le scénariste, David J. Schow, vient du roman horrifico-punk et en rajoute dans les détails crades, dans la violence glauque et dégoulinante. Il agrandit la famille. Autour de l'indéracinable Leatherface, personnage que Jeff Burr rend presque attachant et pas si méchant que ça, plutôt capricieux et victime des circonstances, David J. Schow rajoute une petite fille mignonne comme tout mais qui se nourrit de bolées de sang, une Ma' pragmatique, deux frères turbulents et l'indispensable grand-père réduit à l'état de momie desséchée... Malgré les restrictions de toutes sortes, le poids de producteurs vigilants, et les tracasseries administratives de la censure, Jeff Burr tire son épingle du jeu. Par miracle. Dans un climat pesant, figé, Jeff Burr sauve les meubles par l'humour. Pas un humour lourdingue à base de gros clins d'œil cinéphiliques mais un humour macabre, cruel, parfaitement à sa place dans cet univers crapoteux. "La Tronçonneuse, c'est ma famille" arbore fièrement Leatherface sur son instrument favori. Le Tobe Hooper de la belle époque aurait apprécié.

M.T.

Leatherface, The Texas Chainsaw Massacre III. *USA. 1989. Réal.: Jeff Burr. Scén.: David J. Schow d'après les personnages créés par Tobe Hooper. Dir. Phot.: James L. Carter. Mus.: Jim Manzie et Pat Regan. SPFX : KNB. Prod.: Robert Engelman/ New Line. Int.: Kate Hodge, Viggo Mortensen, William Butler, Ken Force, Joe Unger... Dur.: 1 H 35. Dist.: Sidéral. Sortie nationale prévue le 17 avril 1991.*



ARACHNOPHO

Pas question de terrifier, pas question d'accumuler les cadavres, pas question de trop titiller les nerfs des spectateurs... Sous le patronnage de Disney et Spielberg, le réalisateur Frank Marshall choisit la méthode douce dans la description de cette invasion d'araignées venimeuses et mortelles.

Araignée sous la douche, araignée dans un saladier rempli de pop-corn, araignée dans un casque, araignée sous le lit, araignée dans la cuvette des chiottes, araignée dans la cave, dans la grange, dans le lavabo... Les araignées sont partout dans **Arachnophobie**. Et elles feront surtout très peur aux citoyens qui les ont déjà en horreur. Aux autres, elles fourniront quelques innocents petits frissons, pas plus méchants que ceux d'un suspense ordinaire. Mais Frank Marshall se défend énergiquement d'avoir voulu donner dans les combines faciles du film fantastique à grosses bébêtes agressives. *"A l'inverse des films de série B, où l'on voit d'abord l'araignée puis, en contrechamp, l'acteur réagir, nous tenions à ce qu'acteurs et insectes jouent le plus souvent dans le même plan. Cela représentait d'énormes difficultés, mais a considérablement accru la crédibilité du propos"* témoigne Frank Marshall, réalisateur des séquences d'action de **Retour vers le Futur**, **Empire du Soleil** et **Roger Rabbit**.
Collaborateur de Steven Spielberg depuis **Les Aventuriers de l'Arche Perdue**, Frank Marshall ne tient surtout pas à voir son **Arachnophobie** frappé du sceau de la série B. Et pourtant...

SERIE A ?

Rien ne distingue **Arachnophobie** des séries B américaines des années 50 où des mantes religieuses, des fourmis géantes, des scorpions noirs attaquaient la ville. **Arachnophobie** renoue avec le schéma type de ces productions qui mettaient en garde contre les risques de l'atome. Les temps ont changé. Nous sommes en 1991 et l'atome n'alimente plus guère que quelques mauvais feuilletons télé. Par contre, tout ce qui touche à la biologie excite bien plus le public. Remplaçons alors les insectes irradiés et énormes par des insectes de taille modeste mais dont l'agressivité est scientifiquement plus réaliste. C'est ainsi qu'une grosse araignée arrive du Vénézuela dans le cercueil d'un photographe pour tringler une cousine domestique. De leurs ébats amoureux naît toute une colonie d'araignées mutantes, particulièrement dangereuses, et mortelles donc. Elles pourraient se répandre dans tout le pays. Un toubib des villes, promu à la campagne avec sa petite famille, lutte contre l'invasion et parvient à vaincre sa phobie des arachnides...
Simple comme toujours le scénario de **Arachnophobie**. Mais Frank Marshall se déso-



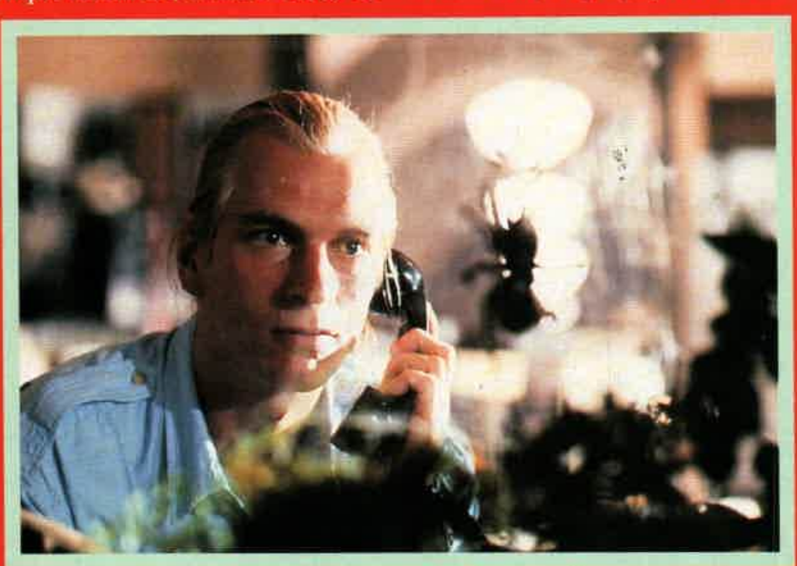
BIE

lidarise du genre dans lequel il besogne. Lorsqu'on lui soumet le script du film, il le prend déjà de haut. Trop de science-fiction à son goût, trop d'éléments horrifiques, pas assez de psychologie... Avec la bénédiction de ses producteurs, *Hollywood Pictures* (une filiale de *Walt Disney*) et *Amblin* (la boîte de Spielberg), il injecte à **Arachnophobie** de l'humour (notamment un pachydermique exterminateur de termites, un couple d'obèses et un flic gras du bide. Marshall aimerait-il le rire épais ?) et un héros directement inspiré du James Stewart de **Sueurs Froides**. Mais au lieu de trembler sur les hauteurs, Jeff Daniels claque des dents à la vue de la moindre petite araignée... D'apports en changements, le film d'horreur que devait être **Arachnophobie** devient un spectacle pour tous, un suspense familial dont l'abibi déculpabilisateur se nomme Alfred Hitchcock. *"J'ai passé des heures à visionner ses films. Sa technique, pour que le suspense fonctionne aussi bien, était de faire confiance à l'imagination du spectateur. Suivant son exemple, j'ai coupé net les scènes, juste avant que l'horreur ne se produise"*. Et c'est dommage. Sur un scénario jumeau, mais essentiellement axé sur la terreur pure, John "Bud" Cardos avait magistralement réussi un coup de maître avec **L'Horrible Invasion** en 1977, où horreur n'entraînait pas absence de suspense et de tension. Bien au contraire. Et, bien malin, John "Bud" Cardos parvenait même à ruser vis-à-vis des clichés du genre. Ne voyait-on pas dans son film une charmante jeune femme prendre dans ses mains une grosse tarentule pour la caresser ? Chez Frank Marshall, les charmantes jeunes femmes hurlent à s'en décrocher les mâchoires. Surtout la minette sous la douche qui, production *Disney & Spielberg* oblige, arbore sur la poitrine et autour des reins de somptueux collants couleur chair !

LA COHABITATION

Arachnophobie présente plus d'intérêt pour ce qui s'est passé derrière la caméra que pour ce qui s'y passe devant. A savoir la présence sur le plateau de véritables araignées. *"Après de nombreux essais, nous avons finalement choisi la Delena, une araignée originaire de Nouvelle-Zélande, d'environ 10 centimètres de diamètre, de couleur chocolat. Elle est très rapide et peut tout faire : c'est une vraie championne. Nous en avons importées plus de 300. Certaines se sont reproduites. Au total, 360 Delenas ont travaillé sur le film"* annonce Steve Kutcher, entomologiste conseiller auprès de Frank Marshall. Pas très impressionnants de visu, les bataillons de Delenas méritaient un leader nettement plus gros. *"Pour donner au film le réalisme voulu, il était indispensable d'employer de vraies araignées capables d'exécuter des tâches complexes, plutôt que des créatures artificielles"*. Ainsi, Frank Marshall choisit comme chef des Delenas une magnifique tarentule, comme celles de **L'Horrible Invasion**. *"Frank Marshall l'a surnommée Big Bob car elle est toute en torse et pattes, comme le réalisateur Robert Zemeckis. C'est une araignée impressionnante, capable de dévorer une souris en un seul repas"* continue Steven Kutcher.

Après une séance de présentation aux comédiens des moeurs des arachnides, Jeff Daniels doit se plier à des règles très strictes pour éviter de blesser Big Bob. *"Je n'ai pas eu de problèmes avec les petites araignées, mais avec Big Bob, c'était une autre affaire ! Dans une scène, je brandissais une pelle sur laquelle se trouvait, à mon insu, cette énorme tarentule. Derrière la caméra, il y avait l'équipe des dresseurs. Jules Sylvester, leur chef, se voulait rassurant. Il n'arrêtait pas de me dire : 'Tout va bien, ne crains rien !'. Mais j'ai remarqué qu'il portait des gants de cuir très épais, alors que j'étais mains nues. Tout ce qui l'intéressait, c'était que je ne fasse pas de mal à sa précieuse tarentule. Dans une autre séquence, Big Bob devait atterrir sur mon visage. Il a fallu recommencer la prise une dizaine de fois... Un jour, j'ai pris ma revanche. La scène demandait que j'envoie toutes sortes d'objets en direction de Big Bob. Sylvester s'inquiétait : 'Doucement, doucement, ne lui fais pas mal !'. Mais lorsqu'il s'est agi d'arroser la tarentule avec du brandy, je n'y suis pas allé de main morte. Sylvester s'est précipité et l'a emportée, furieux, vers sa loge"*. Interdiction absolue de molester les vedettes du film, de les écraser par centaines comme c'était le cas sur le tournage de **L'Horrible Invasion**. Les techniques de dressage des araignées exigeaient ainsi des trésors d'ingéniosité. *"Les araignées réagissent à l'environnement, et c'est en modifiant cet environnement qu'on obtient d'elles les résultats voulus. On sait qu'elles ont tendance à se réfugier dans les lieux obscurs : on place alors une boîte dans la direction où l'on veut qu'elles aillent. Pour les faire se dresser en position d'attaque, il suffit de tapoter le sol devant elles avec un crayon. On peut aussi délimiter leur trajet à l'aide de fils électriques ou de* Lemon Pledge, *une encaustique pulvérisée dont elles ont horreur, car ce produit leur colle aux pattes. On infléchit leur trajectoire en soufflant sur elles de l'air chaud à l'aide d'un séchoir à cheveux. C'est la méthode que nous avons employée le plus souvent sur ce film. On peut aussi les guider par des fils invisibles ou de minuscules électro-aimants fixés à leur abdomen. Nous avons mis un point d'honneur à ce qu'aucune araignée ne soit blessée ou tuée pendant le tournage. Dans la scène où John Goodman est censée en écraser une, nous avions ménagé une cavité dans la semelle de sa botte, et la "victime" a pu s'y réfugier sans dommage. De même, nous avons truqué la scène dans laquelle la petite fille laisse tomber un livre sur une araignée, le bruit qu'on entend est celui d'un chips que l'on écrase"*. Rassurants les propos du dresseur Jules Sylvester. **Arachnophie** devrait au moins satisfaire les ligues de protection de l'animalité souffrante. C'est déjà ça de gagné.



Julian Sands face à une Delena mortelle.

Cyrille GIRAUD

***Arachnophobia.** USA. 1990.*
Réal.: Frank Marshall. Scén.: Don Jakoby, Al Williams & Wesley Strick. Dir. Phot.: Mikael Salomon. Mus.: Trevor Jones. SPFX : Chris Walas, James Isaac. Prod.: Hollywood Pictures & Amblin Entertainment. Int.: Jeff Daniels, Julian Sands, Harley Jane Kozak, John Goodman, Stuart Pankin, Brian McNamara, Mark L.Taylor... Dur.: 1 H 50. Dist.: Warner Bros. Sortie nationale prévue le 17 avril 1991.

cadavres...

Henry Portrait of a Serial Killer



Entretien avec JOHN McNAUGHTON (Réalisateur)

Venu de la télévision, John Mac Naughton compte désormais parmi les cinéastes les plus en vue des Etats-Unis. Pourquoi ? Parce qu'il a osé suivre pas à pas un psychopathe sans porter le moindre jugement sur ses actes. Un regard attentif, froid, documentaire, et bouleversant dans sa génialement odieuse simplicité...

Mad Movies : *Vous n'avez pas dû rencontrer de grosses difficultés à rassembler les 112.000 dollars qu'a coûté **Henry** ?*

John McNaughton : Le producteur est un ami. Il est dans la distribution vidéo et depuis toujours, on souhaitait faire un film ensemble. A l'époque, en 1985, les films d'horreur cartonnaient. On n'a donc pas rencontré de problèmes à réunir les fonds nécessaires. Le producteur et moi arrivions dans le bureau des financiers et ceux-ci nous donnaient l'argent. Une simple discussion suffisait. Seulement, nous n'avions aucune envie de réaliser un quelconque **Vendredi 13** pour teen-agers. Nous voulions un film vraiment terrifiant qui toucherait tous les publics. En voyant un documentaire sur le tueur psychopathe Henry Lee Lucas à la télévision, nous nous sommes aperçus qu'il était un véritable monstre, et que nous pourrions en tirer quelque chose de réellement effrayant en racontant, de façon quasi-documentaire, son histoire.

M.M.: *Avez-vous étudié la pathologie de certains psychopathes avant d'entamer le tournage ?*

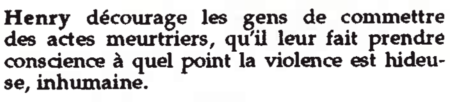
J.M.N.: On n'en a pas vraiment rencontrés. Mais avec Richard Fire, mon co-scénariste, j'ai effectué de longues recherches sur les psychopathes. On a lu un tas de livres, des journaux, des magazines... On a une amie qui travaille au Chicago Tribune. Elle nous offrait un accès permanent aux archives du journal. C'est ainsi que nous avons pu tout compulser sur Henry Lee Lucas. Les médecins arrivaient à la conclusion que Henry Lee Lucas avait connu, pendant son enfance, de graves problèmes avec sa mère. D'autres toubibs expliquaient sa folie par des malformations morphologiques qui provoquaient des pressions sur une partie de son cerveau. Tant de réponses ont été apportées. Et on s'aperçoit finalement que les actes d'Henry Lee Lucas sont inexplicables, aujourd'hui encore.

M.M.: *Pourquoi avoir choisi Michael Rooker pour incarner Henry, plutôt qu'un autre comédien ?*

J.M.N.: Au départ, j'avais en tête un acteur plus âgé. Cependant, il ne possédait pas le charisme et les attitudes sexys de Michael Rooker. Il aurait été très bon, surtout que je connaissais bien ses performances au théâtre. On était à deux doigts de lui faire signer le contrat quand Michael Rooker est passé me voir. Les vêtements qu'il portait correspondaient vraiment à ceux d'Henry. A l'écran, il a les mêmes fringues qu'il avait le jour de l'audition. Après lecture des dialogues, j'ai su que Michael Rooker était Henry. Ce type sera une star un jour. C'est quelqu'un de très spécial. Je pense que le fait d'avoir interprété le rôle d'Henry l'a marqué profondément. Sa femme m'a confié qu'il avait des difficultés à sortir du film. Elle ne voulait pas lui dire qu'elle était enceinte à l'époque du tournage. Elle pensait que cela aurait changé son attitude.

M.M.: *Pensez-vous que le fait de détailler les meurtres, d'en rendre compte comme des gestes normaux, anodins, risque de rendre **Henry** dangereux vis-à-vis du public ?*

J.M.N.: **Henry** est réalisé d'une manière hyper-réaliste, sans aucun artifice, et cela le rend repoussant. Souvent, les psycho-killers font appel à des effets gores pour séduire le public. On a essayé de contrer cette tendance en montrant la violence dans sa brutale et immonde réalité. Dans ce sens, j'espère que



Henry décourage les gens de commettre des actes meurtriers, qu'il leur fait prendre conscience à quel point la violence est hideuse, inhumaine.

M.M.: *Comment définiriez-vous **Henry** ? Un documentaire sur un psychopathe ? Un film d'horreur ?...*

J.M.N.: Une étude très sombre de personnages enlisés dans une existence glauque et malchanceuse. **Henry** est un film d'horreur dans le sens où les agissements des protagonistes sont horribles. Mais ce n'est pas vraiment un film d'horreur. Disons un film de monstres modernes. On aurait pu écrire sur l'affiche "*Les monstres existent réellement. En voilà un*". Mais ces monstres sont également des êtres humains.

M.M.: *L'un des "monstres" de **Henry**, c'est peut-être aussi Chicago ?*

J.M.N.: J'ai tourné **Henry** à Chicago car j'y vis et le budget du film ne me permettait pas d'aller ailleurs. On n'avait pas le choix si l'on considère que les coûts de production augmentent dès que l'on change de ville. Je connais très bien Chicago et je trouve qu'elle possède d'énormes ressources visuelles, jusqu'à aujourd'hui sous-exploitées. Chicago est bien moins sophistiquée, glamour et intense, que New York. Je peux très bien parler des différences entre ces deux cités dans la mesure où je devais tourner mon prochain film, **Mad Dog and Glory**, à New York. A cause de problèmes syndicaux, je dois transférer le plateau à Chicago.

M.M.: *Les moyens ridiculement bas dont vous avez bénéficiés n'ont pas dû vous faciliter le tournage ?*

J.M.N.: Lorsque vous travaillez en petit comité, vous n'avez guère de mal à contrôler les choses. On a quand même failli se tuer avec la Chevrolet du film. Elle était dans un état lamentable. Le beau-frère de Michael Rooker, un garagiste, venait le soir la remettre en état pour le lendemain. Un jour, il a garé la voiture sans rien dire à personne. Le lendemain, elle était introuvable, et on ne pensait plus la revoir un jour. Finalement, on s'est aperçu que la fourrière l'avait embarquée. Vu que l'ordinateur de la police était en panne, on a perdu une journée de tournage. Il y a aussi cette scène où Henry mange des frites après avoir tué. Je m'étais

entendu avec le patron d'un fast-food pour réaliser cette séquence dans son restaurant. Mais quand on est arrivés, sa femme nous a carrément foutus à la porte. Heureusement, l'un des membres de l'équipe avait une soeur travaillant dans un *MacDonald*. Elle a passé un coup de fil à la mégère qui a fini par accepter à condition que l'on ne cadre jamais le logo *MacDonald*. Avec des petits moyens, il faut toujours savoir faire face aux impondérables.

M.M.: *La censure américaine, la MPAA, vous a causé d'autres soucis, autrement plus graves...*

J.M.N.: **Henry** est resté longtemps sur des étagères sans être distribué, ou même montré. On a finalement signé un contrat de diffusion avec *Atlantic Entertainment*. Ses responsables ont projeté le film au comité de censure qui lui a collé un X. On ne pouvait rien faire contre ça. *Atlantic* a donc résilié le contrat. Et le film a encore été immobilisé un an et demi avant d'être distribué dans un circuit minuscule à cause de son X. La MPAA adopte une attitude de plus en plus arbitraire. Sur d'autres films d'horreur, plus classiques, on peut négocier avec elle en coupant un effet gore ici et là. Dans la plupart des cas, la MPAA montre où se situe le problème, et vous donne une chance. Avec **Henry**, elle a été catégorique et ne nous a donné aucune possibilité de dialogue.

M.M.: *Après trois ans de purgatoire, d'oubli, le succès d'**Henry** vous a-t-il surpris ?*

J.M.N.: Je savais dès le départ que le résultat serait troublant, que les acteurs était formidables, que l'ensemble serait dérangeant. Le fait que **Henry** n'ait pas pu respirer à l'air libre pendant trois ans a été une chance ; il a pu être exploité au bon moment pour créer la controverse, pour se faire remarquer. Dommage, toutefois, d'avoir attendu aussi longtemps pour que notre travail soit reconnu, pour qu'on commence à gagner un peu d'argent. Certes, le succès de **Henry** est surprenant, mais j'ai toujours pensé que c'était un film très fort.

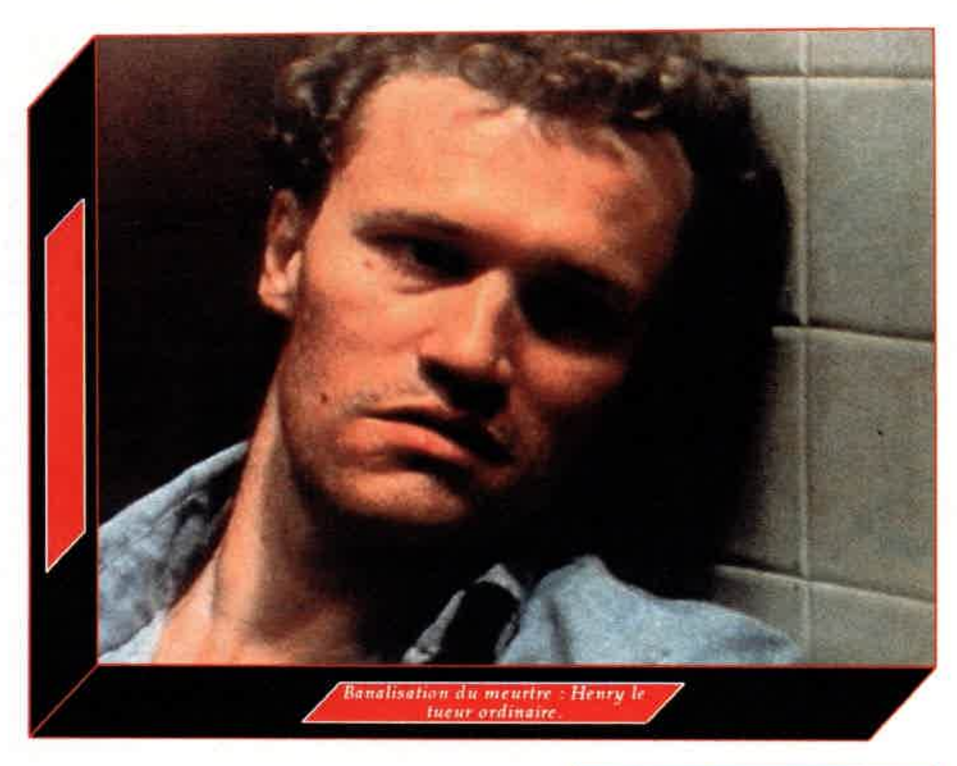
M.M.: *Avez-vous vu **La Dernière Maison sur la Gauche**, de Wes Craven ? La forme de description ultra-réaliste du meurtre se rapproche de **Henry**...*

J.M.N.: Oui. En théorie, il y a des similitudes entre mon film et celui de Wes Craven, mais pas dans les faits. A l'époque, en 1973, **La Dernière Maison sur la Gauche** était le sommet de l'horreur. Je pense que c'est aussi le cas de **Henry**, mais en 1991.

M.M.: *Contrairement à Wes Craven, vous évitez au maximum de montrer les meurtres...*

J.M.N.: Une des idées de base de **Henry** était justement de ne pas détailler les meurtres devant la caméra. **Henry** n'est pas un film gore classique. De toute manière, nous n'avions pas les moyens de nous payer des effets spéciaux compétitifs. Mais ils sont à la fois simples et efficaces. Par contre, j'ai particulièrement travaillé la bande son qui est primordiale pour créer un climat de terreur.
Si **Henry** était un film classique sur un psychopathe qui tue une douzaine de teenagers, avec des effets gores, on n'aurait pas connu tous ces problèmes d'interdiction totale. Ce type de films est là pour montrer, pas pour raconter. **Henry** est un film narratif qui fait comprendre aux gens ce qui arrive. A ce niveau, on n'est pas contraint de tout montrer.

M.M.: ***Henry** rappelle par moments dans la structure narrative, la manière de filmer, le **A Bout de Souffle** de Jean-Luc Godard. Est-ce intentionnel ?*


Banalisation du meurtre : Henry le tueur ordinaire.

J.M.N.: Comme certains réalisateurs européens, nous avons travaillé avec une petite équipe, très mobile, sans beaucoup de matériel, avec des gens motivés qui donnaient le maximum pour réaliser un film visuellement honnête. J'ai vu quelques films de la Nouvelle Vague sur les bancs de l'université, notamment les travaux du chef opérateur Nestor Almendros dont j'ai aussi lu la biographie. Almendros tourne beaucoup en extérieurs. C'est une meilleure façon de travailler.

M.M.: *Avez-vous vu **Le Silence des Agneaux** de Jonathan Demme, d'après le livre de Thomas Harris ?*

J.M.N.: Pas encore, bien que j'en entende dire beaucoup de bien. J'ai lu le livre de Thomas Harris, ainsi que son *"Red Dragon"* qui a inspiré **Le Sixième Sens** de Michael Mann. *"Red Dragon"* m'a beaucoup influencé pour bâtir le personnage d'Henry. Le psychopathe de *"Red Dragon"* se balade avec un polaroïd pour photographier ses victimes. J'ai remplacé cet appareil par une caméra vidéo qui, dramatiquement parlant, est plus puissante. Il y a de nombreux points communs entre Henry et les psychopathes de Thomas Harris, mais c'est surtout le vrai Henry Lee Lucas qui a nourri mon film.

M.M.: *Serait-il possible d'envisager **Henry** dans un contexte hollywoodien avec, par conséquent, un budget coquet et une star dans le rôle-titre ?*

J.M.N.: Oui et non. J'ai des arguments pour les deux réponses. L'important est de conserver le contrôle de son film. Moins il y a d'argent en jeu, moins vous êtes contrarié par les producteurs et distributeurs. En théorie, il est donc possible de tourner un film aussi dérangeant que **Henry** pour un grand studio. Mais dès qu'on parle de studios, on parle aussi d'interférences, de pressions et de compromis. Dans pareil cas, il aurait donc été très très difficile de réaliser **Henry** dans le cadre d'une grosse production.

M.M.: *Hollywood vous fait les yeux doux actuellement...*

J.M.N.: Après **The Borrower**, un film mettant en scène un monstre de l'espace inspiré



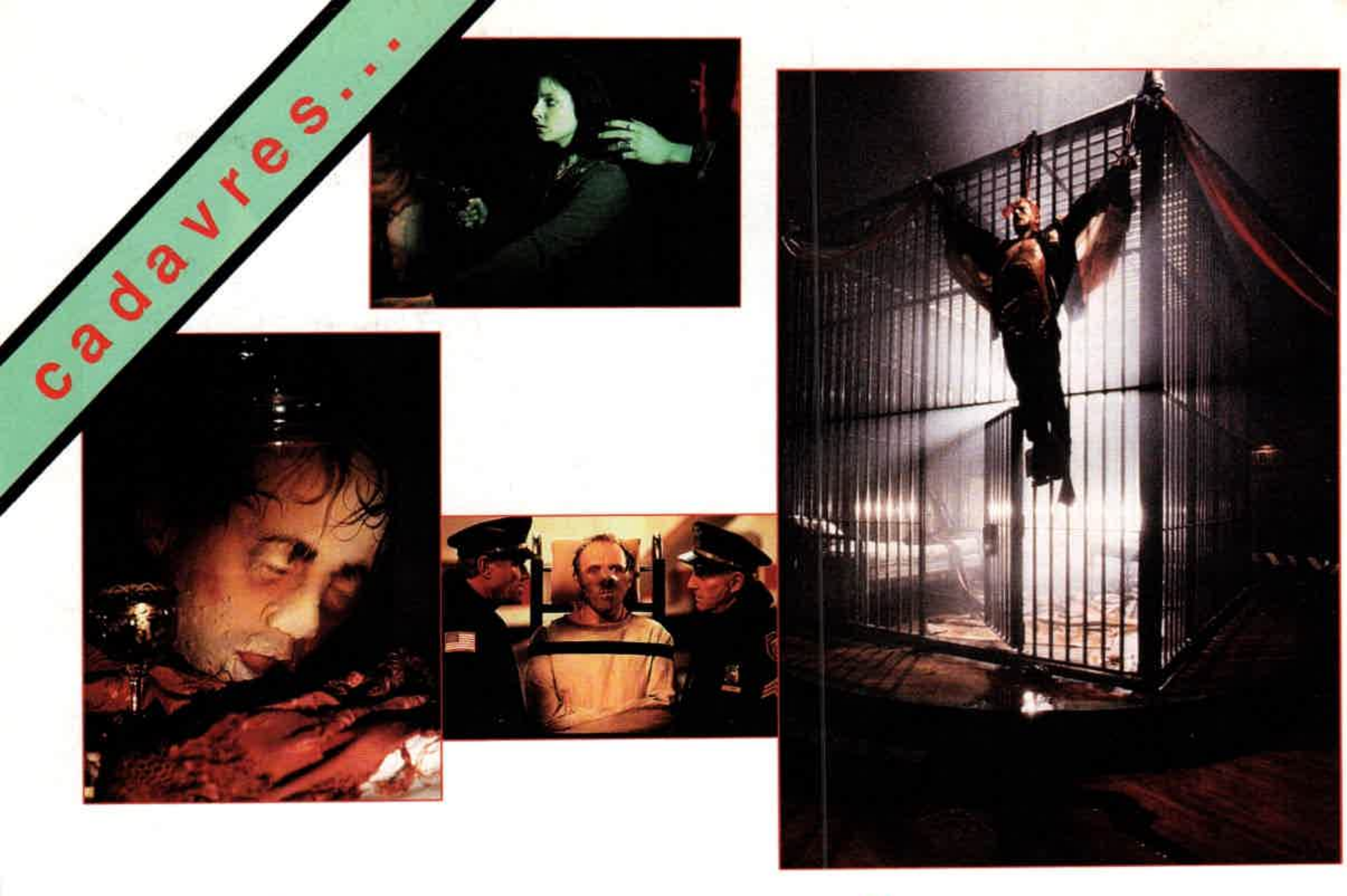
des *E.C. Comics*, j'ai tourné **Sex, Drugs and Rock'n Roll**, le one-man show d'Eric Bogosian (*l'animateur engagé de **Talk Radio**, NDLR*) avec une toute petite équipe, et un seul acteur. Maintenant, je m'attaque à une grosse production *Universal*, **Mad Dog and Glory**, avec Robert de Niro. C'est effrayant de voir à quel point les choses vont vite, et combien elles sont différentes entre la production indépendante et celle, imposante, d'une Major. Là, il faut être prudent, prendre toutes les précautions. Je suis heureux de collaborer avec Robert de Niro et Martin Scorsese, mon producteur. Mais je suis aussi impatient de retourner à des projets où je serai seul maître à bord.

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(Traduction : **Didier ALLOUCH)**

USA. 1986. Réal.: John McNaughton et Richard Fire. Dir. Phot.: Charlie Lieberman. Mus.: Robert McNaughton, Ken Hale et Steven A. Jones. Prod.: John McNaughton et Lisa Dedmond pour MPI. Int.: Michael Rooker, Tracy Arnold, Tom Towles, Ray Atherton... Dur.: 1 H 35. Dist.: Pierre Grise Distribution. Sortie prévue le 6 mars 1991.

...exquis





Le Silence des Agneaux

Littérature et cinéma s'aiment et se détestent passionnément. Jonathan Demme décide de les faire fusionner. Le résultat dépasse toutes les espérances, et *Le Silence des Agneaux*, néo-polar émotionnellement intenable, tourne une page de l'histoire du cinéma.

Dans l'esprit, il est assez malhonnête, voire carrément nul, de se servir des tares d'un film pour mettre en valeur les fulgurances d'un autre. Soyons, un moment, assez malhonnête, voire carrément nul.
La dernière décennie cinématographique a consacré, a vénéré même, l'image en tant que telle. Les années 80 avec le clip, la pub, la technique et les délires mégalos de Trumbull, ont contribué à la reconnaissance d'une entité image. Lars Von Trier lui a injecté une vie propre, un souffle, dans **Epidemic**. Ridley Scott lui a donné un nouveau nombre d'or - harmonie, équilibre, profondeur. Son frère Tony s'est contenté de gaver un cinémascope de plans prédigérés. Russell Mulcahy l'a entraînée jusqu'à la torture - vitesse, mouvements - pour la rendre compétitive. L'entité image, dans le meilleur comme dans le pire, s'est imposée comme indispensable, vitale, au cinéma que nous aimons. L'entité image a vécu. Aujourd'hui, on touche ses limites. Voyez **Highlander, le Retour**, ce suicide en beauté de celui qui croit peut-être le plus en l'image, Russell Mulcahy, cette suite de plans qu'il faut impérativement habiller, ces enchaînements vidés de toute substance, cette baudruche qui tend vers une seule et unique chose, se faire éclater. Vous, les lecteurs, vous ne l'avez pas raté **Highlander, le Retour**. Vous nous avez écrit comme jamais. Spontanément. Vous en avez sans doute un peu marre, et on vous comprend, d'être embarqués malgré vous dans les excès de l'image pour elle-même, de l'image égoïste. Que disent, que racontent, que signifient les plans d'**Highlander, le Retour** ? Rien. Le film de Mulcahy, contre toute attente, vient de porter un coup mortel à l'entité image. Amen.

NAISSANCE

Le Silence des Agneaux, chef-d'œuvre absolu - vous êtes fixés, sonne comme la fusion entre l'image et le verbe. **Les Affranchis** de Martin Scorsese avait préparé le terrain, **L'Exorciste, la Suite** de William Peter Blatty venait de montrer la marche à suivre, **Le Silence des Agneaux** de Jonathan Demme fait maintenant exploser la frontière entre le livre et son adaptation cinématographique, pose la première pierre d'un édifice qui devrait considérablement faire évoluer le septième art. C'est pompeux. Et c'est ainsi.
Jonathan Demme (**Dangereuse sous tous Rapports, Veuve mais pas trop**, auxquels on préfèrera **Something Wild** et **Married to the Mob** !) adapte donc "*Le silence des agneaux*", de Thomas Harris qui, aux côtés des James Ellroy, Herbert Lieberman et compagnie, s'est emparé du roman policier pour le transformer en un genre à part, un genre plus vrai que vrai à base de faits divers très très sales, de flics en conflit avec la monstruosité de leur univers à eux, et de psychopathes souillant inlassablement la nature humaine. Un genre habité par le Mal, choquant, souvent insoutenable, toujours bouleversant. Harris est également l'auteur du "*Red Dragon*" qui a inspiré **Le Sixième Sens** de Michael Mann. **Le Silence des Agneaux** est la suite, indirecte, du **Sixième Sens**. Vous savez tout. Ou presque.
Le Silence des Agneaux suit les pas de Clarice Starling (Jodie Foster), jeune stagiaire du FBI, dans sa recherche d'un criminel connu sous le nom de Buffalo Bill. Particularité : séquestre des femmes, les tue, puis les dépèce. Clarice se fait aider par Lecter, dit Hannibal le Cannibal (le même personnage que dans **Le Sixième Sens**, ici interprété par Anthony Hopkins), ancien grand psychiatre, et psychopathe incarcéré pour avoir dé-



Lecter, interprété par un Anthony Hopkins dont il est difficile de mesurer le réel degré de folie.

voré ses victimes. Lecter, "divinement" intelligent, aiguille une Clarice, perdue entre ces deux tueurs monstrueux, sur les rails de la solution.

A la question jusqu'alors sans réponse "Est-il possible de conserver à l'écran une émotion liée aux mots ?", Jonathan Demme ne tarde pas à répondre par l'affirmatif dès les premiers plans du **Silence des Agneaux**. Clarice Starling fait son footing dans les bois avant d'entamer le parcours du combattant et, juré craché, ça ne ressemble plus à du cinéma, mais à du sur-cinéma, à du "cinémot". Chaque plan contient sa propre phrase, le montage ponctue différemment suivant la respiration syntaxique. Plus tard, les scènes s'agenceront comme des chapitres, les cadrages cerneront les pensées des personnages, l'image aura un pouvoir d'évocation encore plus fort que le mot. Les émotions indissociables à la lecture envahiront le film, en doublant de volume. Car si le lecteur est seul maître du livre - il peut l'interrompre, y réfléchir, il peut s'arrêter un instant parce qu'il appréhende la suite, ou rêvasser avant de tourner la page, le spectateur, lui est esclave du film. Si le lecteur peut s'échapper du terrifiant "*Silence des agneaux*" de Thomas Harris, par peur ou pour le savourer, le spectateur du **Silence des Agneaux** de Jonathan Demme est condammé à subir, sans interruption, le déroulement du film. Vous êtes prévenus, c'est intenable. A moins de détourner le regard de l'écran, on vous en voudra pas.

ROMANTISME ABSOLU

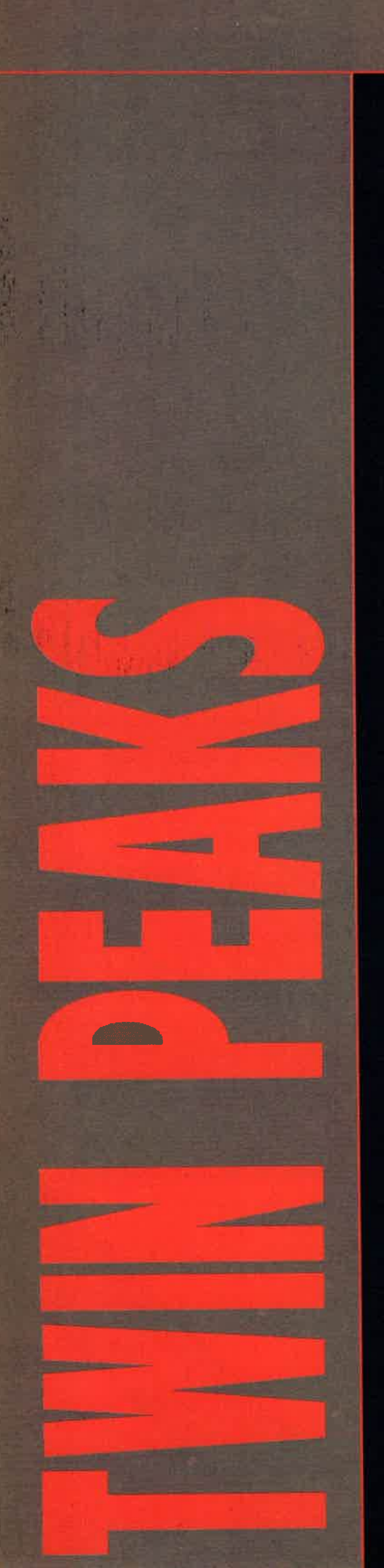
Les amateurs de gore et de films qui se sont fixés pour unique but d'être primairement malsains peuvent dégager. **Le Silence des Agneaux**, au-delà de tout rapport avec la littérature, dégage une odeur tenace de souffre. Le personnage clé du film, celui qui détient la toute puissante vérité, celui vers qui est obligée de se tourner Clarice pour avancer dans son enquête, Lecter, donc, défie de bout en bout la raison. Coupé du monde dans une cellule-aquarium, puis dans une cage à fauve, Lecter renvoie dos à dos Dieu et Diable. Il parle, divulgue des informations énigmatiques, sonde l'âme de son interlocutrice. C'est, nous dit-on dans le film, l'homme le plus dangereux du monde. Puissance du mot encore, car dans l'heure et demie où Lecter est enfermé, sans aucun contact physique avec quiconque, dans l'heure et demie où Lecter ne fait que parler, il inspire une terreur sourde, fascinante, épuisante. Et Demme de se pâmer devant l'individu, de l'admirer sans retenue, d'en faire un objet de convoitise, une oeuvre d'art diaboliquement attirante. Et Demme d'oser une déclaration d'amour à ce fou qui culmine dans un plan furtif, d'une intensité à s'évanouir, où les mains de Clarice et Lecter s'effleurent contre nature. Des mots complètement absents du vocabulaire du film - amour, romantisme, plaisir, sensualité, sexualité - éclosent en moins d'une seconde, grâce au "Monstre". Lorsque ce dernier tuera ses deux gardiens, de façon atroce et sur fond de musique classique, ce sont les mêmes mots qui viendront à l'esprit.

Quant à l'autre monstre du film, ce pauvre autant que ridicule Buffalo Bill, ce dépeceur minable évoluant dans un taudis nauséeux en sous-sol, il n'arrive qu'à inspirer un dégoût total, et fait pencher le chef-d'œuvre de Jonathan Demme vers le plaidoyer traumatisant en faveur du meurtre absolu, du meurtre romanesque. Qui avouera ne pas avoir laissé des plumes à cet appel insensé, à cette glorification flamboyante, littéraire et visuelle, du plus grand des tabous ? Le "cinémot" a frappé.

Vincent GUIGNEBERT

The Silence of the Lambs.
USA. 1990. Réal.: Jonathan Demme. Scén.: Ted Tally d'après le roman de Thomas Harris. Dir.: Phot.: Tak Fujimoto. Mus.: Howard Shore. Prod.: Strong Heart/ Demme. Int.: Jodie Foster, Anthony Hopkins, Scott Glenn, Anthony Heald... Dur.: 1 H 58. Dist.: Columbia. Sortie nationale prévue le 10 avril 1991.

...exquis



8 avril 1990. Ce dimanche soir, *ABC* diffuse le premier épisode de *Twin Peaks*. Deux heures plus tard, toute l'Amérique ne se pose plus qu'une seule question : Qui a tué Laura Palmer ? Cette même question que se poseront les téléspectateurs français courant avril en regardant *La Cinq*.

Après **Blue Velvet**, David Lynch a eu envie d'explorer un nouveau domaine, la télévision. Il va voir les dirigeants d'*ABC* avec un projet créé en association avec Mark Frost, l'auteur de ***Capitaine Furillo***. Séduits par les idées et le renom de ces deux hommes, les pontes d'*ABC* leur donnent le feu vert et une liberté de création totale. En seulement neuf jours d'écriture et vingt-trois de tournage, pour le pilote, Mark Frost et David Lynch vont révolutionner la conception télévisuelle.
Ils montrent le pilote aux cadres d'*ABC*, tellement emballés qu'ils leur commandent toute une série. Quand la première partie est diffusée, sept épisodes sont déjà en boîte et programmés pour les semaines suivantes. Enfin, si le public suit... Il faut dire qu'*ABC* a mis le paquet. Projections de presse multiples - tous les journalistes américains ont vu la série avant même que le premier épisode ne soit diffusé et tous les articles publiés par la suite furent dithyrambiques, achat d'espace dans les journaux télé, et matraquage, pendant presque chaque coupure de pub de la chaîne, de la fameuse question "*Who killed Laura Palmer ?*". Evidemment, un tel lancement fait des jaloux, à tel point qu'une chaîne concurrente, pour contrer le succès de la série, a repris la fameuse interrogation en la ponctuant d'un "*Who cares ?*" ("*Qui s'en soucie ?*") savoureux.
Mais au vu des audiences du premier épisode, la moitié de la population américaine s'en souciait. ***Twin Peaks*** a battu tous les record d'audimat pour une série télé.
Qu'a-t-elle donc de spéciale cette série ? Si on s'en tient à la stricte lecture du thème, pas grand chose. **Twin Peaks**, 51 201 âmes, est une petite ville tranquille du nord-ouest des Etats-Unis. Un beau matin, on découvre sur la plage le cadavre de Laura Palmer, une des adolescentes les plus en vue du lycée, enveloppé dans un sac plastique. Belle, admirée de tous, elle avait tout pour devenir la reine du prochain bal de la promo, récompense suprême pour la pure jeune fille américaine. La nouvelle de sa mort bouleverse la ville entière. Le sheriff Truman pense pouvoir résoudre l'affaire tout seul, lorqu'une seconde fille est découverte violée et torturée, mais encore vivante. Le FBI charge alors l'agent spécial Dale Cooper de l'enquête.
Résumé comme ça, ***Twin Peaks*** a tout du "whodunit" classique mâtiné de "soap-opera". Mais Lynch n'a absolument aucune envie de faire un remake de **Columbo sur la Côte Ouest**. Alors, il mixe les genres et trempe le tout dans une ambiance à la **Blue Velvet**. Et la série de s'engouffrer dans le labyrinthe lynchien.

Rien n'est clair à Twin Peaks. Les habitants y sont tous complètement barges. Un poisson rouge nage dans le percolateur. On porte des bûches comme des bébés. Une femme borgne se trimballe toujours avec une tringle à rideaux. L'adjoint du shériff part dans des crises de pleurs chaque fois qu'il apprend des mauvaises nouvelles. Le psychiatre du coin est l'incarnation du docteur Cinoque et les madame Foldingue ne manquent pas. Audrey, l'allumeuse du lycée, fait des nœuds à son chewing gum avec la langue (j'ai essayé... Je suis formel... C'est un trucage !).
Et les complots vont bon train dans cette cité. La directrice de la scierie qui emploie la majorité des hommes de la ville est en affaire avec les Yakuzas. Sa belle-sœur essaie par tous les moyens de s'approprier les rênes de la société. Le petit ami de Laura couche avec une femme mariée. Laura, de son côté, n'était pas nette non plus. Elle touchait très fort à la drogue, s'adonnait à la prostitution, et partageait sa vie amoureuse entre deux hommes. Dale Cooper a du boulot. Heureusement que son magnétophone, qu'il prénomme Diane, est là pour recueillir ses conclusions, et que ses rêves et hallucinations lui procurent des éléments de réponse.
Attention, n'allez pas croire que ***Twin Peaks*** n'est qu'une parodie. Lynch et Frost croient plus que personne en leur intrigue et à ses ramifications multiples et diverses. Ils n'hésitent jamais à affronter, avec sincérité, le classicisme des situations. Les moments mélo émeuvent au premier degré, la séquence du pilote où le proviseur apprend la mort de Laura aux élèves du lycée avant de s'écrouler en larme est particulièrement éprouvante, le suspense fonctionne - on donnerait père et mère pour savoir qui a zigouillé Laura, la terreur pointe souvent son nez. Quant aux apparitions démoniaques et autres cau-





Photos des deux pages : l'épisode pilote de **TWIN PEAKS** *réalisé par David Lynch.*

chemars, ils sont carrément flippants. Dès le début de la deuxième saison, la série qui tirait jusque là dans l'Etrange se retrouve propulsée dans le Fantastique. En effet, parmi ses découvertes, Cooper met à jour l'existence d'une société secrète qui pratique le satanisme.
Imaginez la tronche du téléspectateur américain moyen, habitué à bouffer du ***Hunter*** et du ***Madame est Servie*** à longueur de journée, quand il a découvert le monde de ***Twin Peaks*** et les habitudes bizarres de ses habitants. C'est en cela que cette série constitue une petite révolution. David Lynch et Mark Frost ont prouvé que l'on pouvait surprendre, déconcerter, troubler celui qui se trouve de l'autre côté du petit écran sans que celui-ci se transforme en zappeur infernal. Au contraire, ***Twin Peaks*** a écrasé toutes les séries que lui opposaient les chaînes concurrentes, dont ***Cheers***, pourtant l'un des sitcoms les plus populaires, indéracinable champion de l'audimat. Lynch, Frost et les





interprètes ont remporté une flopée d'Emmy Awards, les 7 d'Or US. Même si la série connait un déclin d'audience depuis la révélation du nom du meurtrier de Laura, il n'en reste pas moins qu'un véritable culte est né autour de ***Twin Peaks***. Un tel phénomène n'arrive que très rarement, et les séries qui peuvent s'en vanter aujourd'hui se nomment ***Le Prisonnier*** ou ***Les Envahisseurs***. Des classiques.
C'est la première fois qu'on ose se moquer d'un genre télévisuel tout en en respectant les règles, la première fois qu'on ose pétrir de la perversité et étaler des attitudes malsaines en "primetime", la première fois qu'on ose changer les habitudes télévisuelles des spectateurs, la première fois, aussi et surtout, que le public américain a fait l'honneur d'une audience soutenue à une série qui, telle qu'elle est, drôle, choquante, permissive, envoûtante et émouvante, constitue un événement sans précédent.

THE TWIN PEAKS GAZETTE

Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur ***Twin Peaks*** sans jamais oser le demander.

Il existe vingt-deux épisodes de ***Twin Peaks*** dont deux de deux heures, le pilote de la première et de la deuxième saison, tout deux réalisés par David Lynch. Ah que de deux dans cette phrase!

Les autres réalisateurs de la série se nomment Caleb Deschanel, Duwayne Dunhame, Tim Hunter, Leslie Linka Glatter, Mark Frost, Todd Holland, Tina Rathbone, Graeme Clifford et Diane Keaton.

Le budget moyen d'un épisode de ***Twin Peaks*** est de 900 000 $.

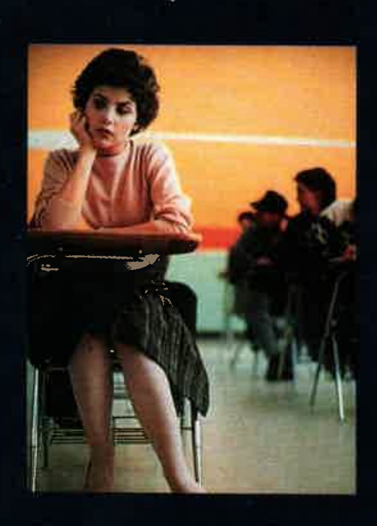
Le premier épisode de deux heures a été diffusé un dimanche soir, le 8 avril 1990. Les épisodes d'une heure, en revanche, sont diffusés le jeudi soir.

Twin peaks a failli s'intituler ***Northwest Passage***.

Pour une distribution vidéo en Europe, David Lynch a tourné un dénouement décevant et un épilogue très spécial qui se déroule 25 ans dans le futur. On y découvre Cooper sur une espèce de scène de théâtre bariolée, en compagnie du fantôme de Laura et d'un nain dont les paroles s'entendent à la fois à l'envers et à l'endroit.

Lynch définit ***Twin Peaks*** comme *"un rêve chaud, tendre et romantique avec, peut-être, quelques relents de terreur"*.

Il a été question pendant un moment que le premier épisode soit diffusé sans aucune coupure publicitaire. Cela ne s'est pas fait, mais le nombre de ces coupures a été réduit.



Sherilyn Fenn, la sensuelle Audrey, a posé nue dans un numéro de *Playboy* qui s'est, paraît-il, très bien vendu.

LES OBJETS DU CULTE

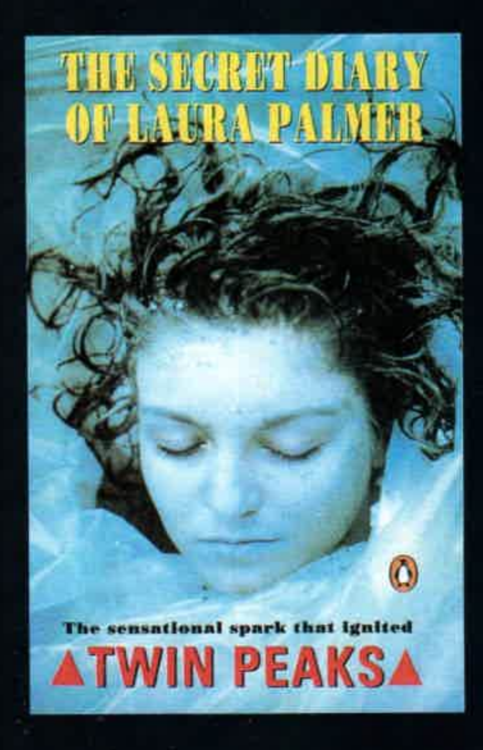
Une série événementielle et novatrice comme *Twin Peaks* ne pouvait se permettre de satisfaire ses fans avec le merchandising habituel, c'est-à-dire badge, pins et autres tee-shirts. Il existe trois objets que tout "Twinpeaksomaniac" se doit de posséder.

LES CASSETTES DE DIANE

Tout au long de la série, l'agent Cooper confie ses impressions sur l'affaire Palmer, ainsi que sur tout autre chose d'ailleurs, à son magnétophone qu'il prénomme Diane. C'est ainsi qu'au beau milieu d'un rapport concluant sur son enquête, il glisse une réflection sur la beauté des arbres alentour ou sur la qualité du café dans son hôtel. Les cassettes ont été éditées et sont disponibles à la vente. Une idée géniale, non ?

THE SOUNDTRACK FROM TWIN PEAKS

Composée par Angelo Badalamenti, le complice de David Lynch depuis **Blue Velvet**, la musique de *Twin Peaks* est un vrai régal. Trois thèmes principaux y sont développés. Le thème du générique, qui est devenu l'hymne de Twin Peaks, où les guitares électriques se mêlent élégamment aux violons et aux synthétiseurs. Envoûtant. Le thème de Laura Palmer, que l'on entend pour la première fois quand on découvre son corps sur la plage, et qui revient chaque fois que l'on apprend quelque chose sur son décès. A la fois très émouvant et inquiétant. Et le thème "*Audrey's dance*" attaché aux apparitions de la belle Sherilyn Fenn. Xylophone, cymbales et claquements de doigts pour un morceau jazzy lancinant qui n'est pas sans rappeler le "*Fever*" de Peggy Lee. Sensuel. Le disque est complété par les chansons entendues au *Double R*, la boîte de *Twin Peaks*. Elles sont interprétées par Julee Cruise, l'égérie de Lynch et de Badalamenti pour qui ils ont déjà composé un magnifique album. Même si on n'est pas un fana de la série, cet album est tout simplement indispensable.



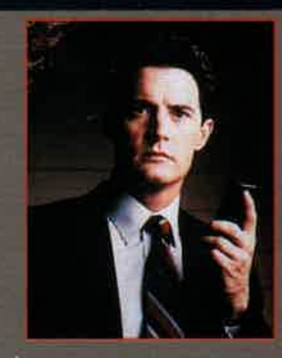
THE SECRET DIARY OF LAURA PALMER

par Jennifer Lynch

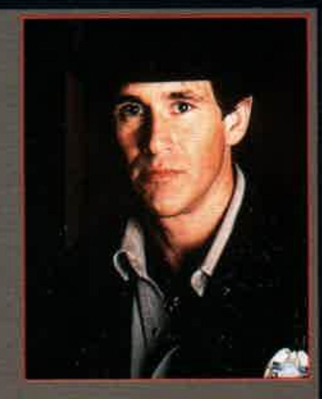
Au lieu d'écrire une novelization toute bête, Lynch a demander à sa fille Jennifer, de rédiger le journal de Laura Palmer, celui après lequel tout le monde court dans la série. Elle y raconte tout depuis ses douze ans. Ses premières histoires amoureuses, ses premières aventures sexuelles, ses déviations perverses, la première fois qu'elle a fumé de l'herbe, comment elle est devenue accro à la cocaïne puis dealer de drogues en tout genre. Et bien d'autres charmantes choses encore. Mais, attention, les pages déchirées et introuvables dans la série, ces pages qui donneraient un indice primordial sur l'identité de son assassin, ne sont pas reproduites dans le livre. Histoire de garder le suspense intact.

VISAGES À DOUBLE TRANCHANT

Dans la pure tradition du soap-opera, *Twin Peaks* met en scène une quinzaine de personnages dont les destins s'entrecroisent. En voici quelques-uns.



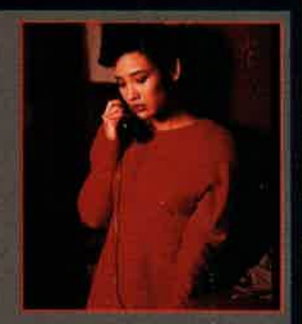
Dale COOPER
(Kyle MacLachlan)
Agent du FBI. Venu à Twin Peaks pour enquêter sur le meurtre de Laura Palmer
Particularité : donne un prénom à son magnétophone. Se sert de ses rêves pour élucider ses affaires. Juge de la qualité d'un hôtel au goût du café.



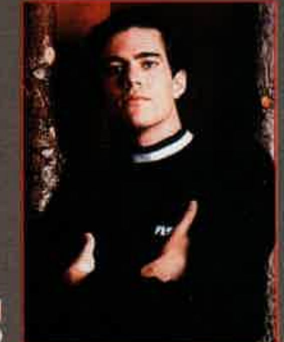
Harry S. TRUMAN
(Michael Ontkean)
Sheriff de Twin Peaks. Fait équipe avec Dale Cooper sur l'affaire Palmer.
Particularité : amant de Jocelyn Packard. Connaît tous les habitants et toutes les histoires de Twin Peaks.



Catherine MARTELL
(Piper Laurie)
Manager de la scierie de feu son frère.
Particularité : imagine toutes sortes de choses pour reprendre la scierie des mains de sa belle-sœur. Prend un malin plaisir à traiter son mari comme un chien.



Jocelyn PACKARD
(Joan Chen)
A hérité de la scierie Packard à la mort de son mari.
Particularité : maîtresse du shériff Truman. Engagée dans des affaires plus ou moins louches avec des gangsters de Hong Kong.



Bobby BRIGGS
(Dana Ashbrook)
Héros de l'équipe de football de la ville.

Particularité : dernier petit ami officiel de Laura Palmer. A pour maîtresse une femme mariée.



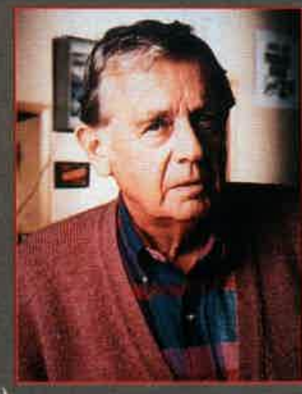
Benjamin HORNE
(Richard Beymer)
L'homme le plus riche de la ville, propriétaire du Great Northern Hotel.
Particularité : ne possède pas que des entreprises légales. Trompe sa femme avec à peu près toute la population féminine de la ville



Donna HAYWARD
(Lara Flynn Boyle)
Meilleure amie et confidente de Laura Palmer.
Particularité : après la mort de Laura, elle séduit James Hurley, un ex-amant de sa meilleure amie.



Audrey HORNE
(Sherilyn Fenn)
La plus sensuelle des adolescentes de Twin Peaks.
Particularité : sait nouer un chewing-gum avec sa langue.



Dr. William HAYWARD
(Warren Frost)
Le docteur de famille de tous les habitants de Twin Peaks.
Particularité : à un moment ou à un autre, chaque habitant de Twin Peaks lui fait des confidences.



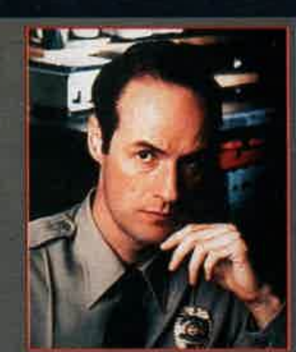
James HURLEY
(James Marshall)
Amoureux fou et amant de Laura.
Particularité : décide de mener sa propre enquête sur la mort de Laura. Tombe amoureux de Donna.



Leland PALMER
(Ray Wise)
Père de Laura et avocat.
Particularité : aime bien chanter en public. Se fait facilement des cheveux blancs.



Dr. Lawrencé JACOBY
(Russ Tamblyn)
Le seul psychiatre de la ville.
Particularité : plus fou que ses patients. Croit voir partout le fantôme de Laura. En sait plus qu'il n'en dit.



Dep. Andy BRENNAN
(Harry Goaz)
Adjoint du shériff Truman.
Particularité : se met à pleurer dès qu'il apprend une mauvaise nouvelle. Se cogne souvent sur tout ce qui se trouve devant lui.

…er Didier ALLOUCH

AKIRA



Une date, un grand moment... Balayés les Goldorak, les Albator, les garnisons de surhommes, les robots nucléaires... Le cinéma d'animation japonais trouve enfin son premier chef-d'œuvre, *Akira*, éclatante démonstration de virtuosité. Destructeur, prophétique, ambitieux. Une fusion totale entre bande dessinée et 7ème art !

Que connaissez vous du dessin animé japonais ? Les fracas de ferraille, les coups de rayon laser fluorescents et les contre-plongées des *Goldorak*... Et ***Albator***, les niaiseries écœurantes genre ***Le Prince Saphir***, ***Le Roi Léo***, des adaptations étirées de tous les contes occidentaux, orientaux, de tous les classiques de la littérature populaire, des *"Trois mousquetaires"* à *"Dracula"* en passant par *"Ali Baba et les 40 voleurs"* et même une *"Petite sirène"* pirate !... Et encore ces polissonneries programmées par les aveugles du *Club Dorothée*, et dont les auteurs ne rechignent jamais à cadrer serré une petite culotte, ou a zoomer sur les cuisses des écolières à couettes... Et les ligues bien pensantes, les parents-flics accusent ces cartoons destructeurs et bruyants d'exalter une violence gratuite, de bourrer le crâne de leurs rejetons d'un jargon technico-futuriste incompréhensible.

Pas folichonne l'image du dessin animé made in Japan, surtout que les marchés internationaux de la vidéo, du ciné et de la télé affichent en façade de magasin des bidules style ***Space Cruiser Yamato***, space-opera interminablement saucissonné pillant les ***Star Trek*** ricains. Cartoon made in Japan = intrigue simpliste et plus manichéenne qu'un conseiller militaire de George Bush, animation bâclée, limitée à des mouvements de caméra affolés et destinés à faire croire que ça bouge, couleurs criardes passées à grands coups de rouleaux... Mais, désormais, considérer le dessin animé comme de la raclette de celluloïde équivaut à penser que le cinéma de Hong Kong se réduit à des sous-Bruce Lee, à des ninjas paralytiques. Depuis la mort du Petit Dragon, il y a eu une Nouvelle Vague dont les déferlantes se nomment Tsui Hark, John Woo et Ching Siu Tung. Depuis ***Goldorak***, il y a eu Katsuhiro Otomo et son mirifique **Akira**...

DES DESSINS TRES ANIMES

*"A l'origine, **Akira** a été conçu comme une bande dessinée pour les enfants. Puis, on m'a demandé d'en faire un dessin animé. J'en fus très heureux car j'ai toujours aimé l'animation. Il m'était même arrivé de réunir plusieurs de mes BD pour en faire des courts métrages. Les personnages de **Akira** se sont donc mis à bouger avant que j'en fasse de vrais comédiens. Quand j'ai commencé à adapter la bande dessinée à l'écran, je me suis dit : "Laisse faire tes protagonistes, laisse les se comporter comme ils le désirent". C'est sur ces bases que j'ai fait **Akira**, le film. L'animation a permis de donner une nouvelle dimension à l'histoire. Par exemple, la séquence de l'anéantissement de Neo-Tokyo est bien plus puissante lorsqu'elle s'enchaîne à l'écran. Quand vous la regardez sur le papier, elle n'impresionne guère".* Ainsi parle

Katsuhiro Otomo, créateur, penseur et pacha absolu de **Akira**. 37 ans, Otomo ressemble à un étudiant japonais. Cheveux milongs, lunettes classiques, visage calme et agréable mais anonyme, attitude posée... Qui pourrait deviner que ce bonhomme décrit, via le dessin fixe ou animé, des apocalypses tétanisantes, quasi bibliques, incantatoires ? Et tellement belles. Directement après ses études, le sieur Otomo plonge dans l'univers de la bande dessinée niponne, dans les fameux mangas dévorés par des millions de ses concitoyens. En 1982, il explose littéralement le carcan étroit de la science-fiction japonaise avec "*Akira*", publié en tranches dans *Young Magazine*...

C'est justement à partir du début des années 80 que quelques frondeurs court-circuitent les guimauves produites à la chaîne dans les usines *Toei*. Arrivent des bandes délirantes, d'une violence baroque, d'une excentricité visuelle permanente... Quelques titres : **Legend of the Overfiend** (porno hard + hard gore + démonologie + cinéma catastrophe à grande échelle), **La Cité Interdite** (monstres mutants à la Lovecraft + érotisme torride + super flic), **Twilight of the Coakroaches** (insectes humains contre humains armés d'insecticides + prises de vues réelles = mieux que **Roger Rabbit**)... Plusieurs centaines de longs métrages en tout, partagés entre le petit et le grand écran. Evidemment, il y a du déchet, des plagiats, de vilains compromis commerciaux, mais la partie immergée de l'iceberg fait rêver. **Akira** fait rêver...

LE GRAND OTOMO

"*Au-delà de notre perception du quotidien, la planète va inexorablement vers sa destinée cosmique. J'ai senti là le défi de créer le plus grand spectacle, la plus grande catharsis, jamais entrepris jusqu'alors*". Otomo est ambitieux, très ambitieux, et cite volontiers **2001, L'Odyssée de l'Espace** et **Blade Runner** quand on lui demande quelles ont été ses références. Et son support de papier ne lui fait pas regretter les personnages de chair et d'os. "*C'est difficile de dire exactement ce que j'ai voulu faire avec* **Akira**. **Akira** *peut être jugé sur ses qualités techniques, je ne peux pas soutenir qu'il s'agit d'un pamphlet sur l'amitié, d'un traité sur la parapsychologie. Définir* **Akira** *n'est pas si simple. Par exemple, je ne peux pas dire que l'amitié entre Tetsuo et Kaneda est le sujet du film. Cela n'en serait pas une définition exacte.* **Akira** *peut s'expliquer à différents niveaux et implique plusieurs dimensions dans la description des personnages. J'ai également fait* **Akira** *pour expérimenter de nouvelles techniques. Je voulais vraiment que la version cinéma agisse à plusieurs stades de compréhension. J'espère que le public me suivra dans mes tentatives*". Les bandes dessinées "*Akira*" se sont vendues au Japon à 7 millions d'exemplaires, *Marvel* l'a adapté pour les Etats-Unis et la version française atteint actuellement son seizième numéro... **Akira**, le film, est sorti aux Etats-Unis dans un petit circuit bien étudié. Salles combles. Dans "l'Empire du Soleil Levant", les spectateurs ne se comptent plus... Faut donc croire que le public perçoit sans difficulté cette nouvelle forme de spectacle inventée par Katsuhiro Otomo. **Akira** refait un lifting au bon vieux thème de l'apprenti sorcier. Icare qui brûle ses ailes de cire en approchant du soleil, Mickey et ses balais vidant des milliers de seaux d'eau, Frankenstein et sa créature... Les spéculations génétiques, telluriques, scientifiques, mystiques et prophétiques de **Akira** se dessinent nettement sous le couvert de cataclysmes, de terribles secrets mettant en péril l'existence de la planète.

PAPIER VIVANT

"*Il n'y a pas qu'un seul héros dans* **Akira**. *Vous avez quatre personnages centraux (Kay, le Colonel, Kaneda, Tetsuo). Tous peuvent être considérés comme le principal protagoniste de cette histoire. Jamais je n'ai eu envie de baser* **Akira** *sur un seul visage. Je préfère la description de plusieurs personnalités, de plusieurs aspects de la vie de Neo-Tokyo*". La complexité de l'intrigue, ses nombreuses implications, permettent à Otomo de se disperser, de passer d'un personnage à l'autre sans abandonner la ligne directrice. Un protagoniste de **Akira** se détache du lot : Kay, l'adolescente poseuse de bombes. Contrairement à tous les réalisateurs de dessins animés, Otomo ne l'a pas façonnée sur le modèle des poupées *Barbie* et de la femme californienne fantasmée par les Japonais. "*Je me demande souvent pourquoi je dessine des femmes physiquement aussi anodines, aussi banales. Je n'ai pas vraiment d'explication. La plupart des bandes dessinées mettent en vedette de superbes jeunes femmes. Tout le monde peut dessiner de superbes jeunes femmes. Si vous insistez et si ça me rapporte de l'argent, je peux vous en dessiner des jolies filles. A la pelle !*". Si les personnages de **Akira** bénéficient d'une réelle psychologie, de comportements qui ne sont pas uniquement dictés par l'héroïsme idiot de ***Albator*** et Cie, c'est grâce à leur voix. Habituellement, les fabricants de dessins animés expédient cette phase terminale de leur boulot. Les lèvres remuent toujours de la même manière sans tenir compte du texte. Soucieux d'éviter cette carence, Otomo choisit de pré-enregistrer les dialogues, ce qui ne se fait jamais au Japon. Les voix ont été ajoutées après le bouclage de l'animation, le mouvement des lèvres, rajouté sur les visages, constituant la dernière étape de l'opération. Procédé complexe et onéreux. Maître d'oeuvre absolu de **Akira**, Otomo était omniprésent dans le studio d'enregistrement. Il dirigeait les doubleurs comme de véritables comédiens. "*Les stu-*



Les effets sur une enfant des recherches sur la perception extra-sensorielle.



Neo-Tokyo, megalopolis terrifiante d'après-guerre.

2019 : L'HOMME DEVIENT SOLEIL

1988, le 16 juillet. Lent travelling aérien sur Tokyo. Silence de mort. Flash terrible. Un champignon de fumée s'élève au-dessus de la ville. La Troisième Guerre Mondiale est déclarée. Pour des raisons top-secret.
2019. Neo-Tokyo pointe, encore et toujours plus haut vers le ciel, sa plantation de buildings. En bas, dans les rues, la fourmillière s'agite. Les jeunes, regroupés en bandes rivales, s'affrontent mortellement lors de poursuites effrénées à moto, dont les phares impriment de longues traînées rouges dans la nuit. Les néons crépitent à l'entrée des bars en sous-sol, et le juke-box joue la musique du 21ème siècle.
Un homme, essouflé, parmi la foule, traqué par la police, portant dans ses bras un enfant au teint pâle, aux traits vieillis. La police fait feu. Les balles déchirent le torse de l'homme. Il s'écroule, laissant l'enfant, paniqué, dans les ronds de lumière des projecteurs. Les blindés crachent leurs bombes sur l'enfant, qui, intouchable, disparaît lentement en traversant le nuage des explosions. Tetsuo, membre turbulent du gang de motards mené par Kaneda, manque de percuter l'enfant avant qu'un hélicoptère de la police n'arrête toute la bande. Interrogatoire de routine. Remise en liberté. Plus tard, Tetsuo est enlevé et emmené dans un centre de recherches sur la perception extra-sensorielle. Son corps et son esprit sont soumis à un appareillage complexe et douloureux, dont il ressent jusque dans les rêves les effets secondaires. Son lit se transforme en immense plaine sur laquelle une petite voiture, un ours et un lapin en peluche viennent forcer les perspectives, pour décupler



Tetsuo et Kaneda : les derniers

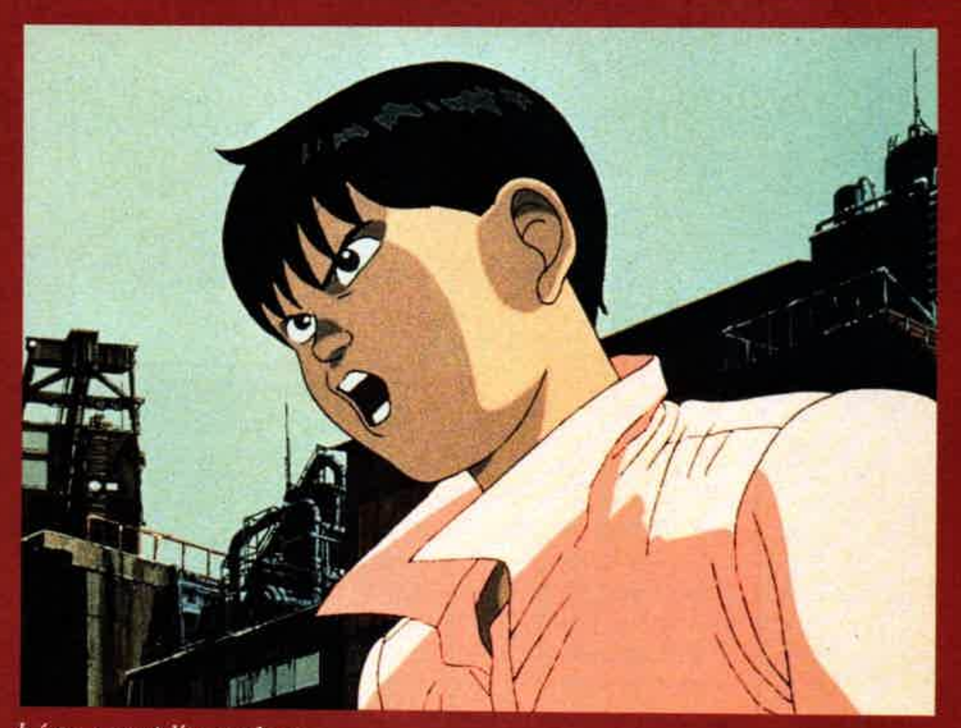
dios Disney *utilisent souvent cette technique de doublage. Enregistrer les voix de cette façon me donnait l'impression de jouer dans une pièce radiophonique. Le résultat est étonnant. J'ai réellement l'impression que le personnage articule les mots avec ma propre voix. A ce niveau,* **Akira** *n'est pas vraiment un film d'animation"* témoigne l'un des comédiens derrière le micro. Dans le studio d'enregistrement, les acteurs interprètent les personnages avec toutes les mimiques, les expressions, les tonalités vocales nécessaires. Dans un studio d'enregistrement classique, les doubleurs demeurent stoïques en toute circonstance. L'ordinateur se charge ensuite de synchroniser les dialogues aux dessins. *"L'animation japonaise n'a pas tellement progressé ces dernières années sur le point des dialogues et de la synchronisation. Pourtant, si la synchronisation n'est pas parfaite, toute la séquence tombe à plat. Pour les voix, j'ai choisi des comédiens venus du théâtre No car je tenais à ce que les doubleurs donnent une véritable identité aux personnages"* note Murata, chargé de superviser ce département capital dans la maintenance de **Akira**.
Avec son budget de 7 millions de dollars, **Akira** s'offre les moyens de d'une flamboyante réussite technique, narrative et plastique. Même la bande sonore bénéficie d'une attention complètement inédite dans le genre. *"Otomo m'a laissé créer ma propre musique. Je n'avais aucun soucis quant aux délais d'achèvement de l'enregistrement, ni de problèmes de budget. J'ai travaillé dans le luxe complet. J'ai eu six mois, une réelle chance. La musique de* **Akira** *m'appartient totalement. Personne n'est intervenu pour m'influencer"* témoigne Shoji Yamashiro, lequel compositeur fait même appel à un groupe folklorique pour étoffer la richesse sonore du film.

ULTRA PERFECTIONNISME

Les locaux abritant le staff de **Akira**, 70 personnes, brillent par la pagaille apparente qui y règne. Des tonnes de feuilles courbant des étagères, des centaines de bocaux à couleurs, des bureaux encombrés jusqu'à la saturation, des crayons partout... Il fallait bien ça pour fournir les 150.000 dessins que demandait l'animation du film, tourné dans un 70 millimètres généralement réservé aux grosses productions hollywoodiennes. Un format qui, seul, pouvait rendre justice à l'extrême précision des dessins d'Otomo. *"J'ai mis noir sur blanc un nombre incroyable de dessins pour le story-board. J'ai dessiné tout ce que le film aurait pu montrer. C'est seulement ensuite que j'ai supprimé tout ce qui n'était pas*



Chez Otomo, le soucis du détail visuel n'empiète



héros avant l'apocalypse.

ensuite de volume et menacer un Tetsuo qui s'accroche désespérément pour ne pas tomber dans le gouffre de la folie. Tetsuo parvient à s'échapper du centre. Il ne contrôle plus son mental. Sa nouvelle force physique et physiologique l'effraie. Tetsuo est en train de subir la plus incroyable des mutations. Ce qui précède n'est qu'un résumé, très partiel, de la première demi-heure de **Akira**, qu'il est de bon ton, et d'une justesse sacrée, d'appeler un événement. **Akira**, ce 2001, **L'Odyssée de l'Espace** revu et corrigé par un fou furieux et angoissé, développe sur plus de deux heures une histoire toute linéaire. Katsuhiro Otomo croit plus que personne aux vertus d'un cinéma écrit, interprété (les acteurs du film sont remarquables, quand ils ne sont pas bouleversants), d'un cinéma progressivement orchestré. **Akira** part d'un "Rien" - une bombe atomique déclenchant la Troisième Guerre Mondiale, et se termine par un "Tout" - imaginez l'inimaginable, ça y est ?, vous êtes encore aux antipodes de la réalité du film. Soutenu, habité, par la vision d'un réalisateur qui conjugue l'interplanétaire et l'intime humanisme aux mêmes temps, **Akira** libère violemment les angoisses de cette fin de siècle. Pendant que la télévision se rue telle un vautour, sous prétexte d'informer, sur chaque image d'une guerre aujourd'hui banalisée, chiante, **Akira**, une fiction totale qui ne le restera peut-être pas dans l'esprit à jamais, propose une solution : détruire, tirer un trait sur, en finir avec le monde, pour s'élever haut, très haut, comme Icare, sans se brûler les ailes, et renaître autre. L'espoir d'**Akira**, l'espoir de demain, se nomme l'Homme Soleil.

Vincent GUIGNEBERT

Japon. 1989. Réal.: Katsuhiro Otomo. Scén.: Katsuhiro Otomo et Izo Hashimoto d'après la bande dessinée "Akira". Dir. artistique : Toshiharu Mizutami. Chef animateur : Takashi Nakamura. Dir. Phot.: Katsuji Misawa. Mus.: Shoji Yamashiro. Prod. : Ryohei Susuki & Shunzo Kato/ Akira Comittee. Dur.: 2 H 04. Dist.: Forum. Sortie à Paris prévue le 17 avril 1991.



jamais sur le suivi psychologique des personnages.

dramatiquement nécessaire. Pour cette raison, la rédaction du story-board a demandé un temps fou. Selon moi, il s'agit là de la partie la plus difficile dans l'élaboration de ***Akira****. Vous devez avoir tout le film sur le story-board. Vous ne pouvez pas le monter à votre guise comme une fiction normale. Le résultat final dépendait de cette phase. J'y ai dépensé une bonne partie de mon énergie, et j'ai attaché un soin particulier à la continuité, de manière à ce que* ***Akira*** *ne ressemble pas à un assemblage de séquences sans unité*". Voilà pourquoi **Akira** dépasse de loin tout ce que le dessin animé japonais a proposé jusqu'à présent ; Otomo appréhende son film comme un vrai film, jamais comme un dessin animé. Aux collaborateurs de se conformer à ses ambitions. "*Rendre les décors immenses et complexes était le plus difficile dans* ***Akira****. Pour ce faire, il fallait dessiner des milliers d'immeubles gigantesques en utilisant des perspectives différentes. Cela pose des problèmes incroyables. Si les fenêtres au premier plan mesurent 3 millimètres, celles à l'arrière plan doivent avoir un demi-millimètre de diamètre. Les dessins étaient donc d'une précision maniaque. On avait également une grande profusion de séquences nocturnes pour lesquelles on emploie généralement une tonalité bleue. J'ai en fait utilisé des teintes légèrement différentes, un mélange de rouge et de vert. Depuis toujours, je désirais tenter cette expérience. Otomo m'a soutenu. C'est pourquoi je suis si heureux d'avoir été impliqué dans le projet et d'avoir travaillé avec un véritable artiste*" explique le directeur artistique, Toshiharu Mizutami. Comme d'autres, Mizutami était jusqu'à **Akira** employé sur des films d'animation guère enthousiasmants. Frustré dans son désir d'innover et de créer, enfermé dans le carcan d'un système rigide, il peut s'éclater, sortir de la routine des ***Albator*** et consorts. Idem pour la responsable des couleurs, Madame Yamano : "*Le travail était différent de tout ce que j'avais connu. Surtout parce que le film se déroule de nuit. Si vous observez la luminosité, vous remarquerez la grande variété de ton. Beaucoup des 327 couleurs que nous avons utilisées sont inédites à l'écran*". Inédit est le mot clef de **Akira**. Inédit dans un genre méprisé qui trouve soudain ses lettres de noblesse, inédit dans une forme d'art qui, jusqu'à présent, était limité à une audience de bas âge... Et talent inédit d'un cinéaste-animateur, d'un visionnaire hanté par l'Apocalypse dont les audaces visuelles trouvent leur répondant dans les toiles torturées et baroques de peintres tels que Goya et Jérôme Bosh. L'Enfer a désormais un nouveau chantre : Katsuhiro Otomo.

Marc TOULLEC

ZE MAD RUBRIK

La tension infernale dominant actuellement le monde disait assez qu'il allait se passer incessamment des choses. Et voilà qu'elles arrivent : Mad Movies inaugure enfin sa Mad Rubrik. Qui d'autre mieux que Tonton Mad, pouvait s'en charger ? Allez-y, Tonton. Mais mollo quand même, hein ?

✱ Plein de gens se penchent aujourd'hui sur notre sexe (et réciproquement , d'ailleurs...) de manière plus ou moins pédagogique. Ca commence avec la sortie d'une vidéo, **Education Sexuelle, Mode d'Emploi**, qui dit bien ce qu'elle veut dire. Evidemment, l'argumentaire au verso précise tout de suite qu'il faut découvrir ce film dans l'intimité du foyer. Donc si vous comptiez utiliser ce guide avec des jeunes filles de rencontre, ou bien attaquer les premières leçons dans le métro aux heures de pointe (!), c'est très mal. On peut déconner, mais dans l'ordre. A bon entendeur salut...

✱ Sexe toujours, le lundi 7 janvier à 20h 40, sur TF1, où Robert Namias et Anne Barrère nous proposaient leur émission, *"Comment bien faire l'amour ?"* Donc on attendait que les présentateurs se déshabillent vite fait et que le spectacle commence : allez-y les gars, c'est quand vous voulez, nous on est prêts. Eh bien finalement, à la consternation générale, ils se sont contentés de parler pendant des plombes et de nous présenter leurs invités sexologues. Qu'est-ce qu'on était déçus !
Heureusement, tout de suite après, à 0h 10 sur la même chaîne passait l'émission *"Va y avoir du sport"* (véridique, faut le faire !). Ouf, à la théorie succédait la pratique, il était temps, on ne tenait plus ! Ah les rascals, figurez-vous qu'ils ont commencé à nous parler de foot, oui, parfaitement monsieur l'abbé, de foot ! Comment que j'ai éteint la téloche vite fait. Y'a des soirs, vous savez, ça monte...

✱ Mauvaise nouvelle : Les Tortues Ninjas approchent déjà le million d'entrées. Et les producteurs connaissant parfaitement la recette de la soupe à la tortue, on risque fort de s'en taper encore quelques assiettées. Beurk, passez-moi le bicarbonate, merci !

✱ *Mad Movies* a été très peiné d'apprendre que le *CSA* sanctionnait le *Club Dorothée* en raison de la trop grande violence de sa programmation (téléfilms et séries animées). A l'inverse de la violence, la niaiserie à la télé court encore. On ne peut pas être partout, non plus...

✱ Jacques Vergès, le défenseur inconditionnel et talentueux des méchants internationaux, nous en a encore sorti une bien bonne dans l'émission d'Antoine De Caunes, sur *A2*, le lundi 18 février dernier. D'après lui *"Le crime élève l'homme au-dessus de l'animal, c'est ainsi qu'il peut atteindre une certaine grâce divine"*. Une belle image du surhomme Nietschéen que le philosophe n'avait certes pas prévu. Y'en a vraiment qui tendent les *verges* pour se faire battre. Hein ? Mais non c'est pas cochon...

✱ Pour sortir un peu du sexe (enfin, façon de parler...) nous avons regardé l'hommage à Claude François diffusé sur *A2*, le 4 février dernier. Hélas, le document proposé souffrait encore du syndrome tronçonneuse. Mais si, vous savez, le style Halimi : vous prenez 60 minutes de trucs intéressants, vous coupez, vous pulvérisez, vous rescotchez le tout comme vous pouvez et vous signez une heure de merde incompréhensible. Des fois, Halimi, il coupe même la chute d'un sketche, pour coller celle d'un autre. Juste pour le sport. C'est la nouvelle méthode pour rajeunir un mode d'expression. Parce qu'en plus ils se croient doués, les cons !
Là où ça dépasse les bornes, pour Claude François, c'est quand on illustre sa mort : gros plan sur sa compagne évoquant la tragédie, coupe sur une action mimant les faits, recoupe sur un visage, inserts de titres de journaux, retour sur la compagne émue, etc.... Tout ça interminable, démago, complaisant, mais monté très clip, très mode, avec une musique émotionnelle à l'appui. C'est bon là, coco, ça c'est de la télé moderne, alors...
Avec eux, même la mort a du talent, quelle misère ! Et encore, moi je ne suis pas objectif, je n'aimais guère Claude François, alors vous voyez, les autres !

✱ *Points de Vue* et *Images du Monde* formeraient le projet d'un magazine télévisuel mensuel. Les spécialistes se demandent déjà si l'émission reflètera le mauvais goût et les banalités inhérentes aux magazines sus-nommés. Encore qu'à l'impossible, nul n'est tenu, gardons espoir...

EROS & BACCHUS

Pour les fêtes de Pâques, vous pouvez choisir votre vin dans *Vidéo 7*. Oui, parfaitement, en même temps que vos K7, quel pied ! V.C.V. propose ici gratuitement un coffret de deux bouteilles à tout acheteur de 500 F en K7 "X". Le vin s'appelle *Ligne d'Eros*, et la cuvée, *Aphro*. Tentateur, le slogan n'hésite pas à nous préciser que "boire et t... un petit coup, c'est agréable". Ce ne serait pas les gars de la *Vie Parisienne* qui se reconvertiraient dans le secteur vinicole, des fois ?



OFFRE "SPECIALE FÊTES"
Pour toute commande supérieure à 500 F, recevez GRATUITEMENT ce coffret de 2 bouteilles des "Vignes d'Eros" cuvée spéciale "Aphro" Bordeaux appellation contrôlée 1987.

VOTRE AVENIR

Si des fois que des lecteurs voudraient devenir photographe de nu... Exemple :
- *Qu'est-ce qu'il veut faire plus tard, ce grand garçon ?*
- *Moi, Parrain, ze veux photographier plein de nénettes à poil et m'faire super de la thune.*
- *P'tit con, va. Tiens pour la peine, rends-moi donc le beau costume de tortue ninja, que j'ai payé une fortune, cette saloperie...*

Bref, pour ceux qui se sentiraient très fort la vocation, vous pouvez toujours acheter ce truc : **Comment devenir Photographe de Nu.** On ne vous garantit pas les débouchés, mais vous prendrez toujours un jeton.



✱ Record de franchise à Helmut Berger, juré d'Avoriaz cette année, qui reconnaît placidement n'avoir visionné aucun film. Bien joué ! Remarquez, ce n'est pas Cimino, président du jury, qui lui jettera la première pierre, lequel s'est carrément abstenu de voter. Et si les jurés restaient chez eux, est-ce qu'on ne gagnerait pas au moins le prix de leur voyage ?
Quoi le palmarès ? Eh bien on le tirerait au hasard, en direct à la télé, façon *Tapis Vert* : *"Voilà, c'est* ***Frankenhooker*** *qui gagne le* Grand Prix de l'Etrange *(euh non, arrêtez Simone, c'est vraiment trop crade comme truc !). Ah bon, excusez-moi, j'avais mal lu, je voulais dire* ***Tales from the Darkside****, tout le monde peut se tromper"*. Quel gain de temps et d'énergie ! Sans compter qu'on pourrait lancer parallèlement un concours de pronostics. Quel blé on pourrait se faire...

✱ Le 4 rue Mansart s'était exceptionnellement retrouvé à Avoriaz, ayant appris qu'on pouvait là-bas y retrouver des copains, faire du ski au soleil, fumer le méga tarpé en haut des cimes (hum, qu'est-ce qu'on respire...), goûter des coktails terrifiques au Centre Presse, voir le jury en chair et en os dans les divers bars de la station (les seuls endroits où l'on est à peu près sûr de le retrouver), écraser les concurrents au concours de luge (façon sacs poubelle), crâner dans les rues du village, du genre : *"Euh, oui, c'est nous qu'on fait* Mad Movies, *quouaaaahhh ! Oh vous savez, c'est rien, c'est jamais qu'une question de talent, en fait !"*, nous substanter aux divers buffets, sauter à l'élastique, draguer les nanas aux soirées sponsorisées par on se sait plus qui...
Bref se conduire en parfait festivalier... Hein, quoi, les films ? Une trentaine, vous dites ? Vous rigolez... Hé ho, y vont pas, eux ! Et on dort quand, d'après vous, alors ?
Heureusement, le grand réconfort de toute l'équipe, c'était de téléphoner au vrai 4, rue Mansart et d'entendre à l'autre bout du fil : *"Euh, oui, ici* Mad Movies, *bonjour !"* En fait, la voix de ce pauvre Didier Allouch resté à Paris pour assurer la permanence. La crise de rire à chaque fois, je vous raconte pas. Eh oui, on a beau être des hommes d'exception, tout le monde a ses petites faiblesses. C'est humain, non ?
La prochaine fois, nous vous raconterons comment J.P.P. met la raclée à l'équipe dans une partie tournante au ping-pong, c'est bien aussi... (A propos de parties, vous connaissez l'histoire du mec qui se trompe et ramène la braguette et les balles de King Kong pour jouer au tennis de table ? Oui, ça, faut du courage !).

Tonton MAD

Quel scandale ! La prochaine fois, promis, on se met à plusieurs...

AIE LAMBERT ! *par Christophe Lapierre*







La Rubrique du CINEFAN

Effets spéciaux amateurs, mais mousse professionnelle pour de nouveaux sorciers. Attention, cette fois la sorcellerie se pratique à la cuisine, avec mixer et four électrique !



Passionnés d'effets spéciaux, bonjour. Dans cet article, je vous parlerai de la confection d'un masque facial en *mousse de latex A 150.*

LE MOULAGE

Faire un moule facial de votre charmant cobaye. Lui introduire dans chaque narine une paille, que vous aurez taxé au *MacDonald* du coin, pour qu'il puisse respirer. Ensuite, employer l'*alginate*, qui permet des moulages de haute précision et qui est complètement inoffensif pour l'épiderme. Nous aurons donc besoin d'environ 300 gr. d'*alginate* (vendu chez *Adam*, au prix de 119F les 600 gr.), deux mètres de bandes plâtrées, au prix de 56F les deux, un bonnet de bain, au prix de 15F (ou bien dans la salle de bain de maman !), un tube de vaseline, qui servira à graisser les endroits pileux (yeux, sourcils, etc...).
Dans une bassine en plastique, versez la *poudre d'alginate*, puis de l'eau tiède, mélanger activement durant une minute, de façon à obtenir une pâte homogène. Appliquez-la sur le visage de votre "patient". Prendre ensuite de la bande plâtrée que l'on coupera sur une longueur de 20cm. Baigner votre bande dans l'eau, puis l'essorer et la plier en deux. On la dispose directement sur l'*alginate* en essayant d'entrecroiser les suivantes, afin que le moule en soit d'autant renforcé (photo 1). Pour un séchage plus rapide, utiliser un sèche-cheveux, et démouler.



1



2



3

MOULAGE DU POSITIF EN PLATRE

Pour le plâtre, on peut employer le *Staturoc* (un peu cher), ou bien du *plâtre à modeler* que vous renforcerez avec du grillage ou de la filasse. On mélangera le plâtre à la manière des staffeurs de cinéma. Verser du plâtre dans de l'eau, mélanger, appliquer la première couche de la pâte obtenue au gros pinceau dans votre moule en *alginate*, ceci afin d'éviter les bulles d'air. Puis les suivantes par paquets, avant de laisser sécher. Démouler et faire un trou au niveau de la lèvre supérieure, pour une meilleure évacuation ultérieure de la mousse de latex (photo 2). Pour pouvoir manipuler aisément ce positif facial en plâtre, nous allons construire une poignée à l'intérieur. On peut employer, soit un morceau de bois, ou bien du grillage, renforcé et collé avec du plâtre.

SCULPTURE DU PERSONNAGE

Je m'inspire ici des créatures de **Legend**, imaginées par Rob Bottin. Pour votre sculpture, utiliser de la terre glaise ou de la plastiline, que l'on étend sur le positif et façonne à sa guise. Pour lisser, servez-vous d'un pinceau fin imbibé de *white spirit* (photo 3).

MOULAGE DE LA SCULPTURE

Mouler cette sculpture en employant la méthode de manipulation du plâtre décrite dans la deuxième étape (voir plus haut). Renforcer votre moule, toujours avec du grillage ou de la filasse, laisser sécher, puis démouler. Avant de procéder au tirage du masque en *mousse de latex A 150*, appliquer de l'agent démoulant (vendu avec la mousse) à l'intérieur du moule, ainsi que sur le positif en plâtre. Laisser sécher.

MASQUE EN MOUSSE LATEX

La *mousse A 150 à chaud* se présente sous la forme de 5 flacons (447F les 450gr., chez *Adam*). Pour un masque facial, nous employons ces doses : 1) *base latex* : 210gr., 2) *L18* : 24gr., 3) *S 30* : 40gr., 4) *G. 14* : 18gr. et 5) *R 3* : 5gr.

Mélanger *L 18* et *S 30* à la main. Verser la *base de latex*. Puis battre à vitesse 4 durant 3mn avec un batteur électrique (photo 2). Vous pouvez ajouter deux pipettes d'*ammoniaque*, cela allège la *mousse de latex* et forme de plus grandes bulles. Attention, l'*ammoniaque* est un produit dangereux à manipuler, respecter les précautions d'usage indiquées sur le flacon.
Ajouter ensuite *R 3* et *G 14*, puis battre durant 15 secondes maximum. Si vous devez colorer votre masque, au préalable, vous pouvez ajouter 7% du poids de la *base de latex*, en *peinture acrylique* de votre choix. Normalement, votre mousse catalysera au bout de deux minutes environ. Verser cette mousse dans le moule, introduire ensuite délicatement le positif facial, et enlever le surplus de *mousse* qui s'évacuera par le trou pratiqué antérieurement.
Faire cuire dans un four électrique à 100 degrés (thermostat 1 ou 2) durant quatre heures. Votre masque est prêt, il ne reste plus qu'à le décorer, le peindre, lui ajouter perruque, dents ou autres accessoires.

Bon courage, et surtout bonne imagination, car les effets spéciaux ne demandent pas seulement une bonne technique, mais aussi de l'inspiration pour une véritable création artistique. Pour tout renseignement complémentaire, vous pouvez me contacter.

Hervé CALLEYA-MARTIN
8, rue du Capitaine Madas, 75018 Paris.
Tél.: 42-63-91-43.

Pour tous les produits cités : *Adam Montparnasse*, 11 Bd. Edgar Quinet, 75014 Paris. Métro Edgar Quinet.



Deux autres créations réalisées sur le même principe.



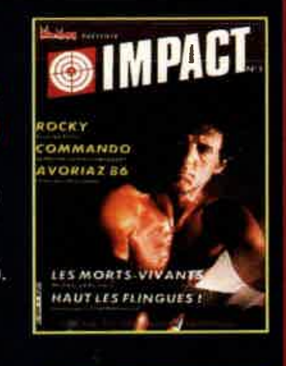
COMMANDEZ LES ANCIENS NUMEROS

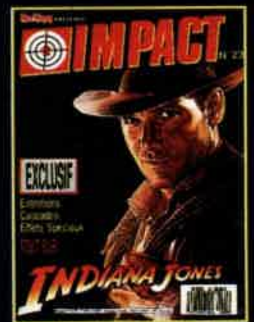
MAD MOVIES

23 La série des Dracula, Mad Max II.
26 Les "Mad Max", Cronenberg, Avoriaz 83.
27 Le Retour du Jedi, Creepshow.
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984.
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava.
31 Indiana Jones, l'Héroïc-Fantasy.
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages.
33 Gremlins. Les effets spéciaux d'Indiana Jones.
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985.
35 Terminator, Brian de Palma, Wes Craven.
36 Day of the Dead, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator.
37 Mad Max III, Legend, Ridley Scott.
37 Hors-série : Tous les films de James Bond.
38 Rick Baker, Retour vers le Futur, Fright Night.
39 La Revanche de Freddy. Avoriaz 1986.
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock.
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma.
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type.
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton.
44 Massacre à la Tronçonneuse II, Stephen King.
45 La Mouche, Star Trek IV. Avoriaz 1987.
46 King Kong et les autres, Bloody Bird, L'Exorciste.
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy III, Evil Dead II.
48 Evil Dead II, Les Maîtres de l'Univers, Creepshow II.
49 Dossier Superman, Hellraiser, La série B américaine.
50 Robocop, The Hidden, Effets spéciaux, House II.
51 Star Trek IV, Robocop, Avoriaz 1988.
52 Running Man, Hellraiser II, les films de J. Carpenter.
53 Near Dark, Maniac Cop, Dossier "zombies".
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les "Vendredi 13".
55 Roger Rabbit, les films de "Freddy", Bad Taste .
56 Beetlejuice, Freddy IV, Near Dark, Cyborg.
57 The Blob, Fright Night II. Avoriaz 1989.
58 Entretien Cronenberg, Invasion Los Angeles.
59 Batman, Hellraiser II, The Craignos Monsters (1).
60 Freddy 5, Re-Animator 2,The Craignos Monsters (2).
61 Indy 3, Abyss, Batman, The Craignos Monsters (3).
62 Spécial SPFX: Star Wars, etc... The C. Monsters (4).
63 Avoriaz 1990, Simetierre, Bride of Re-Animator, etc.
64 Freddy, Basket Case II, Nightbreed, Frankenstein.
65 Total Recall, Les Tortues Ninjas, Akira.
66 Gremlins II, Highlander II, The C. Monsters (5).
67 Robocop II, Dick Tracy (SPFX), The C. Monsters (6).
68 Les Tortues Ninjas, Darkman, George Lucas.
69 Avoriaz 91, Highlander II, L'Exorciste, La Suite.
70 Predator II, Massacre à la Tronçonneuse III.

IMPACT

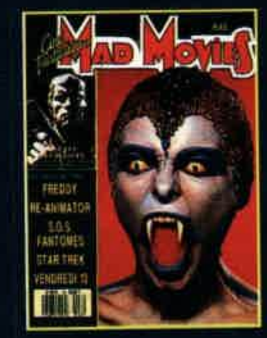
1 Commando, Rocky IV, George Romero, Avoriaz 86.
2 Highlander, Rutger Hauer, Michael Winner.
3 The Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive.
4 John Badham, Jack Burton, Sybil Danning, Critters.
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch.
6 Daryl Hannah, Dossier "Ninja", Day of The Dead.
7 Crocodile Dundee, Harrison Ford, Nastassia Kinski.
8 Les trois "Rambo", Dolls, Evil Dead II.
9 Freddy III, Tuer n'est pas jouer, Indiana Jones 2.
10 Predator, L'Arme Fatale, Brian de Palma.
11 Kubrick, Les Incorruptibles (De Palma), Superman IV.
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser.
13 Avoriaz 1988, Lucio Fulci, Le "hard Gore", J. Chan.
14 Hellraiser II, Rambo III, Elvira, Harrison Ford.
15 Double Détente, les "Emmanuelle", Beetlejuice.
16 Spécial Rambo III, Cyborg, Munchausen.
17 L'Ours, Freddy IV, Roger Rabbit, Rambo III.
18 Les "Inspecteur Harry", Avoriaz 1989, Tsui Hark.
19 Avoriaz 89, Phantasm 1 et II, Faux Semblants.
20 Indiana Jones, Simetierre, entretien J. Carpenter.
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme.
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2.
23 Spécial les trois "Indiana Jones", The Punisher.
24. Ciné-muscles: Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop II, Total Recall, Entretien : R. Corman.
26 Dossier "Super Nanas", Maniac Cop II, Eff. Spéciaux.
27 Gremlins II, Jean-Claude Van Damme, Jackie Chan.
28 Robocop II, Dick Tracy, Gremlins II.
29 Total Recall (SPFX), Rocky V, Van Damme.
30 Avoriaz 91, Rocky V, Cabal, Envoyé Spécial.
31 Coups pour Coups, Highlander II, le retour du Western.



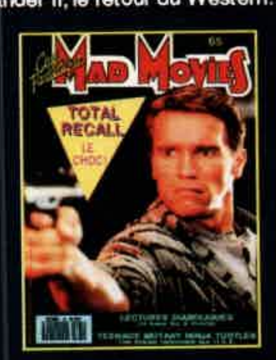


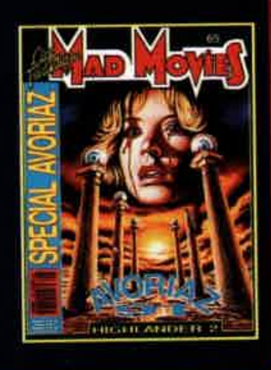












BON DE COMMANDE

Pour commander: découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement, à MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.

MAD MOVIES

				23	26	27	29	30	31
32	33	34	35	36	37	38	39	40	41
42	43	44	45	46	47	48	49	50	51
52	53	54	55	56	57	58	59	60	61
62	63	64	65	66	67	68	69	70	37HS

IMPACT

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11
12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22
23	24	25	26	27	28	29	30	31		

Chaque exemplaire: 20F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon de commande (Mad 1 à 22, 24, 25 et 28 : épuisés). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon: 5F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM ____________ PRENOM ____________

ADRESSE ______________________________

____

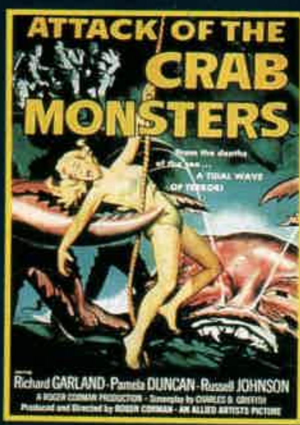
____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, réglement joint.

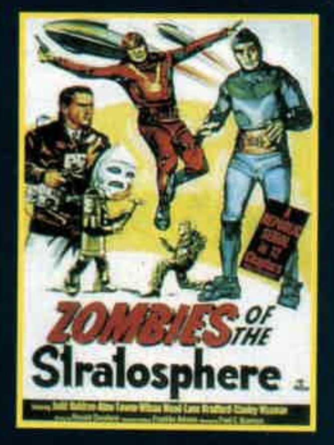
THE

CRAIGNOS MONSTERS

Part 8 : Déjà, comme le temps passe !









Voici la huitième partie (et aucune n'est revenue, jusqu'à présent) de notre album secret si riche en découvertes hallucinantes. Vampires, loups-garous, extraterrestres, monstres japonais, super-héros poussifs, démons, tueurs fous et robots d'opérette s'y côtoient joyeusement dans une ambiance torride de kermesse rétro. Et pendant ce temps-là triomphaient de soi-disant chefs-d'œuvre sur nos écrans. Quelle injustice ! Rendons-leur vite cet hommage aussi tardif qu'amplement mérité.

LA LOBA

1964. Mexique. De Rafael Baledon. Avec Kitty de Hoyos et Joaquim Cordero.

Un vilain loup-garou sème la terreur les nuits de pleine lune. Or, au Mexique, il faut savoir qu'il y a davantage de pleines lunes que partout ailleurs, puisque le film se déroule essentiellement la nuit et toujours en période de pleine lune. Oui, c'est très curieux. Alors que les autorités comptabilisent sans entrain les victimes, nous apprenons en fait qu'il existe, non seulement un loup-garou, mais aussi une louve-garou. Aououououhh ! Résultat, les deux personnages, traqués par la population, mourront dramatiquement dans les bras l'un de l'autre. Et encore, il ne faut pas trop se plaindre, car ils auraient bien pu nous faire des petits, entretemps, les coquins...





SATANIK

1968. Italie/ Espagne. De Piero Vivarelli. Avec Magda Konopka, Julio Pena et Armando Calvo.

Tiré d'une BD italienne, tout comme le **Danger Diabolik** de Bava l'année précédente, **Satanik** conte les exploits meurtriers d'une femme très laide. Son savant de patron ayant découvert un stupéfiant sérum de jouvence, elle le supprime et l'absorbe (le sérum, bien sûr !) pour devenir une perfide aventurière à la beauté fatale. Hélas, les effets de la potion ne durent guère et, telle un Jekyll/Hyde, mais à l'envers, elle redevient souvent la vilaine mégère du début (en clair, on lui recolle vite fait des produits de maquillage plein la figure, pour les lui ôter après absorption de la drogue. Comme quoi, c'est assez simple). La malheureuse, bientôt lasse et pistée par la police - quelle idée aussi de se faire appeler Satanik ? Pour se faire repérer, c'est vraiment de première... - sautera elle-même de la berge d'un ravin (pas juif s'abstenir. Ou alors c'est moins drôle...) où elle demeure encore actuellement.

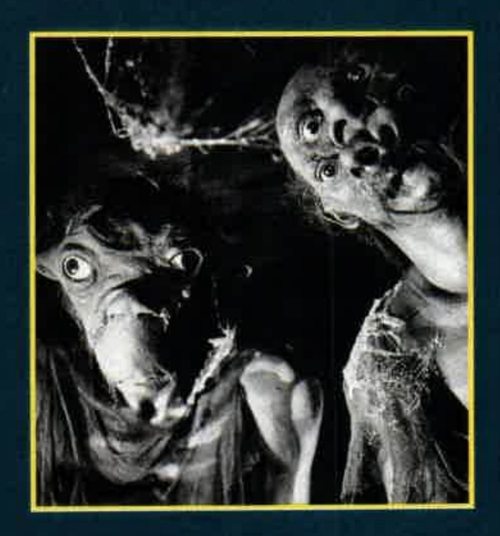
THE GREEN SLIME

(Bataille Au-delà des Etoiles)

1968. Japon/ U.S.A. De Kinji Fukasaku. Avec Richard Jaeckel et Luciana Paluzzi.

Tourné en 68, mais renvoyant directement aux films de SF des années 50, ce **The Green Slime**, co-produit par le Japon et les U.S.A. (était-ce bien nécessaire de se mettre à deux pour nous balancer ça ?), s'avère assez croquignolesque.
Des astronautes ayant exploré un astéroïde menaçant de venir heurter la Terre en ramènent une bave verte (the green slime, you known ?) qui va bientôt se changer en plusieurs monstres à tentacules passablement rigolos. En effet, jamais figurants en costumes de caoutchouc n'ont autant ressemblé à... des figurants en costumes de caoutchouc ! Comme ces créatures bouffent de l'énergie et se reproduisent comme des bêtes, tout le monde est bien contrarié. Heureusement, le beau commandant se sacrifiera pour la survie de l'humanité. Merci, mon Commandant, c'est trop, fallait pas...





FOUR SKULLS OF JONATHAN DRAKE

1959. U.S.A. D'Edward L. Cahn. Avec Eduard Franz, Valerie French et Henry Daniell.

Une étrange malédiction frappe une famille dont tous les hommes meurent dès qu'ils atteignent l'âge de 60 ans. Une maladie très rare où les secours de la médecine s'avèrent souvent sans effets. A l'origine, nous découvrirons une vengeance datant de deux siècles, provoquée par le massacre d'une tribu d'Indiens réduiseurs de têtes, et dont le sorcier survit de nos jours en cousant sur son corps la figure d'autres personnes. Son serviteur, les lèvres cousues, lui aussi (suffit plus qu'à lancer un avis de recherche dans *Modes et Travaux* pour découvrir le coupable...), sans doute pour ne pas qu'il dénonce son maître, exécute ses sentences jusqu'à ce que le méchant sorcier retombe en poussière à l'issue du récit. Bien fait pour lui !



DEVIL GIRL FROM MARS

1954. G.B. De David MacDonald. Avec Patricia Laffan, Hazel Court et Adrienne Corri.

Une jolie Martienne, assistée de son fidèle robot, Chani, vient chasser des mâles robustes qu'elle destine à la reproduction fébrile auprès de ses consoeurs martiennes. Résultat, tout le monde se tire, pensant qu'il s'agit de se taper le robot. Faut le comprendre, le monde. Pourtant le monstre d'acier est mignon comme tout, avec son joli giro-phare sur la tête et un tableau de bord design sur la poitrine, par ailleurs ferme et galbée.
Un solide héros saura généreusement se sacrifier pour notre belle patrie, en sabotant la soucoupe et en supprimant du même coup cette entreprenante envoyée spatiale. Quant aux Martiennes, elles nous attendent toujours, si ça se trouve..

VIJ (Vii)

1967. U.R.S.S. De Constantin Erchov et Georgui Kropatchov. Avec Leonide Kouravliev.

Tirée d'un conte ukrainien de Gogol, qui inspira notamment **Le Masque du Démon** de Mario Bava, l'histoire relate les démêlés d'un jeune apprenti moine (faut déjà être vicieux !), responsable de la mort d'une sorcière, avec une cohorte de créatures innommables autant qu'innombrables surgies des enfers. Il doit, durant trois nuits, résister à de nombreux sortilèges et, buvant abondamment pour surmonter sa peur, il aperçoit hélas encore davantage de monstres. Et plus il boit, plus il en voit (pas étonnant...). L'ennui, c'est que plus il en voit et plus il se remet à boire, évidemment. Il vient d'inventer le mouvement perpétuel.
Il va maladroitement tenter d'exorciser tout ce joli monde, avant de succomber au matin du troisième jour. C'est presque aussi triste que la Chèvre de Monsieur Seguin, ce truc !



MALTESE BIPPY

1969. U.S.A. De Norman Panama. Avec Dan Rowan, Dick Martin, Carol Linley et Fritz Weaver.

Le jour où l'on dressera les chiens à conduire eux-mêmes les kakawazakis, sûr que nos problèmes de trottoirs se verront enfin résolus. De plus, il leur suffira de battre l'air de la queue pour, en même temps, faire gouvernail et économiser l'essence. De quoi éliminer la guerre le long des golfes pas très clairs, pas vrai ?
Dans une vieille demeure, hantée bien entendu (vous êtes ici chez vous...), on tourne un film érotique, ce qui ne peut pas faire de mal, mais cela va bientôt tourner au drame, lorsque les protagonistes se transforment, qui en homme-loup, qui en vampire burlesque (attention au retour du jet d'ail !). On s'aperçoit vite qu'il s'agit d'un rêve, où les situations progressent en fonction de la volonté du dormeur. Malgré l'issue assez tragique (tout le monde meurt), on pourra à loisir reprendre le récit et proposer ainsi plusieurs fins différentes aux spectateurs.





UCHUJIN TOKYO NI ARAWARU

(Le Satellite Mystérieux)

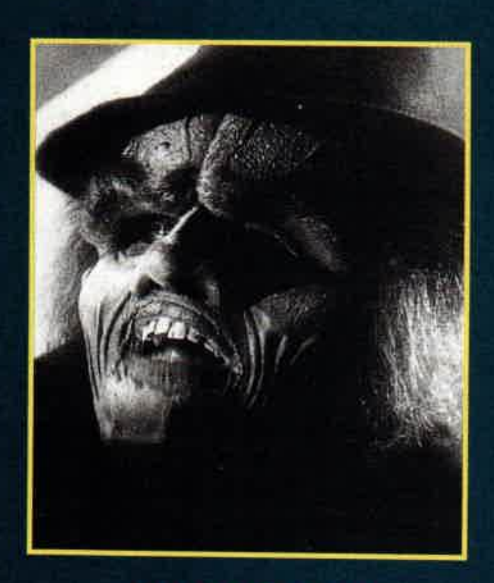
1956. Japon. De Koji Shima. Avec Toyomi Karita, Keizo Kawasaki et Shozo Manbu.

Je m'excuse d'interrompre votre lecture, mais il se passe des choses graves. De gigantesques extraterrestres venus de la planète Paira envahissent en effet notre monde. Tels les envahisseurs chers à notre David Vincent, ils diffèrent très légèrement de nous. Avec, notamment, une taille d'une dizaine de mètres, une apparence d'étoile de mer et un œil au beau milieu de tout ça. Oui, réflexion faite, ils diffèrent même pas mal, excusez-moi.
Heureusement, ils vont prendre forme humaine pour nous avertir qu'un astre approche et vient nous menacer. Allons bon, à quoi vont ressembler ses habitants ?
Encore une fois, un brave savant découvrira une bombe ultra-sophistiquée qui réduira la menace en fumée, montrant bien là qu'il existe une bonne et une mauvaise utilisation atomique. C'est comme avec l'armement, mieux vaut succomber sous les coups d'armes défensives (on ne vend plus que des armes défensives, d'ailleurs), car elles font moins mal que les offensives.

DARK INTRUDER

1965. U.S.A. De Harvey Hart. Avec Leslie Nielsen, Gilbert Green et Warner Klempereur.

En 1900, à San Francisco, un enquêteur plus ou moins parapsychologue tente d'élucider une série de meurtres particulièrement horribles. D'après lui, l'affaire est claire : il s'agit bien de crimes. C'est déjà ça !
Il s'apercevra que l'auteur de ces forfaits n'est autre qu'un authentique monstre venu des enfers dont il serait lui-même le frère. L'angoisse...
Heureusement que le très beau chapeau équilibre mollement la beauté farouche du personnage. Encore que...
Il s'agit là du pilote d'une série télé jamais tournée (**Black Cloak**), et déjà aperçu sur *FR3* sous le titre **La Creature des Ténèbres.** *FR3*, qui n'accueille heureusement pas que les programmes de la 7, parce que dans le genre "Au gros dodo ce soir", ils font assez fort !



CRACKED NUTS

1941. U.S.A. De Edward Cline. Avec Dorothy Farrell, Stuart Ewin, Mischa Auer, William Frawley et Shemp Howard.

Formé à l'école du burlesque américain, le réalisateur ne pouvait que verser dans la gaudriole en abordant la science-fiction. Ce qu'il fait sans complexe, le bougre, dans cette comédie tournant autour d'un robot comme on les aime ici, portant à la fois une très jolie perruque et la main sur le sexe faible. L'acteur, évidemment très prisonnier du rôle (comment faisait-il pour sortir de son costume ?) n'était autre que Shemp Howard, le frère d'un des trois Stooges, qu'il remplacera d'ailleurs plus tard au sein du trio.
Petite déception vers la fin, car on apprend qu'il s'agissait d'un faux robot. Exit l'argument science-fictionnel. On se disait aussi...



TARGET EARTH

1955. U.S.A. De Sherman A. Rose. Avec Richard Denning, Virginia Grey et Richard Reeves.

Après une attaque massive sur Chicago par des robots meurtriers (si, si !), seulement six habitants ont survécu et, manque de pot (compte-tenu du contexte, évidemment), figurez-vous que certains sont des gangsters. Les robots poursuivent leur destruction et ne semblent pas prêts à plaisanter, avec leurs bras en forme de pince à sucre et leur oeil meurtrier qui lance des rayons foudroyants. Mais un savant trouve le défaut de leur cuirasse sous la forme d'ultra-sons que les robots ne peuvent décidément pas supporter. Du rap français, sans doute ! Là, bien sûr, n'importe quel envahisseur sensé quitte aussitôt la planète. Déjà nous, si on pouvait...
Le couple gagnant survivra, tel des Adam et Eve dans un joli monde sans guerre restant à reconstruire. Et tout ça pour engendrer bientôt de nouveaux marchands d'armes, vous allez voir !





THE SLIME PEOPLE

1963. U.S.A. De Robert Hutton. Avec Robert Hutton, Susan Hart et Les Tremayne.

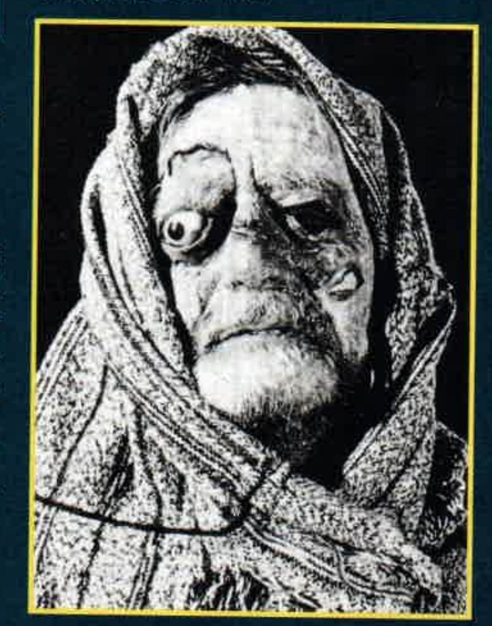
- Coucou, qui c'est ?
- C'est The Slime People, aïe, au secours...
- Damned, I'm decouverted... Flûte alors !

De curieuses créatures sortent des égoûts et terrorisent moyennement la population, tout en faisant crouler de rire les spectateurs. Décidées à s'installer chez nous, elles veulent ériger un dôme de brouillard sur Los Angeles, ceci afin de faire baisser la température, car elles adorent le froid. Au lieu d'émiger tranquillement au Pôle Ouest, les connes ! Je dis ça parce que les pôles Nord et Sud sont encore décidément par trop fréquentés. En fait personne ne croit à cette pittoresque invasion, d'autant que les malheureuses bêtes n'apparaissent qu'une par une, le producteur ayant, une fois pour toutes, décidé de rentabiliser au maximum le costume de lézard figurant les créatures. De l'amateurisme à point-là, ça en devient émouvant !

THE HAND OF NIGHT

1966. G.B. De Frédéric Goode. Avec William Sylvester, Diane Clare et Terence de Marney.

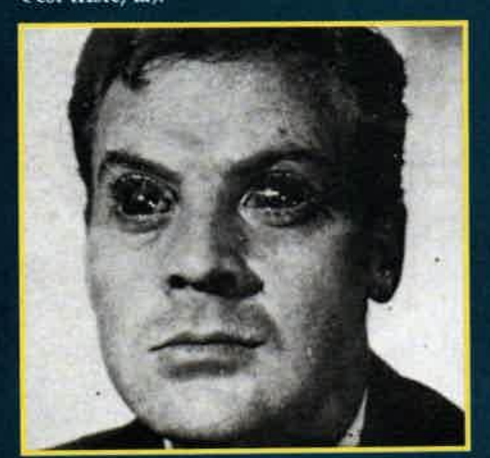
Et voici l'histoire du lépreux chevalier. Silence dans le fond, on écoute. Notre héros, rejoignant l'équipe d'une expédition archéologique au Maroc, tombe amoureux d'une splendide jeune femme qu'il rencontre nuitamment dans un superbe palace. Jugez de sa surprise lorsqu'il découvre au petit jour la belle demeure changée en ruines et qu'il apprend plus tard que la demoiselle cache en fait une princesse vampire tentant de le rallier à ses pratiques sanglantes.
Tout cela finira très mal, d'autant que la musique est signée John Shakespeare. Comment, ça n'a rien à voir ? Tiens oui, c'est vrai, ça n'a rien à voir !



THE BRAIN FROM PLANET AROUS

1957. U.S.A. De Nathan Hertz. Avec John Agar, Joyce Meadows et Robert Fuller.

Le spécialiste de la SF rigolote, John Agar (on le reconnaît justement à ses yeux), (ben oui, ses yeux... hagards) joue ici un savant nucléaire. Il tombe un beau jour sur un cerveau baladeur extraterrestre se morfondant dans une grotte dans l'attente d'un corps à habiter. Mais non, c'est pas équivoque, c'est de la SF. Où vous allez, vous ? Nommé Gor, et venu de la planète Arous, l'esprit l'utilise aux fins habituelles. A savoir utiliser la force pour conquérir la Terre. Faites pas attention, ils sont tous comme ça...
Heureusement, un autre cerveau, venu de la même planète, mais gentil, lui, investira le corps d'un chien et fournira aux humains les moyens de combattre le méchant. Et c'est ainsi qu'il périt, Gor... (arrêtez de rire, c'est triste, là).





GAMERA VS. BARUGON

(Les Monstres Attaquent)

1966. Japon. De Shigeo Tanaka. Avec Kojiro Hongo, Kyoko Enami et Akira Natsuki.

Alléché par la présence d'une somptueuse opale longue et géante, un groupe de Japonais débarque sur une petite île. Le héros la découvre dans une caverne et, lorsque l'opale longue casse, y dit (démentiel, non ? J'ai bien envie d'arrêter là d'ailleurs) : "Tiens, c'était un œuf" ! Car, en effet, le terrible Barugon (à droite) vient d'éclore et il va rapidement tuer du monde au moyen de son rayon réfrigérant. Là-dessus, Gamera, la tortue géante envoyée dans l'espace lors d'un précédent film, revient incidemment sur Terre et engage aussitôt le combat contre Barugon, ce qui arrange bien nos militaires déjà à court de projectiles. Gamera, qui sait que Barugon déteste l'eau (comme beaucoup d'entre nous, hélas, personne ne lui jettera le premier verre), attire le monstre dans un lac où il périra. To be continued...

GODZILLA VS. GIGAN

1972. Japon. De Jun Fukuda. Avec Hiroshi Ichikawa et Yuriko Hishimi.



Mais où les Japonais trouvent-ils des monstres si moches ? Ah bon, c'est une créature extraterrestre ? Ouf, vous m'avez fait peur !
Gigan, aidé du mastodonte tricéphale Guidrah, venu d'un autre monde lui aussi, combat les monstres terriens Godzilla et Anzilla. Déjà qu'on n'est pas trop content, mais on s'aperçoit en plus que les méchants (traduisez par "ceux qui ne sont pas Terriens", évidemment) se font manipuler par des extraterrestres venus conquérir la Terre, car leur planète meurt de la pollution. Gonflé, non ? Gigan, ici représenté, possède de longues griffes en forme de défenses d'éléphant, un costume qui plisse par endroits, et surtout lance un rayon meurtrier.
Bref, pas un gars comme nous. Y'a des jours où on comprend les racistes, vous savez !

TALES OF TERROR

(L'Empire de la Terreur)

1962. U.S.A. De Roger Corman. Avec Vincent Price, Basil Rathbone et Debra Paget.

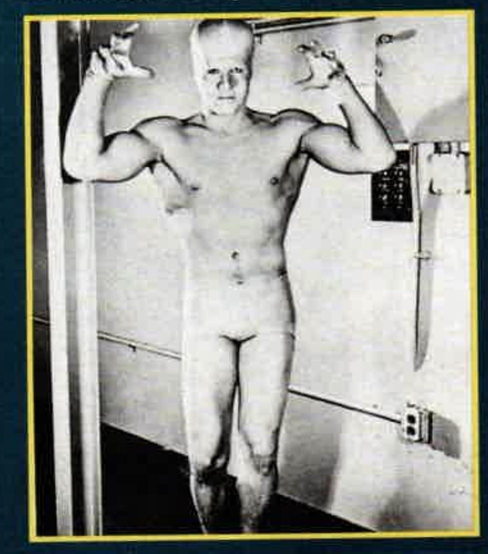
- Monsieur, échangeriez-vous votre gros pot de *Nutella* contre deux autres de marque indéterminée ? Hein ? Mais non je ne rigole pas, monsieur... Aïe, mais il est con lui, hé !
En fait Vincent Price (à gauche sur votre écran) ne fait rien qu'à se venger de son bourreau qui, l'ayant vu mourir sous hypnose, le garde en son pouvoir et tente de lui faire révéler les secrets de l'au-delà, tout en le trompant de l'autre main (enfin, façon de parler...) avec sa propre femme. Tromperie posthume, évidemment, mais quand même. Edgar Poe revenant doucement à la mode ces temps-ci, George Romero vient de signer, dans **Two Evil Eyes**, un remake impressionnant du même sujet, qui parvient même à dépasser la simple trame originale.



PHANTOM FROM SPACE

1953. U.S.A. De W. Lee Wilder. Avec Ted Cooper, Noreen Nash et James Seay.

W. Lee Wilder, dont nous avons déjà bien cerné la carrière (hélas, même cernée elle ne se rend pas !) nous raconte aujourd'hui l'histoire assez lacrymale d'un pauvre extraterrestre (pire qu'E.T., vous allez voir).
Lui, il n'a pas de pot, qu'est-ce que vous voulez. Fraîchement débarqué sur Terre, il assassine impunément car il est invisible (pas vu, pas pris !). Mais il se fait remarquer quand même, car il oublie que sa tenue, elle, ne l'est pas. Il quitte donc sa combinaison (on laisse ici planer un doux parfum d'érotisme pour les amateurs) et, cette fois, il se fait encore repérer par des infra-rouges. De plus, il s'aperçoit d'un oubli navrant : il a besoin de son casque qui contient l'air de sa planète ! A peine revigoré, il se prend les pieds dans une échelle et tombe mortellement blessé sur le sol où il va devenir enfin visible aux grands éclats de rire de toute la salle de cinoche. Ah y'a des jours où on resterait bien sur sa planète, vous savez !





CISARUV PEKAR
(Le Boulanger de l'Empereur)
1951. Tchécoslovaquie. De Martin Fric. Avec Jan Werich, Maria Vasora et Natasha Gollova.

Avec une tête pareille, on comprend pourquoi la femme du boulanger n'arrêtait pas de se faire la malle... Il s'agit là du Golem, que l'empereur emploie à sa puissance, mais qu'un boulanger détourne au profit du peuple miséreux en lui faisant fabriquer du pain. Le Golem (déjà exploité dans les versions de 1915, 1918, 1920, et par le Français Julien Duvivier, en 1935) est une statue d'argile amenée à la vie par une science occulte au service du bien. On retrouve ici la démarche de l'homme tentant d'égaler son Dieu en créant la vie, ce en quoi il se verra irrémédiablement puni. Le Tchèque Martin Fric propose là une approche caustique du thème (il filme en caustique : très bien pour les parquets !) où l'allégorie politique s'évertue à comparer la Prague du 17ème siècle et celle de l'époque contemporaire.



CARRY ON SCREAMING
1966. G.B. De Gerarld Thomas. Avec Harry H. Corbett, Kenneth Williams et Joan Sims.

Oh la vilaine bête, et en plus elle est sourde, dites donc !
Le Dr. Watt, appelé ainsi depuis qu'il ressuscita grâce à la fée électricité, aidé de sa sœur vampire, crée un monstre pas vraiment fini, dont le grand plaisir consiste à kidnapper des demoiselles. Comme ils ne savent pas très bien quoi en faire au bout d'un moment (j'aurais bien une idée, mais bon... pas la peine de se faire excommunier pour si peu), ils les recouvrent de cire et les vendent comme mannequins dans un musée. Pas con ! Deux détectives particulièrement balourds enquêtent sans trop aboutir, tandis qu'apparaissent en toile de fond une momie et un Dr. Jekyll. Un bel échantillon de la série des **"Carry on..."**, inédite chez nous, pourvue d'un humour bien britannique et particulièrement bon enfant.

SPACEMAN CONTRE SATELLITES
1958. Japon. De Teruo Ishii. Avec Ken Utsui et Minako Yamada.

Spaceman, dont nous avons déjà parlé, combat le mal avec sa force incroyable, ses super-pouvoirs, sa faculté de voler et surtout son invulnérabilité légendaire. Si vous voulez, y'a qu'au niveau du look que ça pêche un peu, mais il ne pouvait pas être bon partout, non plus. Et encore, là, il s'entoure de trois zouaves encore plus ridicules que lui, on se rend moins bien compte.
Il s'en prend ici à une organisation fasciste bien décidée à s'emparer de la Terre, et dont les ramifications s'étendent jusqu'au bout de l'univers. Elle kidnappe les enfants d'un savant terrien, et ça, les enfants, Spaceman ne supporte pas qu'on y touche. Enfin, que les autres y touchent, en tous cas. Il va donc poursuivre la fusée rebelle à travers l'espace, détruire "le Satellite Noir" (ça ne vous rappelle rien ?), délivrer les otages (et ça ?) avant de revenir tendre une poitrine méritante vers de glorieuses médailles prodiguées par la patrie reconnaissante. Pour l'hymne nippon, c'est quand vous voulez, les gars.



THE COLOSSUS OF NEW YORK
(Le Colosse de Ney York)
1958. U.S.A. De Eugène Lourie. Avec John Baragray, Mala Powers et Robert Hutton.

- Oui alors, tu vois, tu mets 2F dans la cabine là-bas, et puis elle s'ouvre, tu fais le gros caca, et quand tu sors ça nettoie tout...
- Ah dis donc, ça c'est de la SF, alors !
On transplante le cerveau d'un savant défunt dans le corps d'un gigantesque robot pour préserver toutes les bonnes idées subsistant en principe à l'intérieur. Mais hélas, son âme s'est envolée et le savant se comporte désormais en véritable hors-la-loi (mais, dites-moi, ne s'agirait-il pas là d'un film chrétien ?). Seul son fils (photo) pourra encore le raisonner, quant à sa femme, elle a perdu depuis longtemps le contact. Heureusement, conscient du mal qu'il répand, le robot préférera provoquer lui-même sa fin. C'est beau la morale !





MIGHTY JOE YOUNG
(Monsieur Joe)
1949. U.S.A. De Ernest B. Schoedsack. Avec Ben Johnson, Terry Moore et Robert Armstrong.

Voici encore un animal à la poursuite du classique **King Kong**, ou tout du moins de ses fabuleuses recettes. Pour ce faire, le récit ratisse large pour plaire à petits et grands, sans oublier de bêtifier outrageusement au passage. Le grand singe, quasiment assimilé ici à un grand gosse désobéissant, vénère sa jeune maîtresse, sauve des orphelins, boit de l'alcool, mais le regrette aussitôt après, et assiste béatement à l'idylle entre le couple de héros. Bref, il accomplit tout ce qu'on peut attendre d'un scénario flattant le nationalisme et l'anthropomorphisme satisfaits.
Mais, au fait, comment se reproduisent-ils tous ces grands singes ? C'est vrai, on ne voit jamais leurs nénettes...



EL MONSTRUO RESUCITADO
1952. Mexique. De Chano Urueta. Avec Carlos Navarro, Misroslava et Fernando Wagner.

Du fond de son labo, caché dans un cimetière, le vilain Dr. Ling conçoit un projet bien émouvant. Etant né difforme, et souffrant de l'indifférence de tous, il décide de défigurer les gens passant à sa portée. Il se modère un temps, grâce à l'affection que lui porte une jeune journaliste, mais s'aperçoit très vite que celle-ci ne voit en lui qu'un "phénomène" pour son article à sensation. Se sentant trahi, il ressuscite un homme superbe à qui il greffe le cerveau d'un monstre taré, et lui ordonne d'assassiner la jeune femme car il ne peut pas lui faire de mal. Là-dessus la journaliste et le beau zombie tombent amoureux. Du coup, bien sûr, il ne veut plus la tuer (on perd un temps !) et supprime à la place son maître, dont l'esprit passe alors dans le corps du zombie qui menace à nouveau la jeune femme (on s'en sort pas...). Elle s'en tirera quand même. Je serai bref : ouf !

Dossier réalisé par **Jean-Pierre PUTTERS**



KILLER CLOWNS

**Drôle de pari : refaire les films de science-fiction des années 50 avec ... des clowns extraterrestres !
Sérieux comme des papes, les frères Chiodo réussissent un parcours sans faute.**



Ils sont trois les frères Chiodo, et unis comme les cinq doigts de la main. Réalisateur, Stephen entame sa carrière à 13 ans sur des films super 8. Directeur artistique, son frère Charles lui prête main forte et, adulte, conçoit story-boards, effets spéciaux et look pour des longs métrages, des pubs. Le cadet du trio, Edward, exerce la profession de producteur sur **Killer Clowns**. Il construit un énorme rat mutant pour **Radioactive Dreams** et rejoint ses fran gins en 1983 au sein de la *Chiodo Brothers Production* pour le moyen métrage **Cousin Kevin**. Les Chiodo, ce sont aussi les effets spéciaux de maquillage de **Pee Wee Big Adventure** (la vieille routière à la prompte métamorphose) et des **Critters** (les petites pestes teigneuses et extraterrestres). Depuis toujours, les frangins rêvent d'un film en commun, d'un film qui mette en application toute leur expérience du cinéma. Et surtout leur amour inconditionnel des bonnes vieilles séries B ringues des années 50. **Killer Clowns** est ce film.

PIED DE NEZ

Depuis une dizaine d'années, on ne compte plus les parodies des classiques des années 50. **Monster in the Closet**, **Space Ship**, **Lobster Man from Mars**, **Night of the Creeps**... Des références bien appuyées de cinéphiles fiers de l'être, des clins d'œil complices aux initiés, des intrigues simplistes qui s'assument comme telles... Les réalisateurs de ces œuvrettes se font manifestement plaisir en s'adressant à une audience réduite. "*Killer Clowns n'est pas une parodie du genre*" plaident d'emblée les frères Chiodo. **Killer Clowns** est un authentique film des années 50, sérieux comme tout (donc drôle), filmé premier degré dans un style révolu. **Killer Clowns** est en fait la



version bariolée de **L'Invasion des Profanateurs de Sépultures**, de **The Thing**, du premier **Blob**, de toutes ces petites choses saugrenues qui peuplaient les écrans de grand papa. **Killer Clowns** démarre comme ses modèles. Un fermier et un couple de jeunes tourtereaux assistent à l'atterrissage d'un météorite dans une forêt. Ils rappliquent et découvrent un gigantesque chapiteau qui sert de vaisseau spatial à un bataillon de curieuses créatures, les Killer Clowns, venus sur le plancher des vaches remplir leur garde-manger. Les envahisseurs déciment ainsi la population d'une petite ville tandis qu'un jeune flic, deux vendeurs de glace et le couple leur mènent la vie dure...

Simple le scénario des frères Chiodo. Il serait même carrément futile, complètement inutile, si les frangins n'avaient pas choisi de métamorphoser les monstres généralement baveux, pustuleux ou visqueux, en Bozo à la dent pointue et à l'oeil jaune. C'est après avoir furtivement vu un clown calé dans le siège avant d'une voiture sur une autoroute, un soir, que Stephen et Charles Chiodo imaginent les bases du film. "*Une vision sacrément terrorisante*" s'exclame Stephen. Comme les poupées de porcelaine, les automates et les marionnettes, les clowns, fardés pour faire marrer la galerie, possèdent un don propre aux jouets de l'enfance : flanquer la pétoche à force de symboliser l'innocence, le jeu et le bon étirement des zygomatiques. Le pape du fantastique à tendance sociale, Stephen King, vient d'ailleurs d'en faire la vedette de son **It** télévisé. "*Cette image nous a marqués car une autoroute n'est certainement pas un lieu où pareil personnage doit se trouver. Vous conduisez votre véhicule dans les ténèbres et une voiture vous dépasse. A côté de la jolie conductrice, vous apercevez ... un clown. De quoi ébranler votre imagination !*" enchaîne Charles Chiodo. Cette image forte mixée avec le scénario type d'un film de science-fiction des années 50 convainc les responsables de la boîte *Trans World*. Bons princes, les producteurs bénissent les 20 pages de script des Chiodo, leur garantissent un budget de deux millions de dollars (le film paraît en avoir coûté au moins dix) et surtout la plus totale automonie. "***Killer Clowns*** *est un suspense à la Hitchcock. Ajoutez-y le traitement que Spielberg inflige au surnaturel, des personnages sortant d'un film de Fellini et notre passion pour les effets spéciaux*" explique le trio qui, bien sûr, a longuement vu et revu **Les Clowns** ... de Fellini !

LA PISTE AUX ETOILES

Pas question de rire aux agissements des **Killer Clowns**. Les fusils crachent du pop-corn meurtrier, les tartes à la crème comprennent dans leur recette une bonne rasade d'acide, leurs victimes sont tassées dans des cocons de barbe à papa... Et le vaisseau spatial, plus fort que le Mother Ship de **Rencontres du Troisième Type**, est un chapiteau dont les entrailles évoquent irrésistiblement les décors de **Planète Interdite** et des **Survivants de l'Infini**. Intentionnel. Mais, mieux que des peintures sur verre à tendances référentielles, les décors sur la toile blindée du chapiteau sont beaux, beaux comme l'environnement psychédélique d'un vieil épisode de ***Chapeau Melon et Bottes de Cuir***, beaux comme un train fantôme de fête foraine dessiné par un Dali ou un Picasso encore au berceau. "*Un train fantôme psychédélique devenu dingue*" définissent de concert les Chiodo. Et ceux-ci jouent l'absurde, le non-sens, avec un sérieux appliqué. A la tête de 8 clowns principaux et de 14 figurants, les Chiodo acceptent même de grands instants de poésie. La démarche dandinante des clowns s'enfonçant dans la nuit, le clown captivant une demi-douzaine de badeaux en leur offrant un spectacle d'ombres chinoises exécuté avec les mains, le clown fonçant sur la route au volant de sa voiture invisible, les énormes clowns sortant d'une minuscule automobile, le clown menaçant une petite fille avec un énorme maillet... Cocasse. Les frères Chiodo ont de l'imagination et respectent les règles du jeu. Un couple un peu idiot, un flic gueulard et plus que sceptique, un flic plus jeune et héroïque... Tout est là, dans **Killer Clowns**. Y compris l'apparition obligatoire du leader des aliens, l'énorme Klownzilla, frère monstrueux du Dingo de chez *Walt Disney*. Et c'est Charles Chiodo qui interprète ce monstre renvoyant autant aux grosses bêbêtes niponnes qu'au King Kong des années 30. Dans la bonne tradition du genre, il piétine quelques maquettes avant de connaître le châtiment définitif et de provoquer un somptueux feu d'artifice. Nous sommes au cirque, avec tout ce que cela implique d'hilarant et d'inquiétant. "***Killer Clowns*** *est bel et bien un film d'horreur, mais pas une parodie sanguinolente. Préparez-vous à la séquence où un clown passe la main à travers le dos d'un flic pour l'animer comme une marionnette*" conclut Charles Chiodo. Cruel oui, mais pas plus que les gigantesques coups de pied au cul que s'envoyaient les Bario's sous l'oeil réprobateur d'un Roger Lanzac permanenté.

Marc TOULLEC

Killer Klowns from Outer Space. USA. 1988. Réal.: Stephen Chiodo. Scén.: Charles & Stephen Chiodo. Dir. Phot.: Alfred Taylor. Mus.: Steve Kohn. SPFX : Dwight Roberts, Jim Kagel, Mark Sullivan, Gene Warren Jr, Kandy Westmore... Prod.: Chiodo Brothers/Trans World. Int.: Grant Cramer, Suzanne Snyder, John Allen Nelson, Michael Siegel, Peter Licassi, John Vernon, Royal Dano... Dur.: 1 H 30. Dist. vidéo : Kara Films. Sortie vidéo début mars 1991.





NEW VIDEO

TOBE HOOPER

RETOUR E[N

Depuis *Massacre à la Tronçonneus*[e ... con]sidérablement assagi. Trois bonne[s ...] et le géniteur de la famill[e ...] purgatoire télé. Il revien[t ...] série B allumée (*Spontaneou*[s ...]) télélfilm culotté (*Red Evil Terror*).

spontaneous comb[ustion]

Tobe Hooper hésite à parler de son **Spontaneous Combustion** comme d'un film à thèse. Manquerait plus que ça, Hooper donnant dans le réfléchi. Toutefois, le bonhomme se hasarde à glisser dans une scène un soupçon de pensée pure : *"Quand la bombe explose dans le désert, j'en profite pour effectuer une coupe rapide et épouser ainsi le point de vue de Dieu qui regarde tout ça de l'espace. Et alors, dans le même cadre, la lumière dégagée par l'explosion et le soleil se ressemblent. Bon, ça ne vaut pas une thèse, hein... Mais pour moi ça veut juste dire "Bon Dieu, on est carrément en train de faire quelque chose de "Tout Puissant".* Il philosophe presque, Hooper. Une bonne philosophie de série B, preuve qu'il se porte bien. *"Je ne suis impliqué dans aucun procès"*, annonce d'une voix trainante l'homme qui a rendu célèbre la tronçonneuse. *"Je sors de chez le dentiste, mais j'ai la forme. Ouais, on peut dire que tout va bien pour moi."*

1955 : Brian et Peggy Jones, pour 10.000 dollars et une nouvelle maison flambant neuve, acceptent de se soumettre à une expérience qui va leur permettre de survivre à une explosion nucléaire dans le désert du Nevada. Le couple, peu après le test, donne naissance à un petit garçon. La célébration de l'heureux événement terminée, les amoureux s'enflamment soudainement. Une mort par combustion spontanée qui est attribuée à de possibles effets du vaccin expérimental que le couple s'est vu injecté.

1989 : Sam Kramer, le fils du couple nucléaire, découvre qu'il peut déclencher des incendies à distance à chaque fois qu'il s'énerve. Aidé de sa petite amie Lisa, Sam tient, quitte à carboniser la Terre entière, à découvrir le secret bien protégé des origines de son pouvoir.

Sept millions de dollars, huit semaines de tournage en Californie, les acteurs Brad Dourif, Cynthia Bain, Melinda Dillon, Jon Cypher, et la guest-star John Landis, tout ça pour une "combustion spontanée". Quoi qu'est-ce ? Une sorte d'électricité statique puissance 100 dégagée par un humain. Dernièrement, au Japon, un gamin qui enfilait ses vêtements s'est carrément enflammé. Voilà. Tobe Hooper s'intéresse au sujet depuis quelques années, mais c'est lors d'un récent voyage à New York qu'il a trouvé comment construire un film autour de ces incendies imprévisibles et inexplicables, ces feux, follets et capricieux. *"J'étais dans ma chambre d'hôtel en train de regarder ce documentaire sur les pompiers de Boston qui devaient faire face à d'incroyables cas de combustion spontanée"* se souvient Hooper. *"Il m'est alors apparu clairement que lier ces événements au nucléaire me fournirait un sacré bon point de départ pour sortir un peu du traditionnel film d'horreur. J'ai plus conçu **Spontaneous Combustion** comme un thriller plein de mystères. Le nucléaire m'a donné la charpente d'une histoire chargée de tensions et bourrée de scènes spectaculaires."* A trop vouloir copiner avec les grands studios, en l'occurrence la défunte *Cannon*, Tobe Hooper s'est brûlé les ailes. Le retour à la production indépendante lui a rafraîchi la mémoire. **Spontaneous Combustion** le libère enfin des prisons faussement dorées d'Hollywood. *"Je n'ai pas eu à passer mon temps en négociations diverses avec des interlocuteurs de tout bord. J'ai eu la liberté nécessaire compte-tenu des circonstances. Personne n'a eu de crise cardiaque lorsque j'ai décidé de changer telle ou telle chose."* Heureusement, car s'il y a un film placé sous le signe du Changement, avec un grand "C" s'il vous plait, c'est bien **Spontaneous Combustion**. L'approche filmique de Tobe Hooper sur son dernier rejeton, *"On coupe et on colle"*, le fait bien marrer. *"J'en arrive à un point où je réduis considérablement les prises. La pellicule coûte cher. C'est dans la poche dès que j'obtiens les quelques éléments dont j'ai vraiment besoin."* Droit au but, franc du collier, adepte ressuscité de la série B. *"Attention, j'ai également réécrit le scénario au jour le jour, adapté les personnages d'après les rushes. La fin a été modifiée deux ou trois fois, au moins. A l'origine, elle était très surréaliste. Maintenant, elle est plutôt réaliste. Enfin, réaliste si on considère un homme traversant une fusion nucléaire comme un petit événement de tous les jours."* Et Hooper de rigoler...



Brad Dourif (L'EXORCISTE III, LA CREATURE DU CIMETIERE), l'un des meilleurs acteurs "fantastique" actuel.

N FORCE

II, Tobe Hooper s'est con-
dérouillées au box-office,
Tronçonneuse croupit au
aujourd'hui, avec une
Combustion) et un

ustion

Il rigolait moins quand il a failli perdre la star de son film à cause d'un embrasement mal calculé. *"On tournait cette scène où des missiles explosent autour de Brad Dourif, et la tête d'une fusée est tombée à un endroit où il n'y avait pas de protection isolante. Brad a eu de sales brûlures au bras. Finalement, ça allait, et il a tenu à reprendre le travail de suite. Mais je vous assure que je n'ai jamais eu aussi peur de ma vie. Je voyais déjà les titres dans les journaux : UN ACTEUR SE TRANSFORME EN TOAST SUR UN TOURNAGE !!! Une sacrée pub..."*
Bref, les combustions spontanées de **Spontaneous Combustion** amènent leur lot d'atrocités, mais Tobe Hooper ne limite pas son sujet original à un étalage d'horreurs. *"Avant tout, mon film est basé sur des faits scientifiques. La combustion spontanée existe depuis longtemps et grâce au film, on aura un meilleur regard sur ce phénomène. On pourra même peut-être essayer d'y trouver une explication..."*
Hooper ne vaut plus tripette au box-office. Les gros budgets de **Lifeforce** et **L'Invasion Vient de Mars** ne se sont pas convertis en grosses recettes. *Cannon* a passé l'éponge, et l'arme à gauche. Aujourd'hui, libéré de toute pression financière, Hooper respire, rayonne, savoure sa liberté créative. *"C'est le niveau esthétique de* **Spontaneous Combustion** *qui me rend particulièrement heureux. Ce film, c'est pour moi un vrai morceau de cinéma"* s'enthousiasme-t-il. Et il y a vraiment de quoi s'enthousiasmer à la vision de **Spontaneous Combustion**, série B dans la tradition des années 50. Des petits moyens, une prétention laissée au placard, un humour très noir, des effets pyrotechniques crédibles... Tobe Hooper ne se prend pas la tête et se lance à corps perdu dans ce qu'il aime vraiment. Réjouissant.

Marc SHAPIRO

USA. 1990. Réal.: Tobe Hooper. Scén.: Tobe Hooper et Howard Goldberg. Dir. Phot.: Levie Isaacks. Mus.: Graeme Revell. Prod.: Henry Bushk et Arthur Sarkissian. Int.: Brad Dourif, Cynthia Bain, Jon Cypher, Dey Young... Dur.: 1 H 33. Dist. Vidéo : CBS Fox.

red evil terror



"Ce soir, je serai la plus belle pour aller danser, oh yé"

Les tentatives récentes d'adaptation de Tobe Hooper aux règles draconiennes de la télévision n'ont pas donné des merveilles. Merdiques sont ses épisodes pour les séries ***Les Cauchemars de Freddy*** et ***Histoires Fantastiques***. Et dire que Tobe Hooper réalisa **Les Vampires de Salem** pour le petit écran en 1980 ! Tourné pour le câble, **Red Evil Terror** ne subit pas toutes les restrictions propres à un téléfilm traditionnel. Le câble permet davantage de violence, un érotisme plus explicite, une mise en scène et des images autrement moins insipides que celles imposées par le réseau national. Conscient de ses libertés de manoeuvre, Tobe Hooper se permet de tourner un film, un vrai. Pas une copie télé d'un film cinéma.
Red Evil Terror se classe dans la tradition série B chère à Hooper. Comme **Spontaneous Combustion** d'ailleurs. Le film adapte un roman écrit en 1938 par l'écrivain Cornell Woolrich et met en scène une robe d'un rouge vif cousue dans l'aube d'un prêtre aztèque mort voici des milliers d'années. Et le défunt était commis à l'éxécution de centaines d'innocents sur un autel de pierre. Sa cape renferme ainsi tout le mal de la Terre et agit sur l'inconscient des personnes qui la portent. Celles-ci ne contrôlent plus leurs inhibitions. Sexe, meurtres... La robe rouge pervertit quelques jeunes femmes, mais une étudiante vertueuse aura raison d'elle...
Tobe Hooper se risque sur un scénario casse-gueule. Le moindre écart et le ridicule fout tout le film par terre. Faut vraiment y croire pour accepter pareil script. Une robe satanique. C'est tout juste si les Japonais des plus niaises séries TV oseraient. Mais Hooper, allié à des scénaristes adroits, adeptes du premier degré, joue le jeu à fond la caisse. Et ça marche ! Dès qu'elles ont revêtu la robe rouge, les jeunes femmes se métamorphosent littéralement sans le moindre maquillage. La première se livre à une superbe danse de Salomé, la deuxième castre son mufle de compagnon après l'avoir préalablement étranglé sous la douche, la troisième égorge son dealer favori... A travers quelques moments d'hystérie, de folie pure, Tobe Hooper retrouve la veine de **Massacre à la Tronçonneuse**. Sa description d'une famille américaine (la tante alcoolique et liftée, la fille prude, jalouse et coincée, la grand-mère livide, muette sur son fauteuil roulant) flanque la frousse. Virulent. Dans le rôle d'un professeur, Anthony Perkins joue les vedettes invitées et l'héroïne de la série *Twin Peaks*, Madchen Amick, excerce un sacré pouvoir de séduction. De l'innocence, elle passe à la séduction vénimeuse avec une facilité déconcertante.

Marc TOULLEC

I'm Dangerous Tonight*. USA. 1990. Réal.: Tobe Hooper. Scén.: Bruce Lansbury et Philip John Taylor d'après un roman de Cornell Woolrich. Prod.: Bruce Lansbury. Int.: Madchen Amick, Corey Parker, Daisy Hill, R. Lee Ermey, Dee Wallace Stone, William Berger, Anthony Perkins... Dur.: 1 H 29. Dist.: CIC Vidéo.*



THE MARK OF CAIN

- A ma droite, Sean, à ma gauche, Michael. Regardez bien, je vais mélanger, hop hop hop, et maintenant jeune homme, pouvez-vous me dire qui est Sean ? - Euhhh... celui-là ? - Non, vous avez perdu, c'est l'autre.
C'est pas plus compliqué que ça de boucler une histoire mettant en scène des jumeaux. Michael a été enfermé après avoir tué, de façon horrible, une jeune fille. Quinze ans plus tard, il s'enfuit en apprenant que Sean a décidé de vendre la maison familiale. A ce moment, le scénario joue sur du velours car tout est possible, et on se prend à regretter qu'il n'aille pas plus loin encore : notamment avec la conclusion qui aurait mérité plus d'ambiguïté. Quelques bonnes scènes de suspense rachètent un déroulement attendu.

Canada. 1985. Réal.: Bruce Pittman. Int.: Robin Ward, Wendy Crewson, Anthony Parr... Dist.: Antares-Travelling.



MIDNIGHT COP

Un bien curieux film. Deux vampires, l'un flic de nuit et l'autre animateur de radio à ses heures, s'affrontent dans le Los Angeles d'aujourd'hui pour la possession d'un crâne de verre. Le premier, Nick Knight, désire retrouver son statut d'humain et entreprend de liquider Lacroix, celui qui l'a initié au monde de la nuit. On pense volontiers à **Highlander** mais aussi à **Aux Frontières de l'Aube**, à **Central Park Driver** et à **Deux Flics à Miami** pour le style de la mise en scène. Adepte des UV, Nick Knight boit du sang en bouteille, dort dans le coffre de sa voiture en cas de pépin diurne, observe l'aube sur une batterie d'écrans de télévision et traque les malfrats ! Un personnage attachant.
La description de la petite colonie des vampires d'origine française de Los Angeles est particulièrement réjouissante. Malgré de nombreux emprunts (auxquels il faut ajouter les vols nocturnes de **Génération Perdue**), Farhad Mann s'en tire avec les honneurs.

Nick Knight. USA. 1989. Réal.: Farhad Mann. Int.: Rick Springfield, Michael Nader, Laura Johnson, John Kapelos... Dist.: Partner & Partner.

WAXWORK

Apprenant qu'un musée de cire vient d'ouvrir dans leur ville, quatre jeunes gens décident de le visiter, une nuit, les imprudents ! Chacun à leur tour ils vont pénétrer dans la scène qu'ils regardent pour en devenir un participant, victime ou consentant. Le film donne dans le classique et affiche une galerie de monstres connus : loup-garou, vampire, momie, créature de Frankenstein, Marquis de Sade, morts-vivants... Avec l'air de ne pas y toucher, le réalisateur saupoudre son film d'un humour cruel. Les maquillages de *Image Imagination* sont excellemment variés et, entre autres bonnes surprises, il faut noter la prestation aristocratique de Miles O' Keefe (ex-Tarzan) en vampire.

USA. 1988. Réal.: Anthony Hickox. Int.: Zach Galligan, Deborah Foreman, Patrick McNee, David Warner... Dist.: Delta Vidéo.

LA MEMOIRE ASSASSINEE

Tourné au Canada, ce thriller efficace repose sur une idée scénaristique qui ne sera, bien sûr, révélée qu'au final. Un flic menant l'enquête sur une série de meurtres est sujet à des cauchemars récurrents dans lesquels un homme tire sur un autre, qui n'est en fait qu'un reflet dans un miroir. Il découvrira petit à petit que la CIA se cache derrière tout cela et que depuis la guerre froide, elle expérimente des techniques lui permettant d'effacer la mémoire de ses agents... Je vous laisse découvrir le reste, vous ne serez pas déçus.

Mindfield. Canada. 1989. Réal.: Jean-Claude Lord. Int.: Michael Ironside, Lisa Langlois, Christopher Plummer... Dist.: C.B.S. Fox.



LE VISITEUR

Présenté par la défunte firme *Empire* de Charles Band, **Le Visiteur** est une espèce de version science-fiction du **Limier** de Joseph Mankiewicz. Au fond des bois, dans une petite maison, un automobiliste en panne (Malcolm MacDowell) demande à une jeune femme attendant un mystérieux visiteur de pouvoir guetter une dépanneuse... A partir de ce point de là, le scénario emprunte des chemins surprenants, déroule des circonvolutions délirantes où les rôles de méchant intrus et de pauvre victime sont inversés. La femme aurait assassiné son mari et le type serait un flic... Mais c'est déjà trop simple. Le réalisateur, Arthur Allen Seidelman (responsable des débuts à l'écran d'Arnold dans **Hercule à New York**), sème ici et là des indices qui amènent à un final dingue plongeant en pleine science-fiction. Malgré la sagesse de la mise en scène, ce jeu du chat et de la souris sans cesse renouvelé accroche bien et intrigue constamment.

The Caller. USA. 1987. Réal.: Arthur Allen Seidelman. SPFX : John Buechler. Int.: Malcolm MacDowell, Madolyn Smith... Dist.: Delta Vidéo.

FUREUR PRIMITIVE

Frank, étudiant mordu par le journalisme, le sera également par un babouin alors qu'il visite clandestinement un laboratoire spécialisé dans les manipulations génétiques. Un virus le contamine et réveille en lui des instincts primaires et violents qui le poussent à mordre sa petite amie et quelques autres imprudents. Bientôt, l'épidémie ravagera le campus universitaire en pleine fête de Halloween... Sur un scénario des années 50 revisité par le sida, cette série B alerte mérite le coup d'oeil et soutient l'intérêt. Par contre, le père Rambaldi confirme qu'il n'est pas le plus doué des maquilleurs et nous livre un singe peu convaincant.

Primal Rage. Italie. 1988. Réal.: Vittorio Rambaldi. Int.: Patrick Lowe, Cheryll Arutt, Mitch Watson, Bo Svenson... Dist.: G.C.R.

LE SECRET DU DRAGON BLANC



Une multinationale, pour obtenir une concession minière dans un pays de l'Est, doit faire une étude d'impact sur l'environnement. Elle choisit un ingénieur déprimé dont elle espère pouvoir manipuler les résultats. Mais il se prend au jeu et d'affection pour la contrée, ce qui n'est pas du goût de ses employeurs qui décident de supprimer tous les gêneurs... Heureusement, la forêt est protégée par un cheval blanc aux pouvoirs magiques... Cette première coproduction américano-polonaise aux prétentions écologiques ne s'adresse qu'aux enfants. Les effets spéciaux "*remarquables*" promis par la jaquette feront s'esclaffer les plus indulgents, la palme revenant au Dragon qui est plus "*craignos monster*" que nombre des créatures reproduites dans la rubrique sus-nommée. Son cri fait penser à celui d'un Godzilla asthmatique. On a la surprise de retrouver un Christopher Lloyd méconnaissable, car au naturel ! Dee Wallace Stone a appris à interpréter une sorcière en visionnant **Blanche Neige** une centaine de fois, et en fait cent fois trop.

The Legend of the White Horse. USA/Pologne. 1985. Réal.: Jerzi Domaredzki. Int.: Christopher Lloyd, Dee Wallace Stone, Luke Askew... Dist.: C.B.S Fox.

HOBGOBLINS

Pilier de la série Z yankee, Rick Sloane s'est déjà porté coupable de **The Visitants**, l'invasion extraterrestre la plus ringue de l'histoire du cinéma (même cette nullité mythique de **Plan 9 from Outer Space** ne tient pas la comparaison), de **Vice Academy II**, pompage de **Police Academy** avec la hardeuse reconvertie Ginger Lynn Allen. Dans **Hobgoblins**, Rick Sloane pille le **Gremlins** de Joe Dante. En provenance d'une autre galaxie, de petites teignes à poils durs et dents pointues s'échappent du studio de cinéma désaffecté où elles étaient prisonnières. Un gardien de nuit niais tente d'enrayer l'invasion alors que les Hobgoblins menacent de se multiplier à la lumière du jour.
Porté vers les vannes lourdes, vers des acteurs laids et une morale déplorable (le héros essaie de prouver à sa petite amie qu'il est un mec, un vrai), Rick Sloane s'essouffle à animer des marionnettes immobiles et gargouillant du bide à loisir.

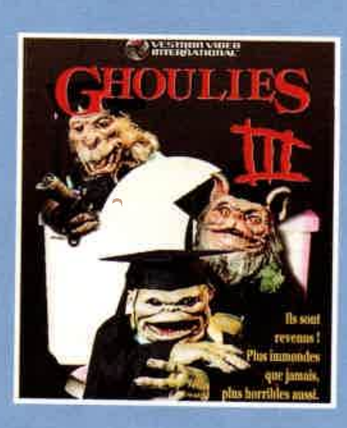
USA. 1988. Réal.: Rick Sloane. Int.: Tom Bartlett, Page, Steven Boggs... SPFX : Kenneth J. Hall. Dist.: Partner & Partner.



GHOULIES III

Une nymphomane insatiable, un gros bouffeur de pizzas, des pets sonores, un Japonais amateur d'électronique... Le réalisateur de **Vendredi 13 n°7** ne lésine pas sur la grivoiserie, les concours de jets de pisse, les lourds clins d'œil cinéphiliques (**2001, L'Odyssée de l'Espace** évidemment avec un frigo bourré de bières)... C'est la semaine des farces dans le bahut et deux bandes rivalisent de conneries pour décrocher la couronne du roi des blagueurs. Poupée gonflable, flic portant des dessous féminins... Ici, on ne donne pas dans la dentelle. Le trio de créatures à poils surgies de la cuvette de chiottes gothiques casse tout, jure abondamment, picole et apparaît dans les endroits les plus insolites, une pissotière par exemple... Du niveau des meilleures tranches du *Collaro Show* et de **Porky's**, **Ghoulies III** joue à fond la carte de la vulgarité. A condition de ne pas être allergique aux gros rires qui étranglent, on peut y prendre un certain plaisir.

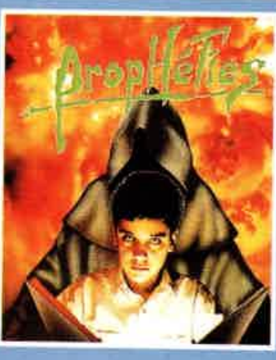
Ghoulies go to College. USA. 1990. Réal.: John Carl Buechler. Int.: Kevin McCarthy, Eva LaRue, Evan MacKenzie, Griffin O'Neal... Dist.: Delta Vidéo.



UNINVITED, L'INTRUS

Le "grand" réalisateur de **Skinhead** et de **Terreur Extraterrestre**, Greydon Clark, traite du cas d'un matou de laboratoire que les cellules irradiées transforment de temps à temps en monstre. Le Raminagrobis nucléaire monte à bord d'un yatch fréquenté par un trio de malfrats en fuite et quelques teenagers idiots.
Comme à son habitude, Greydon Clark accumule les erreurs. Dès les premiers instants, il use d'une caméra subjective qui donne l'impression qu'on a à faire à un chat volant. Lorsque celui-ci se métamorphose, il devient une grosse touffe de poils ébouriffés dans laquelle un marionnettiste passe la main... Quelques effets gore, un huis-clos, des seconds rôles connus qui font leur numéro... Clark sait néanmoins faire avaler la pilule.

Uninvited. USA. 1987. Réal.: Greydon Clark. Int.: George Kennedy, Alex Cord, Clu Gulager, Toni Hudson... Dist.: Partner & Partner.



PROPHETIES

C.I.C. est bien cachotier qui omet de préciser que ce téléfilm fait partie de la série *Vendredi 13*. Les précedentes sorties sous le titre *Vendredi Maudit* auraient-elles épuisé le filon auprès de la clientèle ? Etrangement, comme dans l'épisode *La Secte des Pentites*, l'action se déroule dans une période difficilement situable et la France que nous y découvrons va déclencher des éclats de rires dans les chaumières. D'accord, les protagonistes s'occupent d'une boutique d'antiquités, mais de là à nous montrer un village de notre beau pays comme s'il s'agissait des Carpathes, il y a des limites. La seule voiture que l'on y trouve est une pauvre vieille DS... Ceci dit, il y a une ambiance incontestable qui rehausse une histoire conventionnelle de livre maléfique dont les prophéties permettront au Diable de dominer le monde. Dans le cadre de la série, les personnages évoluent de façon surprenante et ne sont pas inconsistants.

The Prophecies. USA. 1989. Réal.: Tom McLoughlin. Int.: John D. Le May Robey, Christopher Wiggins, Fritz Weaver... Dist.: C.I.C. Vidéo.

Marcel BUREL

TONTON MAD VS. THE FLYING JAQUETTE (4)



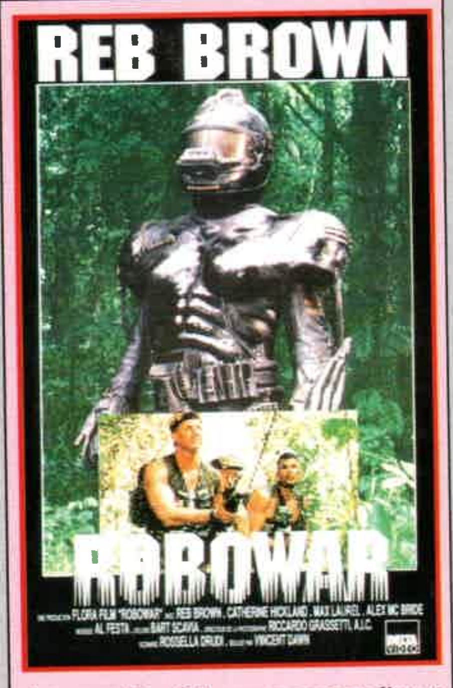
Deux films pour le prix d'un ? Pas vraiment. **Spider, l'Horrible Invasion** tente ici d'amalgamer **The Giant Spider Invasion** (**L'Invasion des Araignées Géantes**, le film effectivement sur la cassette) et le **Kingdom of the Spiders** (de John Bud Carlos) connu en France en tant que **L'Horrible Invasion.** Il suffit de mélanger très fort les deux titres pour obtenir ce produit montrant hélas le moins intéressant des deux. Sauf si l'animation rigolote des bestioles (des engins baladent vaille que vaille de grosses araignées au format) ne vous amuse un instant. Comme quoi, c'est bien toujours les meilleurs qui s'en vont !

Jaquettes détournées, slogans ringards, titres mensongers, ou encore illustrations délirantes, explorons tous ensemble l'univers étrange de la vidéo en folie...

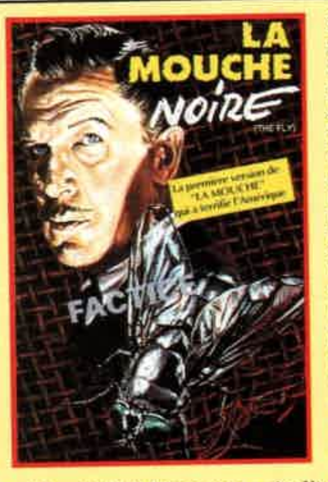
Avec cette quatrième livraison des exemples les plus flagrants de nombreux détournements abusifs, nous avons enfin l'impression d'avancer quelque peu et d'apercevoir le bout du tunnel. Bien sûr, nous ne parlons pas là des exemples visuels que nous vous proposons à chaque fois - qui visent, eux, davantage l'aspect récréatif du sujet et que nous ne pourrons jamais épuiser tout à fait - mais plutôt des titres fournis dans notre lexique, qui tente de redonner à chaque film sa véritable identité, lorsque celuici bénéficia d'une sortie en salles.
Nous insistons sur ce dernier point car certains lecteurs nous signalent des exemples de ce qu'ils croient être un détournement au regard du titre original, mais qui ne représentent en fait qu'un simple titrage français d'un film non encore sorti chez nous. Libre aux distributeurs d'intituler à leur gré un film inédit, là n'est pas notre propos. Merci encore, pour leur aide, à Philippe Redon, R. Belardini, Jean-Philippe Blondel, Alain Thys, et à nos copains de Vidéo'Clock.

Eh oui, ça nous rappelle **Enemy**, mais ici l'ennemi c'est bien entendu le distributeur qui tente de rajeunir un **Contact** plutôt poussiéreux. Car il s'agit en fait du film **Trog** (voir Craignos Monsters, *Mad* 62), de Freddie Francis, datant de 1970. Une histoire de chaînon manquant découvert dans une grotte et ramené à la civilisation.
Comme le soulignait le chroniqueur vidéo in *Mad* 49, le maquilleur n'a pas tout compris lorsqu'on lui a demandé : "*Coco, tu me fais un monstre mi-homme mi-singe*"... Il en a conclu que le haut devait faire singe et le bas humain. D'où l'aspect grotesque du personnage, qui décrédibilise pas mal la jolie histoire.





A part créditer Schwarzenegger en lieu et place de Reb Brown sur la jaquette, on a tout fait pour que le client pense aussitôt à **Predator** en apercevant ce **Robowar** à l'étalage des vidéo-clubs. Il faut ajouter à la charge des responsables que le récit et la mise en scène ne font rien qu'à parodier (avec un sérieux inébranlable, c'est ça qui est drôle) l'œuvre originale. Comme quoi il ne s'agit pas d'un hasard.
Aux manettes, et derrière le pseudo de Vincent Dawn, se cache toujours l'indescriptible Bruno Mattei, dont personne n'aura oublié les savoureux **Virus Cannibale** (Aie, au secours, je suis touché !), **Pénitencier de Femmes** (non, laissez-moi, les gars, je retarde votre marche...) et autres **Rats de Manhattan** (Argh ! Le coup de grâce...).

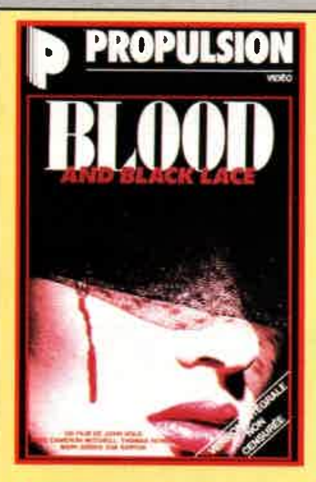


Si vous avez vu le premier, inutile de chercher le second, car il s'agit du même. On se demande aussi l'intérêt de retitrer **Death Dreams** un film intitulé **The Fly**, et déjà appelé en France **La Mouche Noire** (Kurt Neumann, 1958). Quant au slogan, il continue de brouiller les cartes avec son "*Avant elle volait seulement, maintenant, elle pense comme vous et moi*". On rappelle que la mouche ne pense pas dans le film, mais qu'au contraire c'est l'homme qui continue à penser avec la tête de la mouche (ce qui est tout à fait illogique, soit dit en passant...). Notons aussi les pieux efforts du gars qui a pondu cet hardi résumé au dos de la jaquette : "*Une de ses expériences a mal tourné car une simple mouche qui passait par le labo a reçu la tête du savant sur son corps tandis que lui-même se faisait réintéger la tête de la mouche sur les épaules...*" Diable !
Pour ceux qui ne visualiseraient pas bien l'opération, ne pas hésiter à faire un schéma...





Annoncé un temps sous le titre de **House III**, le film de James Isaac voit finalement le jour sous celui de **Horror Show**. Par quel hasard cette sortie vidéo récente reprend-elle **House III** ? Mystère. D'autant que David Blythe se voit désormais crédité à la réalisation et que le visuel de l'affiche ne cadre plus du tout avec le sujet du film. N'importe, le slogan enfonce bravement le clou : "**House** vous a fait frissonner, **House II** était très bizarre, **House III** vous fera hurler de peur."
Vous voilà prévenus...
On pense doucement à ce qui se passe à l'heure actuelle en Italie. Les **Evil Dead** ayant connu le succès sous les appellations respectives de **La Casa I et II** (casa : maison : house, bien sûr), ces finauds d'Italiens s'amusent désormais à rebaptiser tout ce qui bouge de ce nouveau label. Ainsi **La Casa III** (*La Maison du Cauchemar*), **La Casa IV** (*Witchboard*) ou **La Casa V** (*Au-Delà des Ténèbres*), et il n'y a pas de raisons pour que cela s'arrête. Décidément, cela tient à peu de choses, le succès ! (Comment, vous dites, ma chère Rika Zarai ? Ah oui, c'est ça, "*Vive la Casa d'choc*"... Dehors !).



Si vous désirez savoir d'où Dario Argento tirait sa première inspiration au glorieux temps du giallo italien, la vision de ce **Six Femmes pour l'Assassin** (de Mario Bava, 1964) devrait vous en apprendre de belles. Encore vous faudra-t-il l'identifier au travers de ses multiples commercialisations successives, dans un marché vidéo à l'univers impitoyable. En voici deux exemples, mais il en existe d'autres (dont un, étonnamment intitulé **L'Atelier de la mort**), qui dissimulent ce vénéneux produit. Le plus surprenant reste ce nom de John Hold à la mise en scène. Si le réalisateur italien utilisa occasionnellement le pseudo de John M. Old (et non John Hold), en revanche il signa bien ce film du nom de Mario Bava. Une façon supplémentaire de brouiller les cartes de la part de gens sachant parfaitement ce qu'il font puisque **Blood and Black Lace** n'est autre que le titre de son exploitation américaine à l'époque de sa sortie. Un novice n'aurait pu le connaître et il s'agit donc, au-delà du traditionnel détournement, d'un savant clin d'œil aux cinéphiles.



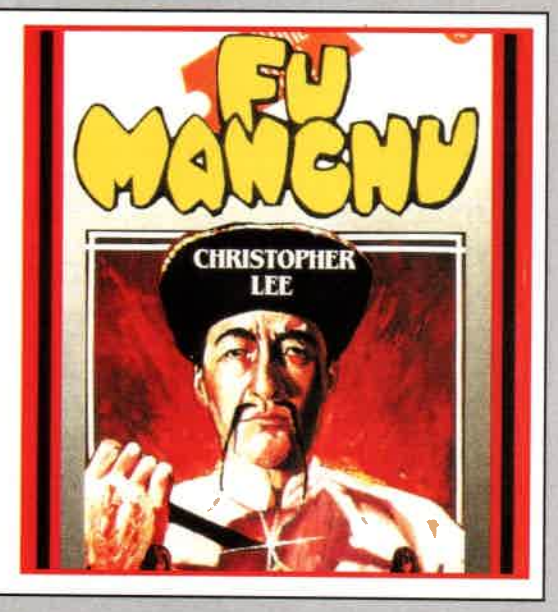
LEXIQUE

(suite)

L'Atelier de la Mort : Six Femmes pour l'Assassin (Mario Bava)
La Beauté du Mal : Les Collines du Désir (Virgin Witch, de Ray Austin)
Black Thunder : La Nuit des Extraterrestres (John Bud Cardos)
Le Boucher : Qui a Tué Tante Roo ? (C. Harrington)
Le Cadeau du Diable : Magdalena la Sexorcisée (Jésus Franco)
Cannibalis : Au Pays de l'Exorcisme (U. Lenzi)
Le Château des Dames : Le Monstre du Château (José Luis Merino)
Cinq Griffes dans les Ténèbres : Le Mystère de la Bête Humaine, (The Beast Must Die, Paul Annett)
La Clinique des Ténèbres : Les Insatisfaites Poupées Erotiques (Fernando Di Leo)
Le Corridor de l'Enfer : Etrange Rendez-vous (The Corridors of Mirrors, Terence Young)
Cosmos Invasion : La Guerre des Robots (Al Bradley : Alfonso Brescia)
Créature d'un Autre Monde : Le Monstre qui Vient de l'Espace (William Sachs)
Deathship : Le Bateau de la Mort (Alvin Rakoff)
Démon : Meurtres sous Contrôle (Larry Cohen)
Le Démon : Le Démon aux Tripes (Olivier Hellman et Robert Barrett)
Les Démons du Maïs : Horror Kid (Fritz Kiersch)
Demoniac : L'Emmurée Vivante (Lucio Fulci)
Demoniac : Le Manoir de la Terreur (Martin Herbert) *(ne pas confondre avec le précédent, ni avec le film homonyme d'Andréa Bianchi)*
Les Dents d'Acier : Tintorera, Du Sang dans la Mer (René Cardona Jr.)
Desmonoïde : Les Doigts du Diable (A. Zacharias)
Devil Maniac : La Rose Ecorchée (Claude Mulot)

à suivre...

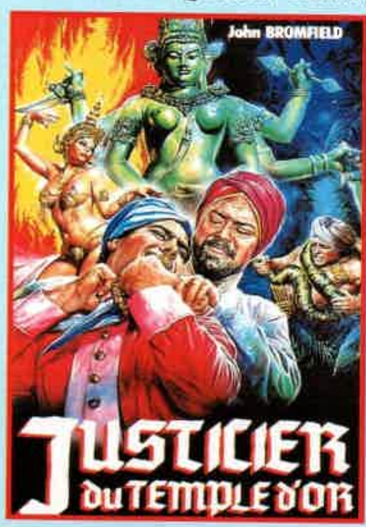
Un **Fu Manchu** avec Christopher Lee, chouette alors ! Mais duquel s'agit-il ? C'est que le bougre en a tourné cinq et aucun ne porte ce bref titre de **Fu Manchu**. Le verso de la jaquette, en évoquant *"Les 12 Fiancées de Fu Manchu"*, finit par nous faire subodorer qu'il doit s'agir du **The Brides of Fu Manchu**, de Don Sharp, sorti chez nous en 1967 sous le titre **Les Treize Fiancées de Fu Manchu**. C'est pas tombé loin, hein ? N'empêche, perdre une seule fiancée en 24 ans, tout le monde ne peut pas en dire autant !
Le criminel chinois, imaginé par Sax Rohmer, kidnappe ici les filles de diverses personnalités mondiales afin de les faire chanter (les personnalités, je veux dire !). Evidemment, le héros aura vite fait de contrecarrer ce plan diabolique.
Parti comme c'est, ils vont bientôt nous sortir **La Revanche du Fou Manchot**, vous allez voir !



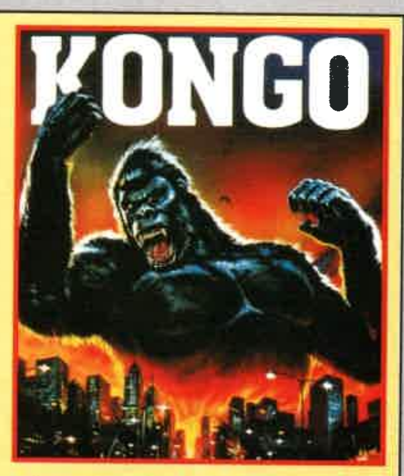
Pourquoi aller chercher un nouveau titre lorsqu'il en existe déjà deux pour un même film, c'est ce que tout le monde se demande. Bref, après **Tendre Dracula** et **La Grande Trouille**, voici donc **Vampire**. Ceci dit, le film ne s'en bonifie pas plus pour autant. Le verso divise une même photo pour faire croire à deux illustrations différentes. C'est vraiment la logique de crise qui commence !



Cette belle illustration haute en couleurs, façon "Temple Hindou" et appelée **Justicier du Temple d'Or**, dissimule adroitement le **Curucu, Beast of the Amazon** de Curt Siodmak (1956). Evidemment ça n'a rien à voir, surtout quand on sait que ce film, sorti chez nous sous le titre **Quand la Jungle s'éveille**, est tourné en noir et blanc. Question "Curucu", on y découvre avec une stupeur légitime une bête assez ridicule éliminant des planteurs (Indiens, heureusement !) en Amazonie.
Le monstre, sorte de gigantesque concombre pourvu de griffes et de cornes, rivalise de ringardise avec celui du **It Conquered the World** de Corman. On apprendra finalement qu'il ne s'agissait que d'un Indien déguisé. Il est con, lui, il a failli nous faire peur, hé !
Au verso le documentaliste nous balance quelques photos du **Sandokan, le Tigre de Bornéo**, avec Steve Reeves. "Oh, hé, doucement, j'avais rien d'autre sous la main, d'abord !"







Après le **Terreur sur Londres** cachant si bien le **Gorgo** d'Eugène Lourie, les choses se gâtent franchement avec un **Panique sur Londres** camouflant, quant à lui, le rigolard **Konga** de John Lemont (1961). De tout temps ce film joua la carte de la parenté avec **King Kong**, mais la roublardise va ici jusqu'à reproduire au verso de la jaquette l'illustration de l'affiche du **King Kong** de Guillermin (76), produit par De Laurentiis. A tout prendre, ils auraient mieux fait d'utiliser la belle reproduction de la ressortie de ce même **Konga**, en 76, chez René Château. En fait, nous ne sommes pas au bout de nos peines, puisque le film ressort en vidéo, et cette fois sous l'appellation encore plus nébuleuse de **Kongo**. Pourquoi pas ? Au point où l'on en est... Les distributeurs auraient-ils mal lu le titre, sommes-nous en présence de gols notoires, qui a commandé l'omelette au chorizo ? On se perd en conjectures...

Enquête menée par **Jean-Pierre PUTTERS**

MAD' GAZINE

Par Didier Allouch

INVASION OF THE SCREAM QUEENS

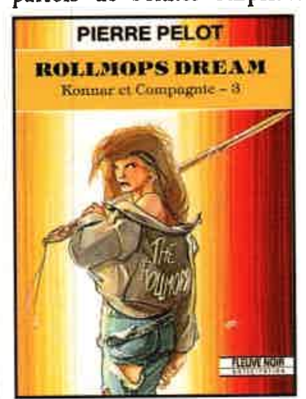
Donald Farmer et Bill George
Introduction de Linnea Quigley
Mondo Press

Ecrit par deux des plus grands amateurs de série Z de la planète, ce bouquin est un hommage au sous-genre qu'ils vénèrent et à celles qui en sont les prêtresses. De Linnea Quigley à Brinke Stevens en passant par Caroline Munro et Michelle Bauer, les "scream girls" sont toutes répertoriées, interviewées, photographiées et/ou filmographiées dans ce bouquin. Elles écrivent même parfois certains des textes ou s'interviewent entre elles. Cela donne des papiers délicieusement drôles et un livre qui ne se prend pas une seule minute au sérieux. Savoureux.

Collection ANTICIPATION

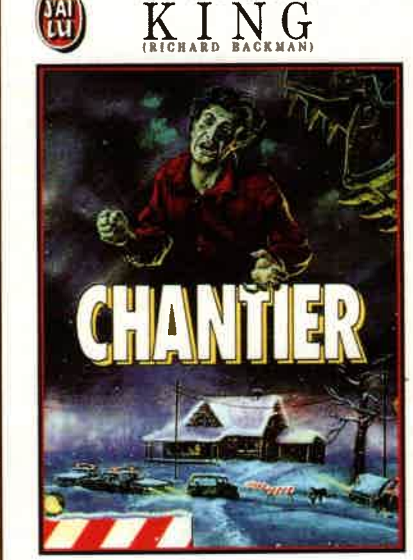
Fleuve Noir

Que serait la littérature de SF française sans la collection "Anticipation" de *Fleuve Noir* ? Dès la naissance de cette série, *Fleuve Noir* a misé sur les jeunes talents français au lieu de se tourner vers les valeurs reconnues de la S.F. anglo-saxonnes. De fait, si l'écriture est parfois mal maîtrisée, les récits sont souvent novateurs ou audacieux. Et on a parfois de bonnes surprises ou de véritables révélations comme Pierre Pelot et sa série "*Konnar et Compagnie*" au style drôle et direct, ou Michel Pagel, un habitué de la collection, à l'écriture simple et efficace. De plus, les couvertures sont choisies avec le plus grand soin.



KING - BACHMAN : DUALITE ?

Fiction: Thaddeus Beaumont a écrit plusieurs romans sans connaître aucun succès, par contre les polars violents qu'il écrit sous le nom de Georges Stark se vendent comme des petits pains.
Au début de sa carrière, Stephen King a écrit deux romans sous le nom de Richard Bachman. Quand les choses ont commencé à bien tourner pour lui, il a quand même gardé ce nom pour écrire trois autres livres.
Fiction : un étudiant curieux découvre la vraie identité de Stark et décide de faire chanter Beaumont. Pour résister à son maître-chanteur, Thad avoue tout à la presse.
Réalité : Steve Brown, un employé de librairie fûté fait le rapprochement entre les œuvres de Bachman et le travail de King. A la bibliothèque du Congrès à Washington, il découvre le nom de King sur un contrat de droit d'auteur de Bachman. Quelques jours plus tard, le *Bangor Daily News* publiait une interview de King où il révélait sa double identité.
Fiction : George Stark prend vie et veut remplacer Beaumont en tuant tous ceux qui pourraient l'en empêcher.
Réalité : le 16 mars 1989, Stephen King termine l'écriture de "La part des ténèbres".
La filiation entre "*La part des ténèbres*" et l'histoire réelle de Bachman semble évidente. Mais existait-il une si grande différence entre les bouquins écrits sous le nom de Bachman et ceux parus sous celui de King ? Maintenant que tous les Bachman sont disponibles ("*Rage*" vient de sortir chez *Albin Michel* et "*Chantier*" est publié en poche chez *J'ai lu*), on peut se faire une petite idée.
L'atmosphère de Bachman baigne dans une noirceur sans concession. Tous ses héros sont des types malheureux qui, à un moment donné du bouquin, perdent le contrôle de leur destin. Dans "*Chantier*", par exemple, le personnage principal garde en lui la cicatrice toute fraiche de la mort de son fils, et craque complètement quand on l'expulse de chez lui pour faire passer une autoroute à la place de sa maison. Les héros de King ont tous une vie très équilibrée, et même si parfois le déroulement de l'histoire semble leur faire perdre les rênes de la situation, ils se reprennent toujours avant la fin. Thadeus Beaumont est l'exemple type du héros "kinglen", il semble complètement dépassé mais finalement il s'en sort sans trop de dommages.Tout les livres de King sont affiliés au Fantastique, à part "*Misery*", qui aurait dû être signé Bachman si la supercherie n'avait pas était découverte entretemps. Parmi les Bachman, seul "*La peau sur les os*" a un argument vraiment fantastique. "*Running man*" et "*Marche ou crève*" sont deux livres d'anticipation où la science-fiction est là pour justifier plus facilement l'action. Quant à "*Rage*" et "*Chantier*", on les mettra dans la catégorie policier en attendant de trouver mieux.



Tous les héros de Bachman meurent ou deviennent fous. Plus un seul King ne s'est mal terminé depuis "*Simetiere*" (86).
Le style d'écriture n'est pas tout à fait différent mais les livres signés Bachman sont écrits de façon plus concise, plus précise. Alors que King a toujours eu tendance à en faire un peu trop. Surtout ces derniers temps.
On sait que King aime écrire sur ses propres expériences, sur les souvenirs de son enfance. C'est comme si il avait gardé les bons souvenirs de son enfance pour lui ("*Ca*", "*Stand by me*") et donné tous ceux qui ont traumatisé son adolescence à Bachman. Les exemples pullulent dans "*Rage*" et dans "*Marche ou crève*".
Il est difficile de dire si Bachman est la moitié diabolique de King ou si celui-ci a fait en sorte qu'il le soit, histoire de se décharger de toutes ses angoisses et terreurs personnelles dans des livres dont il pensait qu'ils ne seraient pas lus. Raté, parce que depuis que l'on sait qui est Richard Bachman, "*Rage*", "*Running Man*", "*Marche ou crève*", "*Chantier*" et "*La peau sur les os*" ne quittent pas la liste des best-sellers. Bien fait pour lui.

SCARCE, la BD U.S.

Les passionnés fous furieux qui éditent *Scarce* ont fait de cette revue un véritable magazine de référence qui appelle à la participation du lecteur. Extrêmement exigeant envers eux-même, ils travaillent à fond leur maquette et leurs textes, et le moins qu'on puisse dire, c'est que leurs dossiers sont exhaustifs (cf. celui consacré à Captain America dans le dernier numéro). Leur style est incomparable, tranchant, neuf. Et ils sont très forts pour communiquer leur passion. des numéros et vous devenez instantanément fan de Comics. Attention, danger !
Pour vous abonner, il suffit d'envoyer un chèque de 120 F à : Association SAGA 68, rue Jacques Prévert - Bât G / Apt 141 95320 Saint Leu La Forêt.



STAR TREK 3 A LA RECHERCHE DE SPOCK

Vonda Mac Intyre
Arena

Après avoir publié trois aventures de l'équipage de l'Enterprise, *Arena* s'est procuré les droits de la novelization du troisième film cinéma de **Star Trek**. Très fidèle au film, cette adaptation raconte la résurrection de Spock et le combat qui oppose Kirk au commandant Kligon responsable de la mort de son fils.
Le livre est illustré par seize photos noir et blanc du film.
On pense ce que l'on veut des livres inspirés de **Star Trek** déjà publiés par *Arena*, mais on est bien forcé de reconnaître que ces éditeurs font sacrément bien leur boulot. Tant mieux pour les "trekkies".



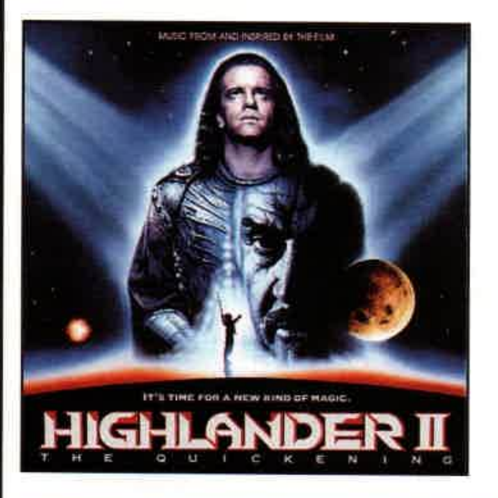
MAD MUSIK

GHOST
Maurice Jarre
Milan

Est-ce bien utile de vous parler de ce que Maurice Jarre a écrit pour ce film, puisque de toute façon, si vous achetez ce laser, ce sera uniquement parce qu'il contient "*Unchained Melody*", le slow lancinant des Righteous Brothers qui cartonne au Top 50 ? Comme, de plus, Jarre continue gentiment à faire la même chose depuis 25 ans, c'est dans cette chanson que se trouve l'intéret de cet album. "*Unchained Melody*" est un classique de la variété américaine des années 60 d'assez bonne facture. Mais c'est surtout sa réorchestration qui étonne. On est prêt à applaudir des deux mains Jarre pour son travail formidable sur ce morceaux. Un coup d'œil à la pochette nous apprend que pépé Maurice n'y est pour rien et que c'est Alex North qu'il faut féliciter pour la transformation de la gentille chanson des Righteous Brothers en un sommet de romantisme absolu. Très, très beau.

HIGHLANDER, LE RETOUR
Steward Coppeland
WEA

Décidément, **Highlander, le Retour** sera une déception jusqu'au bout. On attendait tant des retrouvailles de Russell Mulcahy et de ses immortels, et le film est une catastrophe. Quand on a appris que Steward Coppeland s'occupait de la musique, on s'est souvenu de sa collaboration avec Coppola sur **Rusty James** et de la BO qui en a découlé et on se disait que la rencontre entre l'ex-batteur de Police et le petit génie australien allait faire des étincelles. Résultat : en sortant de la salle, on se demande s'il y avait vraiment de la musique dans **Highlander, le Retour**. On attend donc le disque pour pouvoir se faire un jugement plus précis. Et l'album est une compilation infame de hard rock FM et de stupides chansons d'ascenceur, qui ne laisse place qu'à trois morceaux composés par Coppeland. Il s'essaie à la musique symphonique en y ajoutant des sons électroniques, oublie de créer un vrai thème et n'obtient qu'une mixture indigeste et inaudible. On arrive presque à regretter les morceaux hard du début. C'est pour dire.





MISERY
Marc Shaiman
Varèse

S'il existait une académie qui délivre des permis de composer aux meilleurs musiciens et exclut les copieurs et les tricheurs, Marc Shaiman n'aurait jamais eu le droit d'écrire la BO de **Misery**. Ils serait fastidieux de dresser la liste des compositeurs illustres qui se font allègrement pomper par notre ami Marc. Disons simplement que si Bernard Hermann était encore en vie, Shaiman serait poursuivi en justice pour plagiat et que si Donaggio a des accointances avec la Mafia, le petit Marc ferait bien d'engager des gardes du corps. Certains copieurs ont le don de savoir comment placer les mesures empruntées aux autres, Shaiman n'a même pas ce talent-là. Il répète ce qu'il a entendu ailleurs en l'arrageant n'importe comment. Heureusement que la musique n'est pas très présente dans le film. Reiner a dû écouter la composition de Shaiman, et c'est ainsi qu'il a décidé de mettre sur le générique de **Misery** une chanson rock des années 60. On le comprend.

FENETRE SUR PACIFIQUE
Hans Zimmer
Varèse

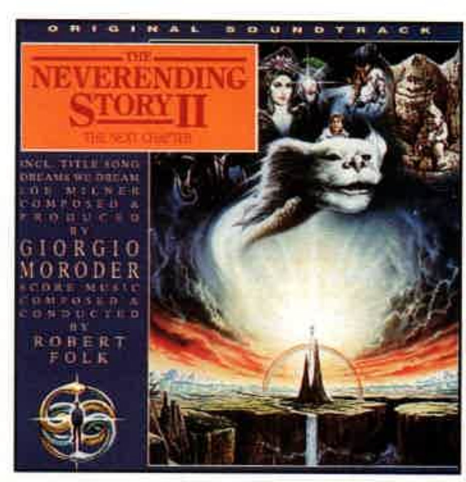
Tendue, nerveuse, angoissante, puis calme, reposante, agréable, et de nouveau hyper-speedée. La musique que Hans Zimmer a composée pour le dernier film de John Schlesinger est tout simplement incroyable. Dificile de dire dans quel genre la classer. Musique d'ambiance et d'accompagnement pendant un moment, elle devient tout d'un coup l'élément le plus important du film. Créatrice d'angoisse et de supense, elle s'efface parfois, et on devine un plan puissant qui n'a besoin d'aucun accompagnement ou une réplique cruciale pour le déroulement de l'intrigue.
Cela faisait longtemps que la musique n'avait pas joué un rôle aussi important dans un film. Depuis la dispartition de Bernard Herrmann et la retraite anticipée de Williams, on commençait un peu à oublier que la musique d'un film doit être créatrice de tension, et tenter de délivrer des émotion.
En une seule composition, Hans Zimmer a redonné sa vraie dimension à la bande originale. Remarquable.

L'HISTOIRE SANS FIN II - LE CHAPITRE SUIVANT
Robert Folk - Giorgio Moroder
WEA

"Vivre dans ses rêves
C'est trop difficile à expliquer
Par n'importe quel moyen,
On trouvera la route
Pour recommencer le voyage.
Flottant dans nos rêves,
Nous avons une histoire sans fin
Dans nos cœurs,
L'espoir d'un monde meilleur
Où les chance sont plus grandes
D'avoir un meilleur jeu.

Les rêves qu'on fait ensemble
On trouvera le moyen
Les rêves qu'on fait ensemble. . ."

Ceci est la traduction de la chanson qui sert de générique à **L'Histoire sans Fin II**. Moroder a une nouvelle fois fait très fort. Mais il serait injuste de résumer cette BO aux trois chansons que le Ceronne américain a composé. Intéressons-nous plutôt à la vraie musique du film écrite, elle, par un petit nouveau Robert Folk. Etonnement, car c'est plutôt bien. C'est une surprise parce que, si vous avez vu le film, vous savez que c'est un monument de ringardise. Mais la musique a échappé au massacre. C'est joli. Oh, pas très original et légèrement naïf mais joli quand même. Il y a de jolis violons, de jolies voix et une jolie flûte. Je crois qu'il est temps de terminer ma jolie critique et d'aller faire un joli dodo. Joli bonsoir chez vous.





A Keye LUKE décédé le 12 janvier à l'âge de 86 ans. Né à Canton (Chine), il débarque à Hollywood en 1930 et tourne une centaine de films. Il connait une certaine célébrité en interprétant le "fils n 1" du détective Charlie Chan dans neuf épisodes de la série. Avant Bruce Lee, il est le Kato du sérial ***The Green Hornet***. Il joue aussi dans **Mr. Moto Gamble, Phantom of Chinatown, Mad Love, Invisible Agent et Gremlins**.
Il était le Maître Po de la série ***Kung-Fu***. Son dernier rôle, il le doit à Woody Allen qui en a fait le médecin/magicien chinois d'**Alice**.

A John ECKHARDT (82 ans) est mort le 5 janvier d'une crise cardiaque. Né sans jambe, il était l'un des émouvants héros du mémorable **Freaks** de Tod Browning en 1932.

A Nita KREBS était l'une des Munchkins en tutu rose qui accueillaient Judy Garland en chansons dans **Le Magicien d'Oz**. Elle est passée de l'autre côté de l'arc-en-ciel la 18 janvier dernier. Elle avait 86 ans. On l'avait également vue dans le western culte **The Terror Of Tiny Town**, uniquement interprété par des nains.



Lionel Allorge, St Remy

Je viens de découvrir le dernier film de Joel Schumacher : **L'Expérience Interdite**. Et quel film ! Tout d'abord un scénario bourré d'idées et d'inventions, et qui pourtant ne fait à aucun moment appel aux élément classiques du cinéma fantastique. Enfin un film qui parle de la mort sans évoquer ni ange ni démon, mais les peurs et les fantasmes de chacun. Sur le thème de l'exploration de la limite entre la vie et la mort, **L'Expérience Interdite** nous emmène au tréfonds des âmes avec brio et de manière bien plus convaincante que le film de Douglas Trumbull : **Brainstorm**.
Seule ombre au tableau, me semble-t-il, la présence sous-jacente d'une religion judéo-chrétienne qui ne cesse de nous parler d'expiation, de rédemption et de pardon, et qui fournit une happy-end dont le film se serait très bien passé. Mais cela n'entame pas notre plaisir de voir un film bien fait sur un scénario captivant. Ce qui devient rare à notre époque.

J.C. Montmasson, La Roche sur Foron

Vite, rassurez-moi ! Le **Tales from the Darkside** qui vient d'être primé à Avoriaz n'est pas le même que le navet commercial américain (vous avez dit pléonasme ?) fait de trois bouts de ficelle, deux peignes à cheveux et un morceau de carton, que j'ai pu voir dans la station !... Cela me rappelle quelques mauvais souvenirs qui ont pour noms **Histoires Fantastiques**, **Creepshow II** (là, j'insiste, le premier était excellent) et autres **Razorbak**.
Pour ma part, cette année, j'ai pu voir des choses plus intéressantes, comme **Hardware**, pas un chef-d'œuvre, mais qui a le mérite d'être original, **Terra-Cotta Warrior**, moins passionnant que **Chinese Ghost Story**, mais toujours aussi frais et magique, et enfin **Disturbed**, petit chef-d'œuvre avec Malcolm McDowell, qui nous a fait l'honneur de présenter son film avec humour, et on pouvait même tranquillement aller discuter avec lui à la sortie. Et vous, dans cette histoire ! Vous qui deviez nous éviter pareille aventure, vous faites mieux, vous encensez ! Vous vieillissez, les gars.

*On encense quoi ? **Tales from the Darkside** ? Nous avons passé un entretien avec le producteur et un petit avis critique, effectivement plutôt favorable, mais cela ne veut pas dire qu'il faille lui accorder un Grand Prix. Surtout après ces envolées lyriques et prétentieuses à propos de la "nouvelle tendance", et ce souci de privilégier avant tout la création et l'étrange. Deux ans qu'on entend ça pour voir à chaque fois couronner un pur film de série, faut le faire ! Quant à savoir si l'on vieillit, je ne sais pas. Moins que les membres du jury d'Avoriaz, en tout cas... J.P.P.*

Archange Productions

Organisateurs du Festival Lillois du Super 8 Fantastique, nous souhaitons publier un guide réunissant réalisateurs et maquilleurs nordistes. C'est pourquoi nous lançons un appel à ceux qui désirent figurer dans cet annuaire : envoyez-nous un C.V. accompagné d'une photo (tournage ou maquillage) à l'adresse suivante : *Archange Productions*, 25 rue de Fourmies, 59155 Faches Thumesnil.

Denis Marchais, Paris

Catastrophe ! *Starfix* nous a offert son dernier numéro, bientôt il ne restera plus que vous. Par pitié, tenez bon, montrez-leur à tous que le cinéma de science-fiction et le cinéma d'aventure restent toujours le palliatif suprême à nos angoisses actuelles. L'affiche **d'Highlander, le Retour** orne nos couloirs de métro. Elle est simple, elle est belle. Je ne sais pas ce que vaut le film, mais j'irai le voir, absolument, pour échapper à cette grisaille et à cet effroyable malentendu qui ternissent notre avenir. Nous avons de plus en plus besoin d'écrans larges, d'histoires impossibles et de personnages hors du commun. Le rêve est en train de se faire dévorer par une télévision atrophiée et une réalité de moins en moins engageante. Alors, keep up the good work.

T'inquiète pas, on tient bon, et le meilleur garant de ça, c'est qu'on se fait plaisir en même temps. J.P.P.

André Schneider, Jarville

Je vous écris parce que je viens d'écrire un film, **Vendredi 13, Chapitre IX**. Pourriez-vous, SVP en publier une ou deux photos dans votre magazine ? Si vous le permettez, je vous enverrai un résumé racontant en quelques lignes l'histoire du film, sa préparation et d'autres détails. Merci, et bonne année à toute la rédaction.

*Tu m'as fait peur, je croyais que tu voulais publier la neuvième partie des Craignos Monsters avant moi...
Bon, ben envoie toujours... Les occasions de rire ne sont pas si fréquentes. Si c'est beau on publie, promis. J.P.P.*

Eloi Thibodeau, Québec

Je suis un fan assidu de votre revue qui est sensas. Depuis que je la dévore, je développe mes talents de sculpteur. Je viens de fabriquer trois tortues ninjas (pas quatre, parce que j'ai manqué de fonds), puis je me suis attaqué à Robocop. Je tente actuellement de me faire engager comme stagiaire auprès du grand Rick Baker. Merci encore pour votre excellent travail.

Laurence, Charney les Macon

Depuis que vous êtes sortis en kiosque, je vous achète et je me décide enfin à m'abonner. Mais, même si je vous adore, j'ai quand même un petit reproche à vous faire. Je trouve que la revue a perdu de son humour par rapport aux numéros anciens (dans les commentaires des photos, par exemple). Vous devriez aussi consacrer plus de pages à la vidéo. Comme les films sortent parfois un an après vos critiques, on ne s'en rappelle plus, d'autant que souvent le titre a changé entretemps.
J'ai toujours fait de la publicité pour vous autour de moi, et je suis bien placée puisque je suis surveillante dans un collège, et étudiante en psychologie-marketing. Et je dois dire que ça marche. Quand je lis ma revue en étude devant 50 gamins, il y en a toujours un pour me demander ce que c'est. Je le montre et, le soir, les parents sont soulagés de 20F.
Bravo pour *Dans les Griffes du Cinéphage* et les *Craignos Monsters*, adorables et qui nous permettent de découvrir d'anciens films. Amitiés à toute l'équipe.

Tout baigne, si le corps en saignant nous fait de la pub, on devrait tripler nos ventes avant qu'il ne soit trop tard. J.P.P.

Nori Gatea, Châlons/ Saône

Cela fait un bon moment que je vous suis dans vos rubriques labyrinthiques et farfelues d'idées grossières et d'images savamment dosées. Je trouve un refuge réconfortant, un univers merveilleux peuplé de monstres sanguinaires, de rêves idéalistes, de méandres idylliques. Ce que je ne partage pas, c'est ma lâcheté à m'offrir des évasions totalement superficielles et parfois même stériles. Ce que je ne mets surtout pas en doute, c'est votre conscience professionnelle, votre talent à faire rêver les lecteurs. Ce que je reproche, c'est votre désintéressement involontaire pour chacun des lecteurs. Car, ce qui vous intéresse avant tout, c'est le profit que vous apportent les lecteurs et non la psychologie de chacun d'entre nous. Mais je divague, car ce fléau fait partie de notre société capitaliste, et pire encore, elle est nécessaire pour vivre ! Quant à moi, que je reste ou que je crève, vous vous en foutez éperdument.

Mais non, mon lapin. On veut que tu vives, au contraire... Comment ferais-tu pour te réabonner, sinon? Ceci dit, c'est vrai que nous nous adressons à une "entité lecteur" sauf, évidemment, dans cette rubrique même où l'on peut isoler vos lettres. J.P.P.

Yan Pindeler, Ste Luce sur Loire

Total Recall, **Blade Runner** : un point commun pour deux films adaptés de romans de science-fiction, leur auteur, Philip K. Dick. Il est troublant de constater, non sans effroi, les distances que prennent les réalisateurs par rapport à l'œuvre originale. Pour le premier, des plans d'une rare violence où la chair humaine n'est plus qu'un méli-mélo de "pâté" entre les mains de Paul Verhoeven et, bien sûr, de Rob Bottin. Dans le second, une césure (pour ne pas dire "censure") complète et définitive par rapport au scénario littéraire. Bien que ces deux films aient tout deux atteint des sommets dans l'art cinématographique (surtout celui de Ridley Scott), il est navrant, voire fâcheux, de se rendre compte que les romans correspondants sont encore bien meilleurs. Est-ce tellement difficile d'adapter un roman avec fidélité ? Les pièges de la facilité sont-ils incontournables ? La question reste ouverte.

*Le concept diffère totalement d'un livre à un film. Et il faudrait des centaines de plans pour décrire tout ce que l'écrivain peut évoquer en un seul chapitre. D'autre part, le cinéaste privilégie avant tout l'image, et son corollaire immédiat, le spectacle, voire le grand spectacle. De toute façon, s'il pouvait reproduire, texto, c'est le cas de le dire, le récit d'un écrivain, tu verrais les gens dire, "ah mais dis donc, s'il ne fait rien de plus que le bouquin, c'était pas la peine"...
En fait, cinéma et littérature restent deux expressions différentes où le premier ne fait qu'emprunter son inspiration au deuxième. J.P.P*

Fabien Friconnet, Limoges

Oserez-vous publier ma lettre ? Car il s'agit d'une lettre de félicitations, comme vous n'en publiez pas assez au détriment des autres. En effet votre magazine est super. D'abord parce que les critiques du genre "Ils ont osé" ou autres chefs-d'œuvre du même cru, on en redemande. Ensuite parce que vous critiquez le merchandising et la pub (et que vos tee-shirts, superbes par ailleurs, vous avez raison de les offrir). De plus je trouve inimitables vos jeux de mots. Bref, votre revue a dépassé les bornes de la perfection. C'est pour cela que je vous écris, afin de faire voir aux lecteurs qu'il y a encore des gens qui lèchent les bottes de *Mad*.
Hé, Karlouche, va plutôt lire la feuille de chou qu'est *Première*, et arrête de nous faire chier avec tes critiques sans fondement.

Chier, d'accord, mais, sans fondement, tu dis ?





Michel Bailly, Monbeliard

Je t'écris pour te féliciter de ton n°69. Les articles sur **Meet the Feebles**, **Cabal** ou **La Nuit des Morts-Vivants** m'ont fait comprendre à quel point des Carl Moullec et Guignebert au piquet sont devenus les plus beaux exemples du reporter de notre génération. Bien sûr ils sont divinement orchestrés par le magistral, talentueux et superbe, oui je parle de Gipépé le magnifique. Mais assez de compliments, qui, comme les biftons, sont devenus rares.
Je voudrais dynamiter la lettre de Saïd Karlouche, qui écrit pour salir, descendre, bousiller la subliminale adoration que te porte une horde furieuse de lecteurs. Et j'aimerais faire un carton sur Gregory Caberis qui dit (je résume) "une suite est souvent bénéfique à un film". J'avoue qu'une suite à **Abyss** ou **Total Recall** ne me déplairait pas, mais un **Vendredi 13**, passons. 2, ça va encore. 3, bonjour la casse. 4, y'a des concours de mots croisés dans la salle. 5 des cas de coma graves. 6, des suicides. 7, des détournements d'avions. 8, des abonnements à *Dorothée Magazine*, et je te passe le **Retour du Fils du Grand Oncle à la Belle-soeur du Beauf de Godzilla**. Michel Bailly, 36 Bd Victor Hugo, 25200 Montbeliard.

Si on a le choix, on préfère des biftons aux compliments. Je dis ça comme ça, au cas où des lecteurs nous liraient... J.P.P.

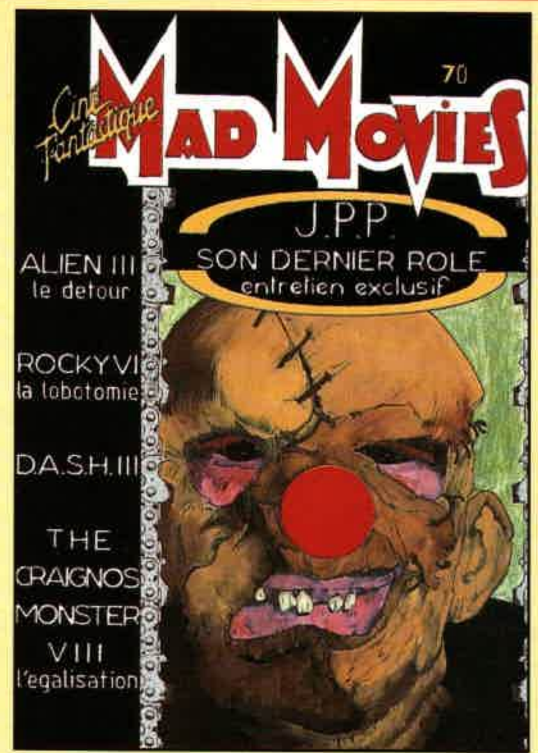
Sylvie Bourasseau, St Gilles

Je m'étais gonflée à bloc pour assister à un certain événement cinématographique : **Total Recall**. Mais j'ai senti mon enthousiasme dégringoler, sans se faire mal, heureusement, à cause des principaux protagonistes. Ils sont tellement vides qu'on est forcément attiré par les mutants de Mars, lesquels ont cent fois plus de personnalité que nos trois héros. Tout ce qui m'a plu, chez Arnold, c'est son dos musclé entr'aperçu... Aaaah ! (*calme-toi Sylvie, tu verrais le mien...*).
Le scénario privilégie trop les décors et les effets spéciaux au détriment des personnages. Et pourtant je pense que Verhoeven a frôlé le chef-d'oeuvre de 15 secondes, celles de la fin. En effet, quand Quaid et Mélina sont éjectés dans l'atmosphère de Mars, on a de la peine à croire qu'ils puissent dans un premier temps se décomposer, puis redevenir normaux lorsque l'oxygène se répand. Aberrant, non ? Et surtout dramatique. S'ils étaient restés défigurés, et s'étaient pris la main en contemplant Vénusville, l'émotion serait passée. Enfin, Verhoeven a dû trop lire Barbara Cartland dans sa folle jeunesse, ou alors il est un peu fou dans sa tête.
J'aimerais encore dire que j'aurai du mal à tenir jusqu'à la prochaine parution de *Mad*, que je recherche le 45 tours original d'Eddy Mitchell, *Le Cimetière des Eléphants*, et que j'aimerais proposer aux créateurs de fanzines des nouvelles, illustrations et articles. Sylvie Bourasseau, 2 cité du Grenouillet, 85800 St Gilles Croix de Vie.

Nicolas Théraud, Paris

Bonjour *Mad Movies*. J'aimerais savoir si la jeune actrice qui joue le rôle de Jennifer dans les **Retour Vers le Futur** est bien Elisabeth Shue ? Par ailleurs, j'aimerais savoir dans quels films elle apparaît, en dehors de **Nuit de Folie** ? Au fait, j'ai revu le film **Shoker**. Quel film mes amis, un vrai chef-d'oeuvre. Salutations.

*Cette chère Elisabeth jouait également dans **Karaté Kid** et **Cocktail**. Mais surtout, elle explosait dans le rôle de l'étudiante du **Link** de Richard Franklin, où elle suscitait l'affection d'un petit singe surdoué. Le veinard ! J.P.P.*





A gauche le projet de Samuel Maurin. A droite, celui de Christopher Lowe. Le jour où les lecteurs feront eux-mêmes la revue, on pourra enfin aller dilapider les bénéfices avec des créatures, sans jamais plus se soucier du bouclage. Quel progrès ! Allez-y, continuez, les gars, vous pouvez faire encore mieux...

Samuel Maurin, La Biolle

L'idée de base était de dessiner un zombie bien craspec avec, pour légende : "*Mad Movies*, ce qu'il fait à l'intérieur se voit à l'extérieur", puis je n'ai pu résister à la tentation de faire une fausse couverture. J'espère qu'elle vous plaira.
Pour compléter la lettre de Frank Berlioz (et non Brlioz... Et en plus vous osez critiquer *Glbe* !), je veux dire que si l'électricité tue, elle peut aussi redonner vie, grâce aux électrochocs. Rappelez-vous d'Elisabeth Mastrantonio (**Abyss**), de Barbara Crampton (**Re-Animator**), ou encore de Julia Roberts (**L'Expérience Interdite**). Ahhh, femmes je vous aime.

David Seve, Arles

Salut, bande de fous. Alors là, les gars, vous assurez pas. Trois tonnes d'articles sur ces **Tortues Ninjas** que vous qualifiez de "soupe saumâtre", et un petit bout de papier dans *Les Griffes du Cinéphage* (merci d'y avoir pensé, Didier !) pour cette merveille qu'est **Ghost**. Franchement, qu'est-ce qui vous excite le plus ? Des marionnettes made in U.S.A. faites pour ramasser le fric des teenagers, ou un super film, avec une histoire originale, vivante et de super acteurs (ah Demi Moore... je craque !) ?
Bon, je vous en veux pas, d'autant que le 69 était à point (*oui, ça vient souvent à point, ce genre de trucs...*). Pour terminer, je vous livre une petite contrepèterie (involontaire) d'un speaker à la TV : "Pour éviter qu'ils ne communiquent entre eux, Saddam Hussein brouille l'écoute des Américains" !

David Jayet, Gevry

Ancien lecteur de feu *Starfix*, je me rabats désormais sur votre excellent magazine. Je veux vous avouer sans aucune honte que **Bad Taste** est l'un de mes films-culte et j'attends avec impatience le nouveau délire de ce timbré de la pellicule qu'est Peter Jackson. Seulement, aurons-nous un jour la chance de le voir sur nos écrans ?

Meet The Feebles vient d'être acheté par Antarès-Travelling, mais la date de sortie en salles n'est pas encore fixée. J.P.P.

Thibaud Baldacci, Sisteron

Vous avez l'air d'être sévères pour le choix des photos que vous passez dans le Courrier. Pourtant il vous arrive de publier un chien, un bonhomme de neige, un joker aux cheveux blonds et aux oreilles roses, etc. Je remarque aussi une omniprésence de cyborgs, de monstres élaborés, alors qu'il est facile d'étonner avec des créations simples, et en amateur.
Voici, en tout cas, une créature hybride baptisée "Butterfleye", façon Herbert West. Bonne année 91 à toute l'équipe de *Mad*. Cadeau : ne confondez pas "La philanthropie de l'ouvrier charpentier" avec "La tripe en folie de l'ouvrier partant ch..."

Ouf, j'arrive à temps, un peu plus, et nous frôlions la vulgarité !
On a passé des bonhommes de neige ou des chiens tout simplement parce qu'ils nous faisaient rire. Voilà déjà un bon critère de sélection, non ? J.P.P.



D. Froipiet, Paris

Comment peut-on tourner des bêtises pareilles ? Est-il possible qu'un producteur ait osé mettre un centime dans un film comme **Les Tortues Ninjas** ? On a kidnappé sa fille pour l'obliger à faire un pareil déchet ? Bref, j'ai mis 40 francs en l'air. J'aurais mieux fait de m'acheter la collection complète des oeuvres de Gérard de Villiers. Au moins avec lui, on se fait chier, mais on le sait à l'avance.

Décidément, ça chie chiément dans ce courrier, je trouve... J.P.P.

Eric Gallano, Evreux

Je vous écris, suite à la lettre de Leon Caspari et de l'angoissante question : **Total Recall**, rêve ou réalité ? Si on admet que ce que vit Quaid est réel, il n'y a pas de problèmes, le spectateur suit le film sans anicroches. Le récit du directeur de *Rekall* n'est alors qu'une coïncidence, reflet des rêves et des espoirs fous d'un peuple qui finissent par se réaliser. En revanche, si l'on veut voir un rêve, en fait un "souvenir", fabriqué par *Rekall*, ne l'oublions pas, dans ce qui arrive à Quaid, il y a un gros "hic" ! En effet, dans ce cas, la vision des aventures de Quaid offerte aux spectateurs ne peut être qu'objective. J'entends par là que le spectateur ne peut "vivre" que ce que "vit" Quaid, car il est impossible d'avoir des souvenirs "vécus" de lieux où l'on n'a jamais mis les pieds ou d'actions dont on n'a pas été témoin. Ce que Quaid ne voit pas, comment le spectateur pourrait-il le voir ? Pourtant le spectateur a droit à de nombreuses scènes dont Quaid est totalement absent ! Scènes par lesquelles le spectateur apprend que la soi-disant femme de Quaid est en fait véritablement celle de Richter (immensément jaloux de son ex-ami Quaid, qui depuis s'est envoyé sa femme, ce qui explique - au spectateur - certaines de ces réactions apparemment gratuites).
Le "hic" est là : jamais Quaid ne saura que celle qu'il a aimée est en fait la femme de son pire ennemi ! Seul le spectateur le sait, et cela ne va pas dans la logique de l'histoire si l'on veut croire que Quaid rêve !
Conclusion : soit tout est réel et pas de problèmes, soit Quaid rêve et Verhoeven et ses scénaristes ont fait une grosse bourde ! Mais comme j'aime beaucoup Verhoeven, je préfère penser que tout est réel et qu'il rit sous cape quand il affirme ne pas savoir ce qu'il en est de la question.
Il reste cependant toujours le problème non résolu des **Aventuriers de l'Arche Perdue** : comment Indy passe-t-il du cargo au sous-marin, puis du sous-marin au hangar ?

Tu te trompes, je l'ai personnellement résolu, in Mad 53. Ce qui avait d'ailleurs, à l'époque, surpris toute la profession, Spielberg y compris. J.P.P.

CARRIÈRES

Propos
Anecdotes
Itinéraires
...

Rubrique de Vincent GUIGNEBERT



JOHNNY DEPP

Les jolies petites gueules sont souvent les plus difficiles à filmer. Ce qu'on voit de beau sur le visage de quelqu'un, c'est autant de moins qu'on découvrira dans son coeur. Si les canons esthétiques envahissent à n'en plus finir la pub, le cinéma, enfin le bon cinéma, arrive encore à préserver l'essentiel. Voyez Johnny Depp, le tombeur top-niveau des midinettes américaines, la gueule d'amour qu'on épingle sur les murs de sa chambre, voyez comme il a de la chance. Il pourrait fastoche emboîter le pas de Tom Cruise à ses débuts, se commettre dans des **Top Gun** et autres **Cocktail**, s'afficher frais pimpant, mise en pli, lifting, fringues sur mesure pour mouler son petit cul. Johnny Depp pourrait viser petit. Mais non.

A 28 ans - il est né le 9 juin 1963, les filles peuvent préparer leur carte d'anniversaire - Johnny Depp en paraît dix de moins, c'est quand même pas de sa faute. Il gagne jeune Los Angeles, se lance dans le rock, et avec son minoi d'éternel adolescent, devient le crooner préféré de ces demoiselles. Classé par *US Magazine* parmi les "dix célibataires les plus sexy du show-business", il figure également dans les "Hot Faces of 1988" de *Rolling Stone* et ne s'enorgueillit pas d'un titre de "Male Star of Tomorrow". Evidemment, il s'en fout comme de sa première layette, de tout ça. Il suit les conseils de son copain Nicholas Cage, un mec bien aussi, qui le pousse à faire du cinéma. C'est ainsi qu'il débute bêtement comme chair à Freddy dans **Les Griffes de la Nuit** de Wes Craven, puis figure dans le **Platoon** de Oliver Stone et passe dans la lucarne pour le ***Slow Burn*** de Matthew Chapman (**Le Clan de la Caverne des Ours**). Quelques années plus tard, John Waters, le trashman underground qui s'est trouvé une deuxième jeunesse en bossant pour les gros studios, cherche les acteurs de son **Cry-Baby**. *"Pour traiter de la jeunesse de mon époque, il me fallait puiser dans le réservoir de la jeunesse actuelle. Je me sentais un peu déphasé. J'ai acheté des dizaines de magazines pour adolescents, en les cachant sous ma veste pour ne pas avoir l'air ridicule. Arrivé chez moi, je les ai parcourus et je me suis rendu compte que Johnny Depp était sur presque toutes les couvertures. Je lui ai téléphoné et il m'a avoué qu'il détestait cette image d'"idole des jeunes". Je lui ai répondu que la meilleure façon de se débarrasser d'une image stéréotypée était encore de la tourner en dérision. Je trouve très courageux de sa part d'avoir accepté le rôle, car en interprétant* ***Cry-Baby****, c'est de lui-même qu'il se moque. Je l'ai vu arriver complètement dépenaillé dans ce luxueux bureau d'Hollywood. Pendant que nous étions en train de parler, il m'a souri d'un air moqueur. J'ai senti qu'il avait tout compris et qu'il était fait pour le rôle. Il cherchait vraiment à changer de style, à échapper aux personnages romantiques, sensibles et bourrés de clichés qu'on s'obstinait à lui proposer".* Oui, Johnny Depp n'a plus rien d'un cliché sur papier glacé. Voir comment Tim Burton a construit tout un film autour d'une idée ridiculement simple et d'un interprète lumineusement fondant. **Edward aux Mains d'Argent** (pour une fois, on a gagné à la traduction) impose Johnny Depp comme un acteur fort de sa fragilité, capable de chavirer les coeurs par un petit rien du tout. Ici, on a mis le temps pour s'avouer qu'on avait été retournés par un acteur grimé en disciple de Cure (voir photo). Aujourd'hui, on le crie haut et fort : Johnny Depp est génial !



TIM BURTON

Le grain de folie de Tim Burton est vendeur, tant mieux et tant pis à la fois. Il existe tellement de réalisateurs hollywoodiens coulés dans le moule de la normalité qu'un gars comme Burton, en dehors de tout jugement de valeur, ressemble à une pierre précieuse dont on aurait volé l'écrin.

Né à Burbank, Californie, en 1959, Tim Burton manifeste très tôt un intérêt pour le cartoon, suit ses études au Cal Arts Institute avant de débuter comme animateur chez *Walt Disney* où il collabore aux tournages de **Rox et Rouky** et **Taram et le Chaudron Magique**. Mais Tim Burton veut voler de ses propres ailes. Il réalise d'abord **Vincent**, en 1982, court métrage d'animation où il raconte, de façon autobiographique, l'histoire d'un gamin rêvant de ressembler à Vincent Price, lequel commente le film en voix-off. **Vincent**, accueilli par une critique dithyrambique, recueille deux prix au Festival de Chicago. En 1984, Tim Burton réalise, toujours pour *Disney*, **Frankenweenie**, variation animale de **Frankenstein** où un petit garçon tente de ressusciter son chien. Après un détour par la télévision où il signe ***Aladdin***, un épisode du programme télévisé de Shelley Duvall, ***Faerie Tale Theatre***, Tim Burton rencontre Pee Wee, en 1985, avec qui il monte **Pee Wee's Big Adventure**. On comprendra plus tard en voyant la seconde partie des aventures du comique américain, des aventures pas comiques du tout, que Tim Burton a apporté sa folie fraîche dans l'univers genre Cicciolina, plutôt malsain sur les bords, de Pee Wee. **Beetlejuice** (1988) donne une idée plus précise des délires de Tim Burton. Bande son saturée, acteurs hirsutes, décors déformés, visages modelables... Les références aux cartoons affluent. Seul hic, Tim Burton n'a de réalisateur que l'étiquette, et sa mise en scène ne met pas forcément en valeur ses idées. **Batman** enfonce un peu plus le clou. *"****Batman*** *est un film bourré d'action, d'humour, de surprises, de personnages outrés et pittoresques. Que demander de plus ?"* questionne Tim Burton. Un brin de personnalité, un soupçon d'émotion peut-être. Le mythe de Batman ne correspond en rien aux aspirations de Tim Burton, qui livre un film clés en main, net, sans trop de bavures, presque vide, avec un fond de lui-même malgré tout. **Edward aux Mains d'Argent**, projet qu'il a en tête depuis longtemps, le renvoie sur les rails de la simplicité, de l'humilité. Son film est attendrissant et Tim Burton semble en être le premier spectateur. Ni rusé, ni manipulateur, il se rappelle de son **Frankenweenie** chéri qui n'a pas connu une audience suffisante et offre au monde une version sucrée et bien dosée de **Frankenstein**. On peut savourer tranquille en croisant les doigts très fort pour que **Batman 2** qu'il prépare actuellement ne soit pas la suite du premier.



Deux visions fugitives et cauchemardesques de L'ECHELLE DE JACOB.



Scène onirique de FAUX-SEMBLANTS coupée au montage par David Cronenberg.



Gordon Smith au travail sur LA CREATURE DU CIMETIERE.

GORDON SMITH

Que deviennent les grands maquilleurs, les Rick Baker (qui joue les Chris Walas dans des suites genre **Gremlins 2**), les Rob Bottin, les Stan Winston, les Carlo Rambaldi (qui a créé un effet réussi, un foetus magnifique, pour la télé, pour la pub *Golf*, un exploit !), les Tom Savini (qui a délégué ses pouvoirs de docteur es-gore pour sa **Nuit des Morts-Vivants**), ... ? Qu'ont-ils vraiment fait de marquant ces derniers temps ? Pas grand chose. Heureusement, avec des gens de la trempe de Gordon Smith, la relève semble assurée.

Canadien d'origine et adepte forcené du réalisme, Smith débute dans le cinéma en collaborant étroitement avec Oliver Stone sur **Salvador** où il s'emploie à abîmer salement le corps humain. **Platoon** et **Né un 4 Juillet**, du même réalisateur, lui permettent de coller au plus près la réalité. Impact de balles, membres sectionnés, Smith fait dans l'atroce.

En 1986, il fonde sa propre boîte, *FXSMITH* et continue sur la lancée des effets réalistes en bossant sur **Sea of Love, Parents, La Loi Criminelle** et **Bethune**. Rien de bien excitant. Le déclic a lieu en 1988 lorsque David Cronenberg fait appel à lui pour **Faux-Semblants**. Pour la première fois de sa courte carrière, Smith touche vraiment au genre Fantastique avec ce que cela peut supposer d'effets très spéciaux. Des effets spéciaux en partie coupés au montage. Car si le sévère coup de dent de Geneviève Bujold parvient à séparer les deux Jeremy Irons reliés au niveau du nombril par un gros cordon, la réplique miniature d'Elliot naissant sur le corps de Beverly disparaît dans la poubelle du réalisateur canadien.

L'Echelle de Jacob et **La Créature du Cimetière** sont ses derniers travaux en date. Il fabrique pour l'adaptation de Stephen King un énorme "bat-rat", mélange des deux animaux qui terrifient le plus les gens, la chauve-souris et le rat. Sur le film de Adrian Lyne, il rencontre toutes les difficultés possibles et imaginables pour concrétiser les désirs du réalisateur. "*Le visage ressemble à une mer d'oeufs, qui se déverse dans un certain sens, avec un oeil rond et des muscles qui tendent la peau. Ok, c'est plutôt une belle description mais bordel, comment peut-on arriver à faire ça ?*". Lui-même ne le sait peut-être pas, mais les démons de **L'Echelle de Jacob**, filmés comme des flashs subliminaux par un Adrian Lyne qui nous avait habitués à pire, comptent parmi les trucs les plus indéfinissablement troublants jamais suggérés. Et si Gordon Smith ne sait pas ce que valent ses créations à l'écran, c'est parce qu'il déteste les films d'horreur. "*Je ne vais jamais en voir, jamais. Je déteste ça. Les gens qui ont une phobie tenace n'iront pas voir un film qui va leur foutre une trouille dont ils ne se remettront pas. Personnellement, si l'illusion est bonne, je suis capable de m'effondrer la tête la première dans mon pop-corn. Alors...*".

Alors rien. Ou alors si, puisque Gordon Smith ne veut pas avoir peur, nous aurons, nous, peur à sa place. Comme ça, ça marche.

PETITES ANNONCES

Rech. vidéo et BO de **Beetlejuice**. Echanges possibles avec autres BO. Dominique Stephan, 142 rue du Restic, 29200 Brest.

Rech. *Mad* 11 et 12 et tous les *Star Ciné Vidéo*. David Nuez, 21 rue Louise Michel, 59176 Masny.

Vd. très important lot d'affiches, scénarii, photos, diapos, films Super 8, livres et revues sur le fantastique. Liste contre 3 timbres à J.P. Fontana, rés. "La Piscine", entrée C, 7 bis Bd. Jean Jaurès, 63000 Clermont-Ferrand.

Vd. K7 de **Society** (*celle que tu as gagnée avec ton abonnement, je parie...*) + *Mad* 23 à 35 et rech. interview de Depeche Mode par *Best*. Olivier Tavernier, 3 rue Gaut 13880 Velaux.

Vd. K7 de **Razorback, M.A.L., Sacré Graal, Génération Perdue** (90F, l'une). Matthieu Pillet, 77 Bd. Mendès-France, 50100 Cherbourg.

Ch. tout document sur Stallone, Arnold et Richard Burton. Sabrien Moskala, 10 bis Avenue Foucaud, 87000 Limoges.

Vd. *Première* 11 à 34, fiches cinéma et articles + photos sur Harrison Ford et nombreux *Starfix*. Patricia Robin, 13 allée Pilâtre de Rozier, appt 2168, 92290 Châtenay-Malabry.

Ech. ou vd. livres de Fantastique/SF. Liste à Eric Maillet, 1 allée du Poitou, 78140 Vélizy.

Ch. *Mad* 28. Frédéric Simo, 65 chemin du Pavillon, 13270 Fos/Mer.

Ch. docs sur **Conan, Kalidor** et corres. aimant Arnold, le gore, etc. Rodolphe Perrin, 14 allée des Prunus, 27690 Léry.

Rech. tout sur **L'Exorciste** et surtout Jason Miller. Très urgent. Claire Merias, 105 rue du 4 août, 69100 Villeurbanne.

Ch. *Mad* 1 à 22. Vincent Gaboriau, 48 rue des Mésanges, 44620 La Montagne.

Ch. Mad 1 à 22 (*montez un club, à tous les deux...*) + cartes postales d'affiches de films. Francis Campos, 8 rue Vincent Scotto, 13127 Vitrolles.

Vd. ou éch. K7 *Hammer Films* et *Universal* années 30 ou 40, ainsi que toute affiche. Fabrice Ruscher, 52 rue Wison, 57440 Algrange.

Ach. VHS de **Star Trek I** ou **III**. Olivier Clauss, 20 rue Georges Renard, 77100 Meaux.

Vd. nombreux "Comics pocket" fantastiques (*Spectral, Névrose*, etc.). Joo Imbault, 18 rue Bonnèterie, 84000 Avignon.

Rech. photos et docs sur les **Star Wars**. Mathieu Wojcik, 34 rue des Combattants en A.F.N., 08300 Rethel.

Rech. docs sur Patrick McGohan et tout sur Divine, Lon Chaney et Tod Browning. Christophe Renaud, FR3, BP 312, 51062 Reims Cedex.

Vd. docs sur Harrison Ford, M. Douglas et S. Connery. Liste détaillée contre enveloppe timbrée. Katia Delval, 220 rue Lalou, 59520 Marquette-lez-Lille.

Vd. *Strange, Marvel, Titans*, etc... Possibilités d'échange avec *Spirou, Tintin*, etc. Chris Mechelen, 20 rue Broutin, 59350 Saint André.

Ch. *Movie Monsters* 3, *Monsters of the Movies* 7 et 8 et *Ciné-Zine-Zone* 1 à 3. Robert Van Bel, 8 rue Léon Faurez, B. 1080 Bruxelles. (*Coucou Robert ! Un de nos rares abonnés depuis le n°1, ça s'arrose...*).

Rech. comics, en anglais, *Tales from the Crypt* et BD fantastiques. Constantin Vernier, 29 rue des Boulets, 75011 Paris.

Vd. collection consacrée au cinéma (press-books, affiches, photos). Tél. à Laurent, 98-53-85-70.

Vd. nombreuses affiches de films d'horreur. Grand choix, prix modestes. Liste contre deux timbres. Claude Knosp, 7 rue de l'Arrivée, 95880 Enghien.

Rech. docs sur **Fright Night** et **Dirty Dancing**, à bas prix, voire gratuit (*oui, tant qu'à faire...*). Isabelle Soulie, 405 rue de l'Abbaye, 82000 Montauban.

Rech. toute K7 de giallos et tout doc s'y rapportant (même en italien). Francis Barbier, 75 rue du Cherche-Midi, 75006 Paris.

Vd. masque latex, griffes, badge, posters de Freddy en un lot indivisible de 700F (port compris) (*encore un déçu de la Freddymania, bienvenue au club, camarade...*). Tél. Damien au 96-36-55-08.

Vd. *Cinemagic* 2 à 8 et *Questar* 3 vol. 3 (40F chaque). Patrice Ferrero, 2 avenue de la Division Leclerc, 69200 Venissieux.

Ach. posters d'**Alien, La Nuit des Morts-Vivants**, etc. Demander Johann au 21-01-01-52.

Vd. pas cher affiches et photos de films. Liste contre un timbre. F. Vaillant, 68 rés. des Plaines, 83500 La Seyne/Mer.

Rech. K7 **Re-Animator 2, Bad Taste, Freddy IV** et **House**. Antoine Vuillez, 10 Bd Louis Blanc, 87000 Limoges.

Ch. docs graphiques sur les **Alien** et sur les travaux de Giger. Guilhem Bedos, 3, Bd Renouvier, rés. Desmazes, 34000 Montpellier.

Rech. BO en CD de **Hitcher**. S. Lecuyer, le week end, au 32-54-24-82.

Vd. VHS de **Basket Case** (*tiens, t'as déjà un client dans la quatrième colonne...*), **Vidéodrome, Toxic Avenger** et **Inseminoid** (80F pièce). Olivier Launay, 20 rue Ste Isaure, 75018 Paris.

Ach. BO d'**Alien** et des **Goonies**. Lionel Jehren, 35 Bd Hildegarde, 57100 Thionville.

Vd. VHS **Retour vers le Futur III, Tango et Cash, Haute Sécurité, Abyss**, etc. Rodolphe Guglielmi, Camping "La Vallée Heureuse, 13660 Orgon.

Vd. comics (*Aredit*). Samuel Amiet, 5 rue du Petit Ruisseau, 86000 Poitiers.

Ach. VHS de **Hulk** (79 et 84), **La Pirate** et **Sois Belle et Tais-toi**. Bertrand Link, 7 rue du Chariot, 68290 Masevaux.

Ach. jaquettes J. Bond. Vincent, au 44-76-86-10. (*Notre nouveau lauréat de l'annonce la plus courte. Bravo !*).

Vd. VHS d'**Abyss, Indy III**, etc. Liste contre un timbre à Lionel Fluchot, 115, av. Mal Lyautey, 21000 Dijon.

Vd. VHS **Vendredi 13 III**. S. Hin, 33 rue Ste Richarde, Sand, 67230 Benfeld.

Rech. tout sur **Star Wars**. Yann Le Run, 1 rue des Bergeronnettes, 65290 Juilhan.

Demandez le catalogue (contre 1 timbre) de Productions HC, Trash et Punk à prix réduits à *Guess What ?* 23 allée des Vitterons, 26000 Valence. (*J'ai rien compris à cette annonce !*).

Vd. VHS de **Star Trek** (le film), **Scanners** et **Les Diamants sont Eternels** (100F pièce) + ch. docs sur **La Petite Boutique des Horreurs**, de Frank Oz et détails sur les filmos de Steve Martin, Rick Moranis et Vincent Gardenia. Photocopies bienvenues. Romain Hermant, 32, rue du Rattentout, 55320 Dieve/Meuse.

Vd. nombreux vidéo Discs Pal et K7 Pal et Secam. Liste sur demande. Joël Bonnel, 111 rue des Gouttes d'Or, Margny les Compiègne.

Ch. les VHS de **Freaks, Frankenstein, Frankenstein Junior** et **La Revanche des Mortes-Vivantes** (*oh, le maso ! C'est dommage, ça partait pourtant bien*). Florent Fié, Les Jassines, 84480 Lacoste.

LE TITRE MYSTERIEUX



De quel film sort ce zombie prolo ? Voilà ce qu'il vous faudra découvrir si vous désirez revevoir gratuitement le prochain numéro de *Mad Movies* (offre valable pour les cinq premiers). J.P. Lamel (Paris), Yves Delattre (Ivry), Inthasoroth S. (Chenôve), Thierry Diehl (Puttelange) Sébastien Lasnon (Jumieges), suivis de Arnaud Fabisiak, Denis Jacques, Grégory Besnard, Roger Deola, Cédric Termoz, J.C. Mahieu, Khadija Abouchan, Laurent Bonnard, Jean Saez, Frédéric Maugin, Philippe La Barbera, Suzy de Magalhaes, Anniou Mahnert, Matthieu Deschodt, Laurent Glock, Bryce Byrotheau, Christian Bazovet, Damien Pelé et Ludovic Tholomet... ont parfaitement reconnu le **Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? II** de notre titre précédent. Bravo à eux.

Deux mecs super sympas, recherchent deux super nanas, mêmes qualités, et surtout amatrices de *Télé Loisirs*, euh non, *Mad Movies*. Répondez nombreuses. Eric Monin, 9 rue de la Gare, 67640 Lipsheim. (*Vachement fantastique comme annonce, bien les gars...*)

Vd. scopitones et éch. photos, affiches, revues cinéma + rech. corres. pouvant enregistrer des films sur *RTB* ou *RTL*. Muriel Le Jeune, Soulignac Epargnes, 17120 Cozes.

Vd. plus de 500 BD (*Aredit, Lug*, etc.). Liste contre 5,50F en timbres à José Catela, 436 Bd. Henri Dunant, 71000 Mâcon.

Rech. docs et fans de Clint Eastwood. Fabrice Fonte, lieu dit Kerguelion, 56250 Elven.

Vd. nombreuses revues de cinéma et quelques photos d'acteurs. Liste sur demande. Philippe Rège, 215 Cité du Moulin à Vent, Bât C, 63370 Lempdes.

Vd. affiches de cinéma, photos, scénarii de films fantastiques. Liste contre 3,80F en timbres. Patrick Giraud, 25 av. Roger Salengro, 93420 Villepinte.

Ach. anciens *Mad*, 1 à 14 + le 20. Philippe Rollin, 40 route de Montbeugny, 03400 Yzeure.

Vd. Camera Beaulieu super 8 4008 2M4 avec zoom électrique + collection complète d'*Ecran Fantastique*, en un seul lot (*il précise qu'il garde ses Mad. C'est ça, tu les vendras plus tard dans les petites annonces de l'E.F...*). Tél. le soir, au 49-60-93-43.

Rech. la BO en K7 du film **Christine**. Ecrire à Ludovic Bozendrof, 202 rue Hellé, HLM, 08700 Gespunsart.

Vd. *Ecran Fantastique* 1 et 2 pour 800F les deux (*n'achetez pas, les mecs, c'est de l'arnaque. Pourquoi pas 8000 F pendant qu'on y est ?*). Tél.: 47-35-11-58.

Le n°1 du fanzine consacré au rock alternatif et au cinéma est paru (*ah bon ?*). 10F à Fabien Thévenot, 3 rue Pablo Neruda, 51000 Chalons/Marne.

Vd. affiches de **Vengeance Aveugle** et de **Music Box** (100F l'une ou 180F les deux). Franck Courtial, 26600 Granges-les-Beaumont.

Vd. VHS de **The Fly II, Dune, Die Hard, Hellraiser II, Running Man**. Tél. Emmanuel, au 25-32-45-57.

Ch. *Mad* 20 et 25 ainsi que tout doc concernant **Alien, Aliens, Dune, Abyss, Conan, 2001**, etc. Grégory Serres, route d'Orange, 84850 Camaret (*tiens, j'ai bien connu le curé du coin. S'il nous lit, bonjour à lui. Mais nous lit-il, seulement ?*).

Ach. VHS d'**Angel Heart**, en VO et vd. ou éch. **L'Arme Fatale** et **Black Rain**. Nicolas, au 48-30-75-07 (soir).

Vd. films Pal en VO et stéréo. Etat neuf. Tél.: 48-89-07-89. Et on demande Marc.

ILS OU ELLES CHERCHENT

Collectionneurs pour échanger jouets **Star Wars**. Adam Marchand, 9 rue Jean-Jacques Rousseau, 94100 St Maur.

Corres. et fans des vampires, Lovecraft, De Palma, etc. Et collabos pour écrire nouvelles. Laurent Alberti, 19 ter rue Fodéré, 06300 Nice.

Scénariste pour un dessinateur, en vue BD, + boulimiques de l'image de synthèse pour fusionner nos circuits (*pas de cochonneries, surtout, hein !*) David Fonteyne, 26 allée de la Limagne, 31300 Toulouse.

Corres. français aimant le cinéma. Hiji Mustapha, 23 rue 144 Ain Chok, Casablanca 02 Maroc.

Adresses et tuyaux pour m'orienter vers les effets spéciaux. Muriel Herasse, Ecole Maternelle, 14123 Fleury sur Orne. (*Apprendre les SPFX dès la maternelle, ça c'est bien joué !*).

Garçons pour correspondre, aimant films d'horreur + aimerais tourner dans films professionnels. Caroline Lefèvre, 90/5 rue Droust, 59100 Roubaix.

Contacts pour échanger BO, K7 et jaquettes de films et vends *Marvel* et *DC comics*. Michaël Biraud, Rés. Percier, Cité des jardins, 57400 Sarrebourg.

Fille fan de Stephen King et des jeux de rôles, 16/20 ans, si possible (*mais bien sûr, tu l'essaies et si ça va pas, on te donnera la pointure au-dessus, pas de problème*). Daniel Muller, 74 Boucle du Breuil, 57100 Elange.

A jouer dans des films. J'ai 18 ans et suis passionné de Fantastique. Ecrire à Olivier Jacob, 15 rue de Sospirolo, 54720 Lexy.

A être recontacté par Gilles Montinet. Cyril Troussier, 22 rue Pasteur, 38180 Seyssins.

Ecrivains amateurs pour revues. Rens. à Cecam, 68 Rés. des Plaines, 83500 La Seyne/Mer.

Corres. garçon ou fille de 13/14 ans aimant le fantastique, James Cameron, le Heavy Metal et *Mad Movies*. Ch. VHS **Basket Case**. David, au 34-17-43-26, après 18 h.

Corres. aimant Anthony Perkins, les USA, le Canada et le cinéma fantastique. Chantal Bouthez, 2 rue des Néméaux, 86100 Chatellerault.

Un éditeur pour son roman/scénario infernal, **Soeur Justice**, ainsi qu'un dessinateur pour en tirer une BD. Christian Gornas, 2 rue du Montellois, 60150 Longueuil-Annel.

Têtes de mort et os en toute matière, si possible squelette entier. Freddy au 93-21-68-46. (*On espère que c'est pas une blague, les mecs...*).

L'adresse du Fan-club français de James Bond et corres. sur 007. Fabien Friconnet, 37 rue Eusèbe Bonbal, 87000 Limoges.

ILS VONT VOUS FAIRE VRAIMENT MOURIR DE RIRE

Sortie Vidéo
Location Mars 91

KILLER KLOWNS

PAR LES CRÉATEURS DE CRITTERS

TRANS WORLD ENTERTAINMENT présente une sélection **SARLUI/DIAMANT**
une production des **CHIODO BROS. "KILLER KLOWNS FROM OUTER SPACE"**
avec **GRANT CRAMER, SUZANNE SNYDER, JOHN ALLEN NELSON, ROYAL DANO,**
et **JOHN VERNON** est l'officier Mooney.
Musique de **JOHN MASSARI** Effets spéciaux de **FANTASY II FILM EFFECTS**
Directeur de la photo **ALFRED TAYLOR** Producteur exécutif **PAUL MASON** et **HELEN SARLUI-TUCKER**
Scénario de **CHARLES CHIODO & STEPHEN CHIODO**
Produit par **EDWARD CHIODO, STEPHEN CHIODO, CHARLES CHIODO** Réalisé par **STEPHEN CHIODO**



DISTRIBUÉ PAR KARA FILMS - 74, AV. GABRIEL PÉRI - 92238 GENNEVILLIERS CEDEX - TÉL. : 47.91.22.10 - FAX : 47.91.09.8